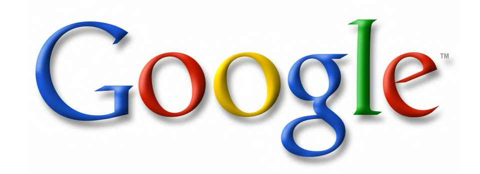
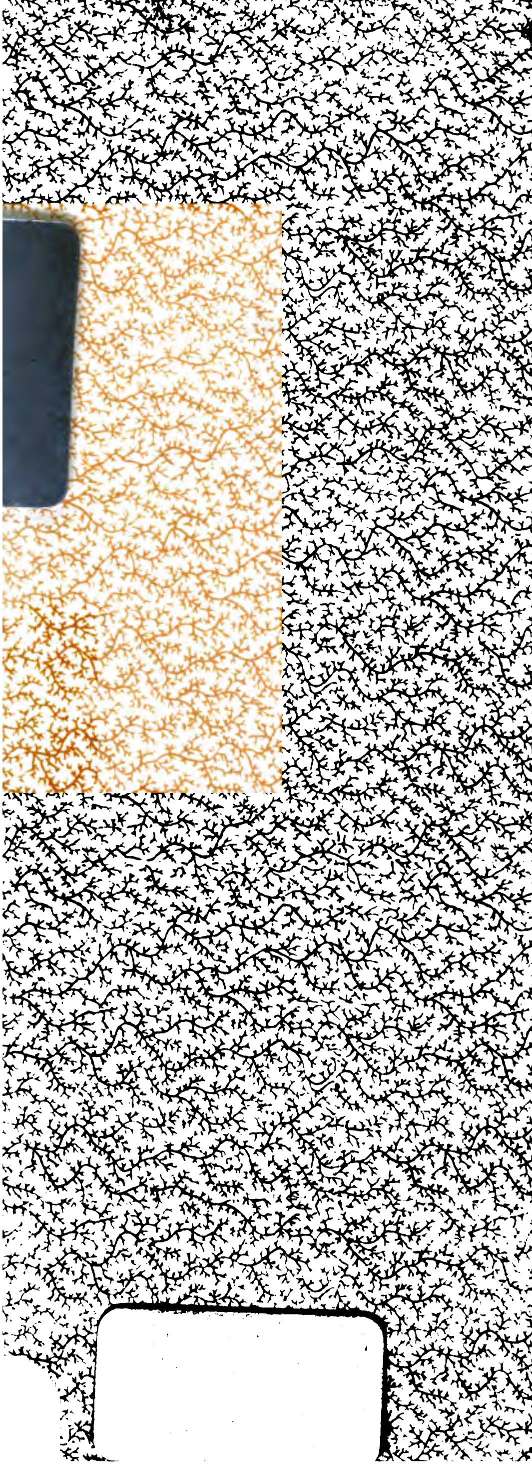
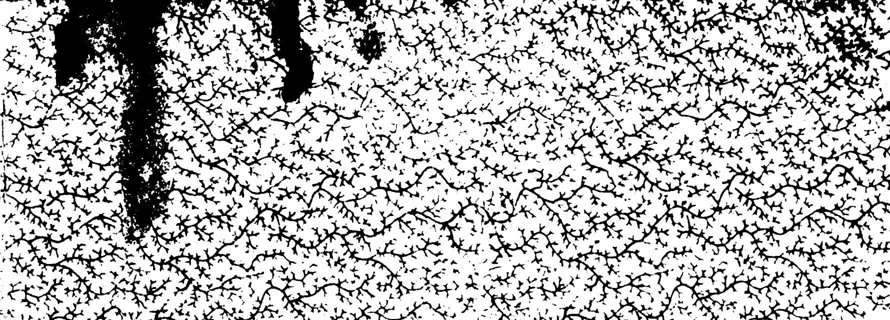








HISTOIRE
GÉNÉRALE, ET RAISONNÉE DE LA REPUBLIQUE DE GÊNES

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A' NOS JOURS

DEDIÉE

A MESSIEURS

DE LA SOCIETÉ PATRIOTIQUE

TOME III.



A GÊNES.
Chez JEAN FRANCHELLI, & F.
avec approbation.
1795.

A MESSIEURS

DE LA SOCIETÉ PATRIOTIQUE.

MESSIEURS.

Ce n'est pas l'opinion que j'ai de mon ouvrage qui place Votre Nom à la tête de ce Volume, c'eſt celle que j'ai de Vous. Ce dernier travail renferme les traits les plus importans

de l'Hiſtoire de la République : je crois prouver, MESSIEURS, l'intérêt qu'ils m'inspirerent lorsque je les écrivis, en les dédiant à ceux qui pouvoient les écrire mieux que moi.

Je suis avec respect

MESSIEURS

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

BASTIDE.

donna parceque la conduite ne repondit point au bonheur. Il perdit l'Artois. Ses troupes fûrent battues près d'Avesnes, & de Casal. La Catalogne jalouse de ses priviléges, se revolta & se donna à la France. Le Portugal secoua le joug; une conspiration aussi bien conçue que bien conduite, mit sur le trône la Maison de Bragance. Tout ce qui restoit du Brèsil, ce qui n'avoit point été pris par les Hollandois aux Espagnols, retourna aux Portugais. Philippe ne sût cette révolution que lorsqu'il n'étoit plus temps d'y rémédier. Les courtisans consternés n'osoient lui apprendre une nouvelle si accablante. Enfin Olivarés, son ministre, son favori, s'avançant d'un air serein, & riant: *Seigneur*, dit-il au Roi, *la tête a tourné au Duc de Bragance: il vient de se faire proclamer Roi; sa folie vous vaut une confiscation de 14. millions*. Philippe étonné ne repondit que ces mots: *il faut y mettre ordre*, & courut se consoler dans le sein des plaisirs.

Olivarés, d'une grande maison d'Espagne, acquit une grande faveur auprès de Philippe IV. en lui procurant le moyen de satisfaire ses gouts. Il pensa d'abord très bien, fit de beaux établissemens, & des réglemens fort sages. Mais

il se dementit, & fit beaucoup plus de mal qu'il n'avoit fait de bien. Sa dureté inflexible fut cause que la Catalogne, & le Portugal se revolterent. Les Espagnols, battus sur terre par les François, & sur mer par les Hollandois, & n'éprouvant partout que des malheurs, s'en prirent à la négligence du Ministre. Il fallut le renvoyer. -- Il alloit être rappellé „ mais, » dit le Président Hainaut, il se nuisit à lui » même. Car en voulant se justifier par un » écrit qu'il publia, il offensa plusieurs per» sonnes puissantes, dont le ressentiment fut » tel, que le Roi jugea à propos de l'éloigner » encore d'avantage en le confinant à Toro, où » il mourut de chagrin. » -- *C'étoit un homme très-vindicatif.*

Les Gênois, à qui il en vouloit, avoient donc à le craindre; mais ils en revenoient toujours à se dire que l'Espagne avoit de trop fortes raisons de ménagement, pour se brouiller décidément avec eux. Ils pensoient très-bien; & l'événement le prouva bientôt. Le Comte de Monterei, que cette Cour envoyoit en ambassade à Rome, eut ordre de s'arrêter quelque temps à Gênes, dans les vues les plus pacifiques. C'étoit un très-bon esprit. Il en fit un si heureux usage que sans avoir parfaitement

reussi

reussi dans sa mission, il partit du moins avec la juste esperance de voir cette reconciliation si difficile se réaliser avant peu. Le sort trancha toutes les difficultés. Le Duc de Savoie mourut, au moment que les Ministres d'Espagne alloient suivre les idées, & les démarches de l'Ambassadeur.

Il mourut à Saviglione, le 26. de Juillet 1630. agé de près de soixante neuf ans. Victor Amédée son fils & son successeur, plus juste & plus raisonnable, se prêta sans peine à tout ce qui pouvoit amener la paix si desirée & si necessaire. Il accepta le Roi d'Espagne pour unique arbitre de ses différens avec Gênes, & Gênes fit sentir à ce Monarque combien elle étoit flattée d'une médiation qui lui promettoit tant de justice. François *Lomelini* fut deputé par la République, & l'Abbé *Scaglia* par le Duc de Savoie. Les intêrets respectifs ne pouvoient être mieux confiés. Enfin après de très-legeres contestations, on dressa le traité d'accommodement. Il portoit que les Gênois & le Duc de Savoie se rendroient réciproquement places, prisonniers, & artillerie. Que le Marquisat du Zuccarello resteroit aux Gênois parcequ'ils payeroient au Duc, en quatre termes, cent soixante mille écus d'or, pour lui tenir

lieu de toutes ses prétentions ; qu'on restitueroit tous les biens confisqués, de part & d'autre, à l'occasion de la guerre ; qu'on pardonneroit à tous ceux qui avoient servi contre leur patrie, & notamment à dix des conjurés; mais que ces derniers ne pourroient rentrer sur les terres de la République, à peine d'être déchus de pardon.

Quoique les Gênois trouvassent à redire à la somme plus que considérable qu'on les condamnoit à payer, & qu'ils ne fussent pas moins mécontens du pardon accordé à une partie des conjurés, néanmoins ils consentirent à un jugement prononcé par un arbitre qu'ils avoient accepté, & dont ils vouloient mériter l'amitié par une docilité qui équivaloit à un sacrifice. Mais le Duc de Savoie, quelle qu'en fut la cause, ne voulut pas suivre cet exemple, préférant la raison des convenances au respect des conventions. Il prétendoit qu'on n'avoit pas dû limiter le pardon des conjurés ; il demandoit des sûretés pour les payemens qu'on lui devoit faire ; il vouloit qu'on lui livrat son artillerie dans Gavi. Ces difficultés, & quelques autres semblables, déplurent fort au Roi d'Espagne, qui ne voulut rien changer à la sentence. La conclusion de cette affaire souffrit donc un re-

tardement assez long. Enfin le Cardinal Infant se trouvant pour lors à Milan, le Duc obtint qu'il put examiner ses griefs, & éclaircir quelques articles du traité, qui réellement avoient besoin d'être revus. On fixa, par exemple, la valeur des écus d'or que les Gênois devoient payer; & l'on décida que l'artillerie du Duc lui seroit livrée à Savone. Cette decision, approuvée, le traité fut accepté. Ainsi fut terminée cette guerre, peu juste dans son principe, courte dans sa durée, & terrible dans son effet. Les dépenses qu'elle avoit coûté aux Gênois excédoient dix millions, en y comprenant les fortifications qu'ils avoient été obligés de faire à leur Capitale, & à plusieurs de leurs places. La paix va du moins leur donner le temps de réparer leurs pertes, & le moyen de perfectionner les ouvrages qu'ils ont commencés pour leur sureté; ouvrages admirables dans leur dessein, comme dans leur exécution. Ils furent en effet repris & achevés. Ils avoient été commencés en 1530.; ils furent terminés en 1633. Je parle d'une formidable enceinte de murs, qui ont huit mille de circuit. Ils subsistent & excitent tous les jours un étonnement nouveau. La plupart sont taillés dans le roc. Aux lieux où la ville n'est pas fortifiée

par le secours de la nature, on a élevé des baſtions entourés de fossés profonds de quinze à vingt pieds, pratiqués pareillement dans le roc. Plusieurs inscriptions consacrent la memoire de cet ouvrage, & lui assurent la durée du respect public.

On a vu plus haut une lacune de cinquante ans. En voici une nouvelle de quarante, si l'on veut suivre les Hiſtoriens qui n'ont rapporté que les choses importantes. Quelque avide que puisse être la curiosité, on ne regrette pas cependant de voir le calme s'établir dans un État occupé d'un grand commerce, & dont le repos ne peut jamais être l'oisiveté. On pense même avec plaisir à cette chaine de spéculations, de combinaisons de rapports qui partent d'un point, pour s'étendre à toutes les diſtances, & satisfaire à tous les besoins. Le commerce bien defini, & bien apprecié n'excite pas plus l'admiration, qu'il n'interesse la sensibilité. Je ne vois jamais un grand négociant, que le respect & la reconnoissance ne parlent à mon cœur. J'ai pourtant des gouts modeſtes, & des besoins bornés; mais je sens pour les autres. Il n'eſt d'ailleurs pas queſtion ici du commerce divisé, des services qu'il rend à l'orgueil qui veut afficher la magnifi-

cence, à l'opulence qui veut satisfaire la gourmandise, à la frivolité qui veut suivre la mode, ou en donner l'exemple. Je le considere dans son cercle immense, dans son utilité infinie, dans son courage inconcevable, dans sa sagacité, dans ses lumieres, dans sa promptitude de perception, dans son invention continuelle, dans son à-propos constant, dans sa patience inépuisable, dans son génie, dans son caractêre total, & je me pers dans cette espèce d'abyme. -- Je sais ce qu'on peut dire des abus; mais ils sont attachés seulement aux détails, & peuvent être balancés par les risques; d'ailleurs les grands commerçans ignorent les détails, & bravent les dangers.

Gênes rendue par la paix à son état naturel, si voisin de la bienfaisance, interesse donc la sensibilité, & l'on doit être touché d'un changement heureux qui l'y ramene; mais c'est ici l'histoire de ses événemens, & non l'éloge de ses vertus; & je dois préférer le soin de raconter, au plaisir d'applaudir.

Un de ses Historiens a rempli l'espace que d'autres ont laissé vuide, par plusieurs détails dont l'enchainement & la suite donnent à son travail un air de gazette. On voit même qu'il s'est trainé sur les traces d'un nouveliste; mais

si la totalité des petits faits qu'il rapporte présente une rapsodie, en en détachant quelques uns on se rapproche du caractére de l'histoire. C'est le parti que je vais prendre. Je souhaite que mon attention puisse au moins prouver mon zele. Je suivrai la méthode de mon auteur; il m'a paru qu'elle pouvoit servir à inspirer la confiance.

An. 1645. En mille six cens quarante-cinq, dit l'Auteur, les Turcs étant venus attaquer l'île de Candie, avec une armée formidable, le Pape Innocent X. pressa tous les Princes d'Italie de se joindre aux Vénitiens pour repousser ces infidéles. Il sollicita particulierement les Gênois d'armer leurs galéres. Mais cette République avant que de s'y engager, voulut qu'on terminat le differend qu'elle avoit *pour le salut*, avec les galéres *du Grand Duc*, & avec celles *de Malthe*. Cette demande rendit pour quelque temps les bonnes intentions de sa Sainteté inutiles. Ce Pontife proposa de n'avoir aucun pavillon que le sien, sous lequel tous les Princes d'Italie combattroient sans honte, & sans conséquence, comme auxiliaires ou comme volontaires. Mais cet expédient ne fut pas goûté des Génois. Ils vouloient tirer avantage du besoin qu'on avoit d'eux, ainsi qu'ils le firent

connoître dans la suite (*a*). Ils ne se contenterent pas de demander la préference sur les galéres du Grand Duc qui les égaloit en puissance, ainsi que sur les galéres de Malthe, qui vantoient pour elles une longue possession, & une déclaration de Charles V. Ils allerent plus loin : ils proposerent que le Pape leur accordat une cour royale, fit rendre à leurs ministres les mêmes honneurs qu'aux ambassadeurs des Têtes couronnées. Mais il y eut des intrigues sur cela : ces privileges ne furent pas accordés : & le Pape ne songea plus qu'à donner lui même aux Vénitiens tous les secours qui seroient en sa puissance.

Le Cardinal Imperialé (*b*), qui s'étoit embarqué à Civita-vecchia sur une galére du Pape, arriva à Gênes en 1662., & alla descendre AN. 1662.

(a) *Cette supposition est de l'Auteur.*

(b) *Je trouve dans les Dictionnaires historiques, le nom & l'éloge du Cardinal Imperialé, né à Gênes en 1651., mort à Rome en 1737. à 86. ans. Il fut employé, dit on, par les Papes dans différentes affaires, & les termina toutes avec succès. Dans le Conclave de 1720. il ne lui manqua qu'une voix pour être Pape. Sa memoire ajuta-t-on, est précieuse aux gens de lettres, par le présent qu'il fit au public, en mourant, de sa riche Bibliothéque. C'est un des ornemens de Rome. Mais je n'y trouve point le Cardinal dont il est ici question.*

dans une maison que son frere, qui venoit d'être élu Procurateur, lui avoit fait préparer à Saint Pierre d'Arene, d'où il vint loger à la ville. Avant que d'expliquer, dit l'Auteur, les traitemens qu'il y reçut, il faut savoir le sujet de son voyage, qui fera mieux entendre les raisons qu'eut le Sénat d'en user ainsi. On n'en peut bien éclaircir les circonstances qu'en rapportant l'insulte qui fut faite au Duc de Crequi, à Rome, pendant que ce Cardinal en étoit Gouverneur : ainsi il faut reprendre la chose de plus loin.

Sur la fin de Juillet ou au commencement d'Août 1651., deux François ayant eu differend la nuit avec les Corses qui faisoient la patrouille, ces soldats se défendirent si mal, qu'il y en eut quatre de desarmés. Le Cardinal Imperiale trouva leur lacheté fort criminelle. Il fit faire le procès à ceux qui avoient fait si peu de resistance, & à l'Officier qui les commandoit, parcequ'il leur avoit défendu de tirer. Il ordonna même aux Corses de montrer plus de vigueur, à la premiere occasion. Le 20 d'Août trois Gentilshommes de la même Nation ayant eu un nouveau démélé avec ces Corses; il y en eut un blessé. Toute la compagnie de cette soldatesque, composée de trois

ou quatre cens hommes, quitta son quartier, & marcha droit au Palais Farnése, où logeoit le Duc de Crequi, Ambassadeur de France, tambour battant, & ses Officiers à la tête ; & se saisit de toutes les avenues, & de toutes les rues qui y aboutissoient, au moment que le Duc venoit d'y rentrer. Au bruit qu'on fit, il parut sur un balcon qui répondoit sur la place, pour en apprendre la cause, & rappeller auprès de lui ceux de ses domestiques qui seroient sortis de son palais. Aussitôt qu'il se montra les Corses tirerent plusieurs coups de mousquets sur sa personne, & dans toutes les fenêtres. Ils n'eurent pas plus de respect pour l'Ambassadrice. L'ayant trouvée comme elle venoit de visiter des églises, quoiqu'elle fut éloignée de plus de dix rues de son palais, ils ne laisserent pas de faire une décharge sur son carrosse, dont il y eut un page qui tenoit sa main sur la portiere, tué, & un de ses valets de pied blessé. Elle fut même obligée pour mettre sa vie en sureté de se sauver chez le Cardinal d'Est : elle y demeura plusieurs heures évanouie, & n'en put sortir que sur les onze heures du soir, que ce Cardinal l'accompagna en personne à son palais, avec tous ceux de sa maison. Pendant cette émeute, les

François qui parurent dans les rues de Rome, même les Italiens qu'on crut avoir dessein d'aller au palais de cet Ambassadeur, furent chargés à coups de mousquet, non seulement par les Corses, mais encore par les sbires, quoiqu'il leur fut défendu par leur établissement de tirer, sous de rigoureuses peines. Le Cardinal, au lieu de faire punir les coupables, lui permit de sortir de Rome, tambour battant, & de passer devant la porte du palais Farnése en ordre de bataillie. Il fit poser des corps de garde tout autour de ce palais, & à l'entrée des rues qui y aboutissoient, même devant la maison du Cardinal Antoine *Barberin*, & du Duc *Césarini*, parcequ'ils tenoient le parti de la France. Il défendit aussi aux marchands d'avoir aucun commerce avec les François, & ordonna au boulanger, & au boucher qui fournissoient le Duc de Créqui, de ne lui délivrer qu'un certain nombre de pains, & une quantité de viande, qui ne suffisoient pas pour l'entretien journalier de sa maison. Ces considérations obligerent le Duc à sortir de Rome; & à solliciter tous les Cardinaux de la faction de France d'en faire autant, à quoi se conformerent les Cardinaux d'Est, Manchiné, & des Ursins.

Le Pape pour punir Imperialé de sa conduite, voulut l'éloigner par un emploi honorable, en lui donnant la légation de la Marche d'Ancone. Neanmoins lorsqu'il vit que tout le monde condamnoit son dessein, il lui ota le gouvernement de Rome, & lui dit de se retirer à Gênes où il étoit né, sans declarer qu'il l'éxiloit. Le Sénat souffrit qu'il s'y retirat, & même qu'il y fit quelque séjour, sur l'assurance qu'il lui donnoit d'aller à Paris se jetter aux pieds du Roi, pour implorer sa clémence; mais il changea de conduite lorsqu'il vit que ce Cardinal, au lieu de songer à partir, n'avoit par occupation que le soin d'y vivre avec autant de pompe & de faste que s'il eut encore commandé dans Rome. Le Sénat résolut qu'on le prieroit de se retirer, en lui representant les considerations qui obligeoient la République à lui faire cette instance. On chargea de cette commission Charles Imperialé son frere: mais il repondit que le Cardinal étoit à Gênes par ordre de sa Sainteté, & qu'il n'en pouvoit sortir à son insçu, & sans sa permission; qu'il étoit Ecclésiastique & Cardinal, qualités qui le dispensoient de l'obeissance qu'il devoit à la République comme citoyen; qu'il ne partiroit pas, s'il n'y étoit contraint

par la force, & que le Sénat rendroit compte au Pape de ce qu'il entreprendroit, & encourroit les censures de l'Église, s'il osoit se porter à quelque violence. Que d'ailleurs les motifs de cette résolution n'étoient pas assez puissans pour obliger la République à traiter si mal son frére; & qu'en consentant à la demande des François, on leur donneroit occasion d'en faire tous les jours de nouvelles. Le même Sénateur ayant le lendemain été appellé par le Doge, en présence de deux Sénateurs, à fin qu'il put engager son frere à acquiescer à la résolution publique, répondit du même ton, & en des termes peu convenables au lieu où il parloit; & à la dignité de celui qui lui faisoit cette démande, s'expliquant fort mal sur les déliberations du Sénat. Le Doge, dont l'autorité a des bornes, ne pouvoit rien ordonner sur le champ: il se contenta d'en faire ses plaintes dans le petit conseil, où l'affaire ayant été mise en déliberation, il fut conclu, tout d'une voix, que le Cardinal sortiroit dans deux jours de la ville, & dans deux autres de l'état; & qu'en cas qu'il refusat d'obéir, il y seroit contraint.

Le Cardinal continua de déclarer qu'il ne sortiroit point qu'on n'usat de violence; & l'on

fut obligé de lui signifier formellement l'ordre du Sénat, ce qui fut fait le 30. Juin 1663. le Sergent Général accompagné de plusieurs Officiers, & de grand nombre de soldats, partie Suisses, partie Allemans, se transporta chez lui après avoir posé des corps de garde à l'entour, & demanda à lui parler; on lui repondit d'abord qu'il dormoit; & peu de temps après un valet de chambre vint dire qu'il étoit sorti. Le Sergent Général ayant fait informer le Sénat de ces réponses, il lui fut enjoint de faire une exacte perquisition dans l'hotel; ce qui fut exécuté sur le champ; même on y laissa une garnison qui y resta pendant deux jours. Le Sénat ne se contenta pas d'avoir fait sortir le Cardinal de la ville; il rendit un second décret portant que le Sénateur Imperiale se constitueroit prisonnier en la tour, sur peine de quinze mille écus d'amende, & on dépecha en même temps un courrier au Roi pour l'instruire de la satisfaction que le Sénat lui avoit donnée.

Cependant le Cardinal s'étant deguisé, monta à cheval, & sortit de la ville, suivi de deux valets séulement, quoiqu'il fit un fort mauvais temps, n'ayant pas voulu donner le plaisir à Daubeville, envoyé du Roi au près de la République qui venoit d'arriver, d'être temoin

de sa disgrace. Il n'étoit pas fort avancé dans son chemin, que la nuit, le mauvais temps, & l'horreur des montagnes dont il se voyoit environné, le remplissant de frayeur, le firent resoudre de rester à Busalla, petit fief à vingt mille de Gênes, appartenant à deux nobles Gênois, où il demeura caché. Le Sénat en ayant eu avis, & pensant avec raison que les particuliers ne devoient pas avoir des sentimens opposés à ceux de l'état, ordonna sous des peines qu'il se reserva de déclarer, que les Seigneurs de ce fief l'en feroient déloger incontinent, à quoi ils obéirent. Le Cardinal s'embarqua ensuite; & une tempête l'obligea de relacher à Lericé. N'osant pas entrer dans une hotellerie, il se glissa *incognito* dans une petite taverne, où il passa un jour & demi sur un mauvais lit, faisant de tristes reflexions sur le mauvais effet de son imprudence. Il dépecha de-là au Marquis de *Fordinovo*, qui possédoit quelques fiefs Imperiaux, confinants au territoire de Gênes, pour obtenir de lui la permission de se retablir un peu de ses fatigues dans une de ses terres. Ce Noble, après plusieurs instances, consentit enfin qu'il se retirat dans une méchante cabane nommée Caganicola. Il y apprit que le Sénateur son fré-

re, qui avoit esperé de trouver un asile à Milan, dans la maison d'un Gentilhomme de la maison Visconti, qui avoit épousé la sœur de sa femme, en avoit été honteusement chassé; que la République de Venise avoit envoyé des ordres, par tout son état de terre ferme où il pouvoit aborder, de lui en défendre l'entrée; que le Duc de Mantoue avoit dépéché un courrier à Cazal pour le forcer à sortir du Montferrat, s'il y avoit choisi sa retraite, comme on avoit publié que c'étoit son dessein. Lorsque ce fugitif se vit chassé de toutes parts, il offrit au Sénat de Gênes d'entrer en prison dans la grosse tour, suivant son décret, mais le Sénat ne voulut pas accéder à cette offre, disant que le terme étoit expiré; & fit continuer l'instruction de son procès. Le Cardinal s'étant enfin retiré à Masse, pensa être tué par la foudre, qui tomba sur une Église où il entendoit la Messe. Le Sénat, pour achever de marquer au Roi de France sa respectueuse attention, ayant scu que Georges Spinola, qu'il avoit nommé pour aller resider au près de sa Majesté, étoit parent du Cardinal, lui retira cet emploi, & un autre noble fut nommé à sa place. On ne peut voir un homme mieux puni de sa faute [*].

(*) *La satisfaction que le Pape Alexandre VII., fit à*

An. 1665. Le Sénat ayant jugé à propos de faire un traité de commerce avec les Turcs, nomma le Marquis Durazzo pour cette negociation. (on lit ailleurs, & dans les termes que je vais rapporter, que *c'étoit un homme profond dans plus d'une matiere, d'esprit très-ferme; ayant une ame élevée, la magnificence en partage; delié avec les gens fins, & franc avec esprit, quand il jugeoit qu'il pouvoit se fier, en quoi il ne se trompoit guere; & sachant très-bien & promptement se retourner quand il s'étoit trompé.*) Le Marquis alla joindre à *Bude* le Comte *Leté*, qui se rendoit auprès du Grand Seigneur à Andrinople, en qualité d'Ambassadeur de S. M. I., en exécution de la paix conclue entre les deux empires, & accompagna ce Ministre en personne privée. Il étoit neanmoins chargé des lettres de la République pour le Sultan Mahomet IV., & pour le Grand Visir *Achmet Coprogli*. Les Gênois faisoient connôitre à sa hautesse la passion qu'ils avoient d'être reçus en son alliance, & de trafiquer dans ses états. Ce dessein d'ouvrir le chemin à un nouveau commerce avec la Porte avoit été mis sur le tapis, & conduit par le

ce Monarque fut éclatante. Le Cardinal Chigi, Légat & neveu du Pontife vint en France, pour lui faire des excuses publiques.

[illegible]

HISTOIRE

GÉNÉRALE, ET RAISONNÉE DE LA RÉPUBLIQUE DE GENES

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS.

Nous allons voir cette République retomber dans l'abyme affreux d'où une main divine l'a miraculeusement tirée ; & plus malheureuse, que lorsqu'elle y fut poussée par le choc des passions étrangeres, ce sera par les fureurs de ses concitoyens que nous l'y verrons replongée. " Un Gênois nommé *Vachero* forma, dit » on, le dessein de bouleverser le gouverne- » ment de sa patrie, & fit part de son ho- » micide projet au Duc de Savoie, en lui de- » mandant son assistance. Le Duc écouta Va- » chero avec plaisir, l'exhorta à executer au » plutôt cette entreprise, & l'assura de tous » les secours qu'il pourroit souhaiter. Vachero » sûr d'être aussi puissamment soutenu, se livra » tout entier à la conjuration qu'il méditoit. » AN. 1628.

Trois passions, dont une seule suffit pour aliener la raison, l'agitoient à la fois. La jalousie, l'ambition, la vengeance. Il étoit riche :

le mal venoit de cette source. (Une Dame dit un jour à un Financier qui s'oublioit avec elle. *Monsieur, allez cuver votre or.*) On auroit pû lui donner le même conseil - Il voyoit avec fureur la Noblesse seule, par conſtitution, admise au gouvernement de l'État. Sa naissance l'excluant des premieres charges, il frondoit la loi avec des expressions si peu mesurées qu'elles devenoient souvent des personnalités. Des mortifications journalieres en étoient le chatiment; sa femme s'y trouvoit comprise, on attaquoit sa réputation, on la ridiculisoit: quelques uns refusoient d'acquitter des dettes contractées avec lui. Aveugle sur ses torts, il ne voyoit que ce qui le blessoit; & s'aveuglant encore sur les défis qu'il faisoit pour en avoir raison, il éprouvoit des refus qui achevoient d'irriter son orgueil. Peut être ne suivoit on pas avec lui la règle des proportions; peut être alloit on jusqu'à l'inhumanité: on peut le croire; mais il n'en sera pas plus possible de l'excuser, parceque le crime qu'il se permit éxcéde tous les droits qu'on peut avoir à la vengeance. Il résolut la deſtruction du Sénat.

A l'opulence, il unissoit la générosité. Il n'auroit été que riche qu'il auroit pu compter sur beaucoup de partisans parceque l'idolatrie

de la richesse entraine un culte qui subsiste par l'illusion de l'esperance, comme par l'accomplissement des vœux. Le voila donc certain de la cohorte innombrable que forment tous les vices reúnis, car l'argent les fait tous mouvoir; sans compter ces demi honnêtes gens très-interessés, à qui on ne peut jamais faire goûter le crime, mais dont on achéte aisément la foiblesse. Il pouvoit encore faire fond sur beaucoup d'hommes considerables. qui se livrant à l'ambition pour pouvoir exercer la tyrannie, & sachant que l'argent méne à tout, pour s'en procurer descendroient jusqu'aux bassesses, plus difficiles souvent à obtenir que les crimes. Il étoit certain encore de beaucoup de ces individus, perdus de dettes, que le desespoir de n'en pouvoir plus faire déchire soir & matin; de ces hommes foibles qui ont donné leur cœur à la beauté vicieuse, croyant le donner à l'amante sensible; & qui enchaînés par le plaisir, & dominés par l'art, peuvent être jettés dans tous les partis par la main qui les conduit, si cette main est payée. Enfin il étoit sûr de la plus nombreuse troupe qu'ait jamais fait mouvoir un Général. Il s'en assura en achetant quelques uns de ces esprits qui, dans les plus grandes villes, comme dans

les plus petites, ont une superiorité, ou bien acquise, ou usurpée dans leur corps, dans leurs societés d'affaires, ou de plaisirs. Il ne dit son secret qu'à ceux là; tout le reste fut réduit au noble rôle de manequin. Il avoit fait un grand amas d'armes; il avoit séduit toute la Vallée de Polsevera; il savoit qu'il devoit compter entierement sur le Duc de Savoie, lequel devoit le proteger. Tout fut disposé pour l'exécution, & le jour fut pris.

Le succès paroissoit certain. Les conjurés devoient se rendre, au jour marqué, en grand nombre au palais, sous divers prétextes, dans le temps que le Sénat y seroit assemblé; puis, à un signal convenu, égorger la garde, & jetter tous les Sénateurs par les fenetres. Le Duc de Savoie devoit envoyer aussitôt des troupes pour soutenir Vachero, & lui aider à se rendre maitre du gouvernement.

Quoique le nombre des conjurés fut assez considerable pour pouvoir suffire; ce chef imprudent crût devoir saisir une occasion de l'augmenter essenticllement. Un officier nommé *Radini* commandoit une compagnie de trois cens hommes à la solde de Gênes. Il étoit joueur, & avoit perdu, la veille, une somme assez forte, qu'il étoit hors d'état de payer.

Vachero est instruit de son desespoir, & va le trouver. Il le voit dans un état où un homme est absolument à la discrétion d'un autre. -- Vous êtes perdu ! je viens vous sauver, lui dit-il, mais il faut vous donner à moi, comme je me livre à vous -- Parlez, homme divin, Ange tutelaire; je ne reflechis point, & je m'engage. -- Vous avez perdu deux cens louis, je vous en promets mille; ils seront à vous dans le moment: mais il faut servir la passion la plus juste, & la plus vive qu'on ait jamais sentie....

Il s'explique. Radini dans le délire ne pense qu'à l'argent qu'on lui promet, qu'à sa dette qu'il va payer, qu'aux ressources qu'il aura pour jouer encore. Il s'engage, & va souscrire son engagement: Vachero arrête sa main. Pour s'assurer encore mieux de lui, il lui montre les lettres du protecteur de l'entreprise. Radini est né son sujet; il lui fait sentir les recompenses qu'il doit en espérer; la protection éclatante qui, de ce moment, lui sera acquise pour jamais; tous les services, toutes les faveurs, toutes les préférences qu'il doit attendre d'un chef qu'il aura si bien servi dans son entreprise, & qui pourra disposer de tout.... Radini ne répond pas, & signe. --

On convient qu'il se rendra le surlendemain sur la place du Palais avec sa compagnie, sous prétexte d'en faire la revüe, pour être en état de séconder les conjurés ; & de se porter sur le champ aux endroits qu'ils lui marqueront. Trois cens louis (indépendans des mille promis) doivent être annoncés, & montrés à la Compagnie, au moment qu'elle recevra l'ordre d'agir.

Vachero se félicitoit de sa démarche, & jouit jusqu'au soir de sa sécurité. Elle ne fut pas de plus longue durée. Radini s'accoutumant, de moment en moment, à l'idée qui l'avoit énivré, se trouva plus en état de refléchir. Il ne falloit pas beaucoup de reflexion, ni même beaucoup de vertu, pour se frapper de l'horrible crime auquel on vouloit l'associer. Il sent le remord, & ne respire plus. La honte achéve de l'abattre. Foible & tremblant, il se traine au Palais, entre chez le Doge (*), le regarde, palit, s'approche, & tombant à ses genoux lui fait en sanglotant, le terrible aveu qui pése sur son cœur.

Le Doge épouvanté fait assembler le Sénat, & l'on délibere sur les mesures qu'il convient

(*) *Jean Luc Chiavari. Il étoit seul dans son cabinet.*

de prendre pour arrêter les conjurés, & empêcher le soulévement du peuple. On commença par se saisir du lieu où Vachero avoit rassemblé des armes; on donna ordre, en même temps, d'arrêter les conjurés dans leurs maisons, & tous dans le même instant. Mais l'Officier chargé de distribuer l'ordre étoit apparemment du complôt; il les avertit, au lieu de les arréter, & la plupart se sauverent.

Vachero n'eut pas ce bonheur. Il fut pris. Le calme ne fut point troublé dans la ville. C'étoit une des conjurations sans principe, & sans conséquence quand elles manquent, parcequ'elles n'interessent qu'un être subalterne, méprisé & abandonné quand le sort le trahit. On alloit donc procéder au jugement très-facile, & à la mort très-juste de Vachero, lorsqu'on vit arriver plusieurs des conjurés qui avoient fui, accompagnés d'une troupe que le Duc de Savoie leur avoit donnée. On jugea qu'ils s'étoient retirés à Turin, mais on ne comprit pas aussi aisément comment un Souverain pouvoit accorder ouvertement, & d'une maniere aussi marquée, protection & appui à des scélérats qui ont conçu & concerté la perte de leur patrie par le seul appât du vil intérêt. Ces miserables & leurs supports n'at-

roient pas pû paroître à craindre, malgré leur nombre; & leur imprudence servit encore à rassurer le Gouvernement. En arrivant ils s'enfermerent dans une maison d'où ils deputerent au Sénat pour exposer leurs prétentions. Le Sénat ayant fait investir la maison, y fit mettre le feu. On juge qu'ils en sortirent, & qu'ils furent faits prisonniers.

Se persuadera-t'on aisément, que huit jours après, le Duc de Savoie fit porter des plaintes très-graves sur cette arrestation; qu'il reclama les prisonniers; & qu'il menaça de tout son courroux, & de l'usage prompt de toutes ses forces, si l'on ne lui rendoit sans delai ces précieux objets de sa protection? „ Ils n'ont » agi que par mon ordre (disoit il dans sa reclamation, qui étoit un autre ordre, non moins extraordinaire) „ & je les ai autorisés » pour me venger des surprises & des violen- » ces qui ont été exercées dans l'affaire de » *Busso* (*). Depuis la mort du Duc de Man- » toue (ajoutoit-il spécieusement) la tréve ayant » été prolongée, je leur avois ordonné de

(*) *Il est vrai que les Génois, irrités contre lui & ses Généraux, avoient agi un peu militairement dans cette circonstance, dont je n'ai pas rendu le compte pour abréger; Mais en imitant leur exemple il avoit été plus loin qu'eux.*

» suspendre l'exécution de leurs complot, » & » m'étois engagé, s'il étoient découverts, de » les faire jouir de l'amnistie, stipulée par la » tréve: & en effet ils doivent étre compris » dans cette amnistie." Ses menaces très-claires, suivoient ses raisons, qui l'étoient beaucoup moins. *Je jure que les prisonniers Gênois qui sont entre mes mains me repondront de la vie des conjurés si l'on ose y attenter.*

Le Sénat assez frappé de cette prétention pour n'y être pas médiocrement sensible, deliberoit sur la réponse peu embarrassante qu'il y avoit à faire, lorsqu'un sujet de plus grande surprise vint suspendre ses conclusions. Les Ministres d'Espagne se presentent, comme garants de la trève, & se donnent, en peu de jours, beaucoup de mouvemens pour obtenir l'élargissement des coupables. Comme les Gênois ne se montrent pas disposés à se rendre; le Roi d'Espagne leur écrit directement; & D. Alvar de Luzara nouveau Gouverneur de Milan, se rend à Gênes pour appuier encore la lettre du Roi, & en presser l'effet. Plus moderé que le Duc de Savoie, il se borna à representer au Sénat qu'en satisfaisant ce Prince, en cette occasion, on feroit la paix avec lui à des conditions plus avantageuses, & qu'on s'exposoit,

au contraire, à voir renouveller la guerre en l'irritant par un refus.

Le petit Conseil fut chargé d'examiner cette affaire. Elle n'offroit visiblement que de faux prétextes, & des allégations mendiées. Il n'étoit ni vrai, ni vraisemblable que les conjurés eussent reçu ordre du Duc, depuis la prolongation de la trève, de susprendre leur projet, puis qu'il étoit prouvé qu'ils étoient à la veille de l'exécuter, lorque *Radini* céda à la necessité de le divulguer. Il fut verifié que *Vachero* avoit été trouver le Duc à Turin pour lui faire part de son dessein : il n'étoit donc pas veritable que le Duc en fut l'auteur, & il ne paroissoit pas plus vrai qu'il eut flatté Vachero, & les autres conjurés de les faire comprendre indécemment dans l'amniftie puisqu'ils ne disoient rien de semblable dans leur défense. Il n'y avoit donc aucune raison d'accorder le pardon qu'il demandoit pour les Criminels, aucune du moins qui put balancer l'horreur & le ressentiment que devoit inspirer, leur crime. Il eft vrai qu'il menaçoit de venger sur les prisonniers Gênois le chatiment qu'on feroit à d'odieux coupables; mais on ne le jugeoit pas capable d'en venir à cette extremité deshonorante; il eft vrai encore qu'il menaçoit d'une guerre plus

vive & plus animée que n'avoit été la premiere: mais on étoit sûr qu'il n'auroit pas l'appui de la France, brouillée avec lui ; on étoit persuadé qu'il n'auroit pas celui de l'Espagne, trop interessée à conserver son intelligence avec la République : & réduit à ses propres forces, il ne leur paroissoit nullement redoutable. Enfin quand il y auroit eu des dangers réels, & des malheurs inevitables attachés à la résolution d'une juste vengeance, nulle considération ne devoit l'emporter sur l'honneur de l'état.

Ces reflexions deciderent le rapport du Conseil. Les suffrages furent unanimes, quoique plusieurs des juges eussent de leurs parens prisonniers en Savoie. On reprit le procès des coupables. Vachero, & trois de ses complices furent condamnés à avoir la tête tranchée, & furent exécutés dans la prison. Les biens de Vachero furent confisqués, & sa maison rasée. Radini, qui avoit decouvert la conspiration fut liberalement récompensé. Il y eut sentence de bannissement contre les conjurés qui s'étoient sauvés, & leurs biens furent également confisqués.

Le Duc de Savoie en apprenant la mort de Vachero, & le jugement général porté par le Sénat, voulut dans son premier mouvement ef-

fectuer la menace qu'il avoit faite ; mais il reflechit mieux ensuite, & les prisonniers furent épargnés. La Cour d'Espagne fut, de son coté, assez fachée contre la République . Le Gouverneur de Milan fit sur le champ relacher tous les conjurés qu'il avoit fait arrêter dans son gouvernement ; & tous les Gênois mécontens trouverent protection dans le Milanez. Le Duc de Savoie n'oublioit rien pour exciter l'Espagne par ses Ministres. *Luc Pallavicini* qu'on avoit envoyé à Madrid pour justifier une conduite prescrite par la prudence & par l'honneur, avoit eu un accueil inquietant ; des menaces positives l'avoient suivi, & venoient d'être renouvellées, Mais le Sénat qui voyoit bien, & n'étoit pas capable d'avoir de fausses terreurs, sentoit interieurement qu'il ne devoit pas en redouter les suites. Ils avoient cependant un ennemi redoutable dans cette Cour. C'étoit le Duc d'Olivarés, qui gouvernoit le royaume sous le nom du Roi, à qui ils avoient refusé de prêter de l'argent pour ce même Prince, & qui n'étoit pas homme à oublier un refus qu'il pouvoit venger. Voici le portrait qu'on trace du Monarque & du Ministre.

AN. 1629.

» Philippe IV. eut long temps des guerres, & d'abord des succès. Mais la fortune l'aban-

le seul credit de Durazzo dont l'esprit étoit fait pour concevoir, comme pour conduire. [Les Gênois prétendoient faire un grand profit sur la monnoye qui avoit alors cours en Turquie; mais comme elle fut decriée bientôt après, ils furent déchus de leurs esperances. Mais il restoit d'autres objets à saisir & à tourner à leur avantage] Le Marquis Durazzo étant arrivé à Andrinople, informa le Visir du sujet de son voyage, & lui dit que si ses propositions étoient acceptées, la République envoyeroit un Ambassadeur ou Resident à la Porte pour y entretenir la bonne correspondance entre les deux nations. Le Grand Visir fit au Marquis le compliment ordinaire, & répondit que les bras de la Porte étoient toujours ouverts à ceux qui desiroient entrer en alliance avec elle, & qui recherchoient son amitié. Mais comme on ne doit pas faire trop de fond sur ces sortes de complimens, le Marquis demanda des assurances plus positives. Il savoit que le Roi Catholique, & la République de Gênes elle même, avoient autrefois envoyé des Ambassadeurs à la Porte, pour tacher de lier commerce avec les Turcs, & que les Ambassadeurs de France, d'Angleterre, & de Vénise s'étoient vigoureusement opposés à leur admis-

sion; & qu'enfin les Ministres de Gênes, & d'Espagne avoient été obligés de s'en retourner sans avoir reussi dans leurs négociations, quoique l'un d'eux fut dejà arrivé à Chio, & l'autre à Raguse. Le Marquis craignant d'éprouver une pareille disgrace, résolut de bien prendre ses mesures, & de n'engager l'honneur de sa patrie que sur de bonnes assurances. Il representa au Visir ce qui étoit dejà arrivé, & ce qui pouvoit arriver encore; & le pria avec cette franchise qui tient de la noblesse & de l'esprit, de lui promettre que malgré toutes les oppositions qui pourroient intervenir de la part des Ministres étrangers, il ne laisseroit pas de tenir à la République la parole qu'il lui donnoit. Le Visir enchanté de lui, & de sa maniere de s'exprimer, où tout étoit observé, s'engagea à tout ce que le Marquis souhaitoit, & ajouta que s'il se trouvoit quelque Ambassadeur qui ne fut pas satisfait du traité que sa hautesse faisoit avec la République, il pourroit se pourvoir comme il lui plairoit, & se retirer s'il le jugeoit à propos. Le Marquis content de ces assurances, prit des lettres de confirmation, qu'il porta au Sénat. Des articles furent présentés, & les privileges signés pour le commerce. Ils étoient

des mêmes que ceux que le Grand Seigneur avoit accordés aux autres nations. Le Marquis partit avec ses dépeches, & s'en retourna par terre en Italie.

Étant revenu à Gênes, il fut nommé Ambassadeur Extraordinaire. Peu de temps après il repartit pour Andrinople, où il trouva l'accueil & la fidélité auxquels il devoit s'attendre. Son entrée fut d'une magnificence dont on donneroit difficilement une idée exacte. Après avoir fait ses présens qui étoient d'une valeur très-considerable, & *dont la seule maison de Durazzo avoit fait presque toute la dépense*, il s'en retourna, laissant un résident à Constantinople, & un conseil à Smirne. La Haye, Ambassadeur de France, s'opposa hautement à leur admission, & declara au Grand Visir qu'il avoit reçu ordre de le prier de ne pas donner son consentement a une innovation qui pouvoit ruiner le commerce de la nation Françoise; declarant que si sa hautesse vouloit recevoir les Gênois, le Roi son maitre seroit obligé de rappeler son Ambassadeur & toute la nation; que d'après cela il pouvoit examiner s'il étoit à propos de préférer de nouveaux amis, & une République peu considerable, à d'anciens alliés, & au Monarque puissant de

l'Empire François. Malgré tous les efforts de l'Ambassadeur les Génois se maintinrent. Une circonstance particuliere facilita à leur succès, & fonda leur confiance, c'est que le Grand-Seigneur étoit fort mécontent de ce que le Roi de France, par un zéle, selon lui, mal entendu pour la religion chretienne, envoyoit ses meilleures troupes contre les ennemis jurés du nom chrétien. Par cette considération le Visir repondit froidement à l'Ambassadeur de France, que le Sultan étoit maitre dans ses états; qu'il pouvoit quand il lui plaisoit en ouvrir l'entrée à ceux qu'il jugeoit à propos de recevoir en son alliance; qu'il n'en devoit rendre compte à personne; & que pour faire la paix ou la guerre, il n'etoit pas tenu d'avoir le consentement ou la permission d'une nation étrangere [*].

[Ici finit la relation particuliere que j'avois annoncée; & je reprens le cours de l'Histoire.]

AN. 1670. Une nouvelle conjuration éclata en 1670; & renouvela la guerre entre la République &

(*) *J'ai connu beaucoup le petit fils de cet Ambassadeur. Il passoit six mois de l'année à Charli ou Charlier, à quatre lieues de la Ferté-sous-Jouarre. C'étoit un homme très-aimable & très-instruit. Il vivoit dans la meilleure & la plus douce société du monde.*

le Duc de Savoye. Elle fut l'ouvrage de la Torré, fils d'un Jurisconsulte de ce nom, dont on a plusieurs écrits, & dont la réputation se conserve. Le fils eut aussi une réputation, mais ce fut celle des vices reunis. Le portrait qu'on en fait annonce l'horrible excès auquel il se porta. Il étoit né, dit on, avec un esprit vif, capable, jusqu'à un certain point de vues, de ressources & d'intrigues; mais à ces qualités il unissoit toute la violence du caractère, toute la corruption du cœur, propre à les rendre funestes. Il fut quelque temps page du Grand Duc de Toscane, voyagea ensuite dans divers états de l'Italie: enfin il se fixa à Gênes, où par ses profusions, & ses débauches il absorba bientôt le bien que lui avoit laissé son pere, qui étoit mort en 1667. sans sentimens comme sans mœurs, il chercha par les voyes les plus honteuses à réparer le desordre de sa fortune; & enhardi par l'impunité, il se porta enfin à des desordres si publics & si outrés, qu'il se vit exposé à éprouver toute la rigueur des lois. Un jour, suivi de quelques brigands qu'il s'étoit associés, il se saisit d'une felouque à la hauteur de Porto-Fino, & en enleva des marchandises considerables avec une grosse somme d'argent. La précaution que lui & ses camarades avoient

prise de se masquer n'étoit pas suffisante pour les empêcher d'être découverts. Il se trouva mieux de celle qu'il prit de se réfugier en Languedoc. Il y apprit que son procès lui avoit été fait par contumace, & qu'il avoit été condamné à être pendu avec confiscation de biens, la Torré avoit alors vingt cinq ans.

De Languedoc il passa à Final, & de-là à Turin où il avoit un protecteur considerable. C'étoit Charles de Simiane, Marquis de Livourne, qu'il avoit connu à Gênes. Ce Seigneur, jeune encore, étoit, comme tant d'autres infiniment sensible au merite des agrémens, & très-peu touché de la turpitude des vices. La Torré flattoit les passions par l'exemple des siennes; il les avoit toutes, & le Marquis en avoit plus d'une. Il savoit d'ailleurs entrainer par ces phrases hardies que l'esprit peu reglé prend pour des maximes, ou qui deviennent du moins des autorités, quand on les voit mettre en pratique, & qu'on est vicieux ou foible. De tout cela il naissoit des rapports qui naturellement devoient entrainer Simiane à obliger la Torré. On prétend qu'il employa pour exciter ce penchant, un moyen qui reussit toujours mieux que tous les autres. Il s'étoit marié en Languedoc, & le vice avoit

épousé le vice : il avoit amené sa femme à Turin ; & pour mieux décider le Marquis, il la lui avoit fait connoître. La femme s'étoit mêlée des affaires du mari ; & une jolie sollicireuse, quand elle n'est pas honnête, trouve bien peu d'obstacle à ses desirs. La Torré obtient une compagnie de cuirassiers. [Chose étrange, car ses crimes & la sentence qui le deshonoroit étoient connus ; mais Gênes n'étoit pas bien à la Cour ; & les passions sont une ivresse.]

La Torré puni dans sa patrie, nourrissoit le desir de se venger en la perdant. Il avoit des projets à communiquer a cette Cour dont les fatales dispositions lui étoient connues. Il desiroit en conséquence, d'être presenté au Duc. Le Marquis de Livourne alloit encore lui rendre ce service, mais il fut arrêté un moment par une consideration assez forte. On venoit d'apprendre que la porte de l'hotel de Cesar Durazzo à Génes avoit été brulée dans la nuit, peu de jours auparavant. Durazzo avoit éte un des plus vifs solliciteurs contre la Torré, lorsque son crime avoit été avéré. On en étoit instruit à Turin, comme de la haine que celui ci avoit pour lui. La nouvelle de l'incendie reveilla l'idée de la sentence, & l'on jugea publiquement qu'il en étoit l'auteur, quoique

absent. Ce bruit arrêta le Marquis. Alors le séducteur & sa femme employerent le dernier moyen qui étoit d'irriter deux passions extrêmes chez lui, l'ambition & l'amour des richesses; car ce jeune Seigneur, aux défauts de bien des jeunes gens, unissoit les vices de bien d'autres. Ils lui firent part du projet d'aneantir le Sénat pour s'élever sur ses débris; & la Torré se contentant de la seconde place, lui offrit naturellement la premiere.

Le Marquis de Livourne ambitieux & interessé gouta l'idée, mais douta du succés; il craignit aussi le danger de l'exécution. Les assurances de la Torré, qui disoit avoir pris toutes ses précautions, & s'être procuré deja deux mille partisans dans Gênes, balancerent sensiblement ses objections; l'artifice de la beauté, & l'ivresse des plaisirs acheverent sa seduction. Mais elle ne fut que momentanée, & le calme des sens rendit à la nature ses craintes, & à la raison son pouvoir. Il reflechit dans la nuit; il pesa, & considera tout. Les avantages qui lui étoient offerts, les dangers auxquels il alloit s'exposer furent si bien opposés les uns aux autres dans l'examen qu'il en fit, qu'il resta dans l'état d'un homme absolument irrésolu. Le sommeil le laissa dans cet état.

A son reveil, ses reflexions ayant ramené son tourment, il se determina a consulter un bon esprit. Il n'y en avoit pas de meilleur pour lui, & peut-être pour personne que son pere. Il vivoit avec lui dans la confiance & la franchise de l'amitié. Il alla le trouver sans perdre de temps, & s'ouvrit totalement à lui. Le discours de ce pere respectable merite d'être rapporté, & doit même l'être, parcequ'il peut servir dans plus d'une occasion, & à plus d'une personne. Il doit être regardé comme un traité de morale, sorti du sein de l'histoire. Il est d'autant plus précieux qu'il est très-rare, car on ne le trouve que dans un seul historien de Gênes, dont l'edition est epuisée depuis long temps. (*) Voici ses expressions fidelement rendues.

(*) *Pour le rendre plus interessant encore, je rapporte d'abord ce que je trouve dans un autre écrivain, sur l'homme dont il doit immortaliser la memoire. --* » *Le Marquis de Si-* » *miane, Ministre du Duc de Savoye, & Colonel Général de* » *son infanterie, servit ce Prince avec zêle dans son conseil,* » *& dans ses armées. Sur la fin de ses jours, il quitta la* » *cour, & se retira à Turin chez les peres de la mission,* » *où il ne s'occupa plus que de son salut. Sa solitude n'étoit* » *troublée que par les conseils qu'on lui demandoit, comme à* » *l'oracle de la Savoye. On a de lui un traité de la verité de* » *la Religion Chretienne, en Italien, dont le pere* Bouhours » (fameux Jesuite) *a donné une traduction Française.*

» La sainteté du lieu où j'ai choisi ma retraite, mon age avancé, & la qualité de pere, m'obligent, mon fils, à vous parler avec franchise. Sachez que les desseins des mécontens ne sont jamais reglés par la raison, parceque la passion est trompée, comme elle trompe à son tour. La Torré n'a d'autres pensées que celles qui lui sont inspirées par son desespoir; vous qui vivez dans un état tranquille, devez vous penser comme un desesperé? L'ambition d'avancer votre fortune ne doit pas vous engager à exposer votre vie à un danger assuré, pour chercher un avantage incertain. Quand la Torré se seroit acquis autant de réputation dans sa République que Thémistocles dans Athénes, à peine devriez vous écouter son ressentiment; à plus forte raison devez vous rejetter les desseins séditieux d'un homme qui fut toujours ennemi de la vertu, & qui veut ruiner son païs. Si Thémistocles, quoique banni injustement, aima mieux finir ses jours par le poison, que de se liguer avec un grand Roi contre son ingrate patrie, vous devez appréhender par cet exemple, qu'en protegeant un homme qui a des sentimens si opposés à ceux de cet illustre Grec, vous vous couvriez de honte. Quel reproche n'auroit pas à vous faire le Duc de

Savoie si vous commettiez sa réputation & ses armes sous la conduite d'un jeune étourdi sans biens, sans crédit, & sans amis ? J'ai appris par une longue expérience qu'une guerre injuste est un labyrinthe, dont l'entrée est facile, & l'issue impossible ou dangereuse. Les hommes sont poussés à la revolte par deux motifs; par un mécontentement juste, ou par un génie élévé & capable de seconder leur ambition. Quelle excuse peut avoir un banni convaincu d'avoir commis un crime des plus bas ? Quelles lumieres peut avoir un homme qui n'a pas sû échapper aux lois en commettant le crime? Quels partisans peut avoir un homme de ce caractère ? Enfin quel fond peut avoir pour le soutenir un débauché qui ne pouvant trouver chez lui des moyens pour soutenir son existence, s'est vu contraint de recourir aux secours étrangers ? Étudiez bien ma vie ; vous connoîtrez qu'il ne faut jamais contracter des liaisons avec des rébelles. Connoissez bien les Princes : ils se répentent comme les autres hommes ; & lorsque leur conscience vient à leur reprocher une injustice, ils détestent ceux qui en leur procurant des succès leur ont occasionné des repentirs. Je vois, mon fils, ce qui vous a trompé. C'est la maniere dont la

Torré parle de sa conduite. Il n'y a, selon lui, que de l'étourderie ; & l'imprudence de son âge devient l'excuse de son cœur. Mais le crime qu'il concerte est-il d'un esprit leger ? A-t'on aujourd'hui l'esprit que l'on n'avoit pas hier ? non. Il fut ce qu'il est. Le crime étoit dans son ame ; & son projet de vengeance n'est que le développement de son atrocité. »

Le Marquis de Livourne entraîné par la force du discours de son pere, crut que cette force avoit passé dans son cœur ; & se flatta d'être devenu invincible ; mais il fut abordé, une heure après, par la femme qui disposoit de lui ; & il ne fut plus le maître de lui même.

La Torré est presenté, & écouté. Le Duc ne croit peut-être pas tout fait au succès d'une conjuration, mais il avoit, avant ce moment, formé le projet d'attaquer les Génois par Savone. Il se plaignoit de la République. C'en étoit assez pour adopter les idées du conjurateur, & pour lui promettre sincerement un appui. La Torré raisonnoit assez pour penser que sans un parti formé dans Gênes, il ne pouvoit gueres reussir dans son entreprise. Il étoit en trop mauvaise réputation dans sa patrie pour espérer de s'en faire un personnellement. Il chercha à s'assurer d'un second. Il l'avoit sous la main.

Vico, Génois, se trouvoit pour lors à Turin ; il le voyoit tous les jours par occasion, & il l'avoit deffini. Vico étoit un homme de basse naissance, mais qui avoit commencé par l'oublier. Adroit, remuant, utile dans le genre bas, il s'étoit attaché, par-là même, des personnes élevées ; il avoit l'art de la familiarité, qui ne va jamais jusqu'à l'insolence, & qui autorisée par les services, donne un ascendant, qui, par l'usage, devient une superiorité très-effective, si elle n'est pas très-réelle. Vico ne s'aveuglant pas sur les moyens d'obliger qu'il employoit, se trompoit encore moins sur la turpitude des personnes qui le connoissant, recouroient à lui ; ainsi il méprisoit les autres & lui même. Quand on en est-là ; & qu'on a ou l'ambition ou l'avidité pour aiguillon, on devient aisément capable de tout. La Torre s'adressa à lui. Vico voyant l'appui du Marquis, & les secours du Duc, fut ébloui, & s'engagea. Un quart des Génois lui appartenoit par ses services, un quart par ses intrigues, & l'autre moitié par la sottise générale des hommes de tous les pays du monde. Voilà donc tout Gênes à sa disposition ; il le dit, & la Torre le croit. Tous deux ont le même besoin, celui de se flatter. Vico promet de

partir deux jours après. Il part en effet, mais c'est pour se rendre, en arrivant, auprès de Jean Baptiste Cataneo, très digne Sénateur, & très zélé patriote. Il a reflechi sur le danger d'une révolte, & sur l'avantage d'une trahison; sa résolution a été bientôt prise. Cataneo frémit, & l'état est sauvé. Le Sénat ne délibera pas long temps. Un homme ne pouvant mourir qu'une fois, ne doit être condamné qu'une; mais il confirme la sentence dejà rendue contre la Torré; & il promet vingt mille écus à quiconque apportera sa tête. J'ai dit que le Duc de Savoie avoit résolu le siege de Savone avant les ouvertures de la Torré; la nouvelle contrariante qu'il reçut de Gênes ne fut point un obstacle à l'exécution de ses desseins. Les troupes marcherent; & sous pretexte d'aller travailler aux fortifications de Gera, s'avancerent bientôt vers Savone. Les Génois, qui n'étoient point dans la défiance, passerent d'abord de la surprise à la consternation; mais ils furent bientôt rassurés. Le prudent Jerome Spinola, Gouverneur de cette place, avoit toujours des espions à Turin. Les avis de ceux-ci n'ayant pas été negligés, il avoit pris toutes les précautions necessaires pour n'être point surpris; & Savone étoit en état de dé-

fense : il avoit même envoyé des troupes vers Altaré pour s'y fortifier dans des postes avantageux, & arrêter les ennemis dans leur marche. Le Sénat rassuré à cet égard crut pourtant ne devoir rien négliger pour la sureté de l'état. On envoya à Savone des renforts de troupes, & des provisions considérables ; on équipa des vaisseaux & des galéres pour couvrir les côtes ; on établit un conseil de guerre ; on arma les paysans de la vallée de Polsévéra, & des montagnes des environs ; on fit de grandes levées en Corse, & les habitans de cette île montrerent beaucoup d'empressement à servir cette République. Plusieurs particuliers firent des compagnies à leurs frais ; d'autres porterent au trésor public leur argent & leur vaisselle ; les Dames même sacrifierent leurs bijoux ; enfin le patriotisme ressembla à une mode, tant il étoit un sentiment. Le Sénat rassembla en peu de temps plus de trois millions de livres. Cependant les inquietudes augmentoient de jour en jour. On savoit que le Duc de Savoie avoit pris une résolution absolue, & qu'elle étoit appuiée de beaucoup de troupes. Un corps d'armée étoit dejà arrivé à Altaré ; & l'on apprit qu'il devoit, au premier moment, s'approcher de Savone, qui n'en est qu'à une distan-

ça de trois lieües. La guerre commença donç; elle fut très-vive, & assez longue, quoique dès les premiers mouvemens serieux le Pape, les Princes d'Italie, le Roi de France même eussent voulu en arrêter le cours par leur médiation. Les événemens de part & d'autre donnerent lieu aux preuves du talent le plus marqué dans les Généraux Gênois. Les Citoyens les plus qualifiés y furent employés, & se surpasserent eux même. Durazzo, tour à tour, Commissaire & Général par les fonctions, se succéda constamment à lui même avec le même zéle & la même capacité. Les noms d'Ambroise De Negro, de Saoli, de Castel Gentilé, de Vincentello Gentilé, d' Alphonse Gentilé, de Joseph Marie Centurioné, de Marie D'Oria, de Saluces, de Pallavicini, de Jean Marie D'Oria, de Pallavicin Serra, de Spinola Vito, de Jerome Spinola, de Bernard Balliano, d'Otton Marie D'Oria, de Jerome Marie Gastaldo, de Frediani, de Leonardo D'Oria, de Crocé, de Zerbi, de Serra, reviennent sans cesse dans la rélation, par la succession & la rapidité des mouvemens.

Le Duc de Savoie, suivant l'usage, commença par vouloir justifier ses hostilités par un manifeste. Il étoit rempli de cet esprit que la

po-

politique a transmis à la societé par l'usage & par l'exemple. Les Gênois y repondirent avec cet esprit plus rare & plus vrai qui dédaigne la finesse en s'éloignant de la simplicité. Le Duc repliqua, & défia les Gênois de le confondre; les Gênois ne songerent plus qu'à se battre. Le Duc d'Ossone, Gouverneur de Milan eut charge de rapprocher les deux nations par un accommodement; il s'y prit de façon à marquer la partialité par la ruse; le Marquis François Balbi, envoyé auprès de lui, qui ne craignoit point la ruse parcequ'il avoit l'esprit fin, & qui n'employoit pas la finesse, parcequ'il la méprisoit, rendit son art très-inutile, & lui en fit un sujet de honte secrette. La guerre commencée, continua donc, quoique les négociateurs ne cessassent pas de vouloir l'arrêter; elle devint terrible, comme le deviennent les querelles que le faux esprit, ou le mauvais esprit veut appaiser. Pour en tracer le tableau je suis obligé de rentrer dans la modeste & couteuse habitude de répéter ceux qui m'ont précédé.

L'Armée Piemontoise étoit divisée, & les deux Généraux qui commandoient ces divisions, étoient D. Gabriel de Savoie, & le Marquis Catalan Alfieri. AN. 1672.

Les Génois n'avoient pas assemblé d'armée; mais les garnisons nombreuses qui garnissoient leurs places, les petits corps qui gardoient les défilés & les hauteurs, quelques troupes légéres, composées particuliérement de Corses qui battoient la campagne, suffisoient pour détruire peu à peu les troupes divisées du Duc de Savoie. Tandis que la partie de ces troupes que commandoit Di Gabriel essuyoit tous les jours des attaques, & souffroit de nouvelles pertes, la partie qui étoit aux ordres du Marquis Catalan, plus heureuse dans ses premieres expeditions, ne s'attendoit pas aux embarras dans lesquels elle étoit sur le point de se trouver. Ses détachemens prirent d'abord la ville & le fort de Rocco Barbena, dont la garnison abandonna ne pouvant espérer de résister long-tems; ils entrerent, d'un autre côté, dans Castel-Vecchio, que les milices du pays ne tenterent pas de défendre. Enfin le Marquis Catalan arriva devant Zuccarello, ville peu fortifiée, défendue par un château à demi ruiné, mais dont la garnison n'étoit presque composée que des deserteurs de l'armée du Duc. La résistance fut telle qu'on avoit lieu de l'attendre de gens qui craignoient moins de se faire tuer que de se laisser prendre;

ne fut qu'après plusieurs assauts meurtriers que la place fut emportée. Après cette expédition le Marquis Catalan prit la route d'Albengua, dans le dessein de rejoindre avec sa division celle de D. Gabriel, selon le plan qu'ils avoient dressé.

D. Gabriel étoit pour lors occupé de desseins sur Villa-nuova, & sur Porto-Maurice. Mais il eut le malheur de donner dans des embuscades qui firent échouer ses projets ; & pour comble d'infortune il se laissa enfermer dans Teriso par les troupes de la République ; il eut beaucoup à souffrir dans cette position. Il en sortit pour se retirer à Oneille, & donna avis de sa situation au Marquis Catalan, lui demandant qu'il fit marcher quelques troupes pour faciliter la jonction. Le Marquis de Ligourne qui étoit dans la division du Marquis Catalan, offrit à D. Gabriel d'aller au-devant de lui avec huit cens hommes ; mais il n'en fit rien : il representa, dans la suite l'ordre qu'il avoit reçu du Marquis Catalan ; & cet ordre eut les plus facheuses suites. La jonction trop différée devint impraticable. Le Marquis Catalan arrêté à chaque pas, harcelé à chaque instant, fut obligé d'y renoncer. D. Gabriel, en ayant reconnu l'impossibilité, prit le parti de garnir

de troupes la Principauté d'Oneille, & de se retirer en Piemont. Il le fit avec tant de précipitation, qu'il perdit une partie de ses munitions & de ses équipages, avant que d'avoir pû arriver à la Briga.

L'embarras du Marquis Catalan redoubla par la retraite de D. Gabriel. Toutes les troupes Gênoises lui tomberent sur les bras, & le suivirent sans cesser de le harceler, jusqu'à Zuccarello, où il arriva vers le commencement d'Août. Après s'y être arrêté deux jours, il en repartit pour distribuer ses troupes dans divers endroits. Son arriere-garde fut attaquée, & souffrit beaucoup. Tandisqu'il s'occupoit à la dégager, les Gênois s'emparerent du Pont d'Erli, & lui couperent la communication avec Garessio, par où il tiroit ses vivres. Il n'étoit plus temps d'y rémédier; & tout ce qu'il put faire fut de se jetter dans Castel-Vecchio, où il s'enferma. Cette place, petite & peu fortifiée, quoique batie sur un rocher escarpé, est commandée par les montagnes voisines. Les Gênois l'assiegerent le trois d'Août, & s'emparerent d'une colline qui dominoit la riviere qui baigne les murs de la ville.

L'avant-garde du Marquis Catalan avoit gagné S. Bernard de Garessio, tandis que l'arriere-

garde étoit aux mains . Le Marquis fit demander du secours à cette avant-garde, qui s'avança en effet pour lui faciliter une retraite, mais les Gênois allerent au devant, & la contraignirent de reprendre le chemin de Garessio. Ainsi il ne restoit plus au Marquis d'autre ressource que de s'ouvrir un passage l'épée à la main. Quand la place auroit été en état de soutenir le plus long siege, on étoit prêt d'y manquer de vivres, & l'on y manquoit absolument d'eau. Les plus grandes rigueurs de la soif s'y faisoient sentir. On achetoit une tasse d'eau au poids de l'or. Plusieurs essayerent de se desalterer avec leur propre sang. D'autres affrontoient une mort sûre, plutôt que de souffrir plus long-temps un si cruel besoin. Dans une extremité si pressante, il falloit ou se rendre sur l'heure, ou essayer de passer sur la ventre des assiegeans. Quelque desesperé que fut ce dernier parti le Marquis Catalan s'y determina.

Il fit faire une fausse attaque d'un coté, & essaya de sortir par un autre. Mais les Gênois étoient trop sur leurs gardes pour être trompés par cette feinte; & il fut repoussé dans la place, après avoir perdu grand nombre de braves gens. Il ne se rebuta point, & con-

certa une nouvelle sortie pour la nuit suivante. Il fit attaquer la premiere garde des ennemis vers le milieu de la nuit. Ses gens furent d'abord renversés, & mis en desordre. Il ne laissa pas d'aller en avant, & se jettant lui même, l'épée à la main, & à la tête de ses meilleurs officiers, dans les lignes des Génois, il eut le bonheur de s'ouvrir un passage, après avoir essuyé la plus vive resistance. Il traversa la riviere qui passe au pied des murs de Castel-vecchio, dans un moment où le poste qui la commande étoit dégarni. Abandonné de ses gardes qui avoient été dissipés, presque seul, ignorant les chemins, il arriva au bord d'un torrent qui l'obligea de s'arrêter. Il le passa sur l'épaule d'un de ses gens qui se trouva auprès de lui. Le Marquis de Livourne & quelques autres officiers le rejoignirent à l'autre bord par une autre route. Ils rassemblerent environ cent cinquante soldats; & un soldat Corse qu'ils avoient heureusement fait prisonnier, leur ayant indiqué un chemin detourné, ils le prirent, & parvinrent enfin à Garessio.

Le Marquis Parella avoit tenté de sortir par une autre porte; mais il avoit été moins heureux. Forcé de rentrer dans la place, il fut

obligé de se rendre prisonnier avec treize cens hommes qui lui restoient. Les munitions, les bagages de l'armée, & les papiers du Général tomberent dans les mains des Gênois. Ils trouvérent entre autres mémoires le plan de la Torré, & son accord avec la Cour de Turin. Les Gênois ne perdirent que quarante soldats dans ces sorties. Les Piemontois laisserent plus de six cens morts. Telle fut la fin d'une expedition commencée par les Géneraux de Savoie avec de si belles esperances.

Les Gênois triomphans songerent à se servir de leurs avantages. On n'étoit encore qu'au commencement du mois d'Août; & ils avoient tout le temps de profiter de la retraite d'une partie de leurs ennemis, & de la destruction totale de l'autre. Durazzo l'un des Commissaires Généraux, partit d'Albenga, & se mit à la tête d'un corps de troupes dans le dessein d'assieger Oneillé. Par ses ordres Jean Prato s'empara des vallées & des hauteurs voisines de cette place, tandis que Centurioné, à la tête d'un gros détachement, observoit les mouvemens de D. Gabriel, qui avoit rétabli son armée; que les habitans de San-Remo, & d'autres places d'à l'entour, faisoient des courses sur le pays ennemi; & que les galéres protegeoient les côtes de Gênes,

Ce ne fut pas sans coup férir que Prato se rendit maitre des vallées. Il essuya une vigoureuse resistance à Gazelli. Les habitans furent enfin forcés d'ouvrir leurs portes; mais leur reddition pensa être plus funeste aux Gênois que n'auroit été leur défense. Les soldats de Prato étant entrés dans la place, les habitans les inviterent à manger, & ils avoient préparé des viandes empoisonnées. Les premiers qui en mangerent tomberent dans des convulsions horribles, & moururent presque sur le champ. Cet effet heureusement très-prompt découvrit l'affreux stratagême, assez-tôt pour sauver le reste de la troupe, qui justement indignée saccagea la ville, & la brûla.

Prato trouva moins de difficulté dans la suite de son expédition. Peu de places oserent attendre le canon. On brûla celles qui resisterent, afin d'intimider les autres. S'il y en eut qui souffrirent l'assaut, elles éprouverent toutes les horreurs, qui les suivent. Le plus grand nombre se hata de se rendre, & prévint même la sommation. En peu de temps Prato, maitre de toute la vallée, & du Marquisat de Maro, se rapprocha d'Oneille, selon les ordres de Durazzo, qui en forma enfin le siege avec un corps de huit mille hommes. Oneille ne re-

sista pas. Le Gouverneur se rendit au bout de douze heures. Durazzo se saisit des armes, de l'artillerie, des chevaux, & des munitions qu'il y trouva, & les fit transporter à Gênes. Il fit raser les fortifications, & leva sur toute la Principauté d'Oneille une contribution de cinquante mille écus.

Après cette conquête une partie des troupes Gênoises marcha vers la Briga, qu'elles prirent, & qu'elles ruinerent. Elles furent attaquées dans leur retraite par quelques milices, qu'elles repousserent. Les Gênois irrités retournerent à la Briga, acheverent de détruire ce qui en restoit, & massacrerent les habitans qu'ils y trouverent. L'autre partie de l'armée prit Perinaldo, qui se racheta du pillage. Plusieurs places voisines suivirent cet exemple; mais le Duc de Savoie se préparoit à répousser ces attaques, & à attaquer lui même avec plus de violence que jamais.

Le Pape Clément IX. tachoit depuis quelque temps de ménager une conciliation entre les Génois, & le Duc de Savoie; mais le Duc plein du ressentiment de ses pertes, ne songeoit qu'à les reparer; & menageant les poursuites pacifiques du Pontife, s'occupoit du soin de rassembler des forces capables d'accabler les

Gênois. Louis XIV. tachoit aussi de procurer la paix à l'Italie, & avoit même donné ordre au Marquis de Vivonne d'observer avec dix galéres les mouvemens de celles que la République avoit sur ses côtes, & de les traiter en ennemis si les Gênois refusoient de se prêter à un accommodement raisonnable. Le Duc de Savoie pouvoit soupçonner les autres Princes de quelque ressemblance avec lui, d'autant mieux qu'il connoissoit à fond les principes & les priviléges de la politique; & il auroit bien voulu en conséquence, recevoir du Roi un secours plus effectif; mais Louis XIV. avoit aussi sa regle de conduite, & ne pouvoit aller plus loin sans y manquer.

Les négociations, qu'on se proposoit d'entamer, étoient trop peu du goût du Duc, pour qu'il suspendit ses préparatifs, & même les hostilités. Dès qu'il eut rassemblé des troupes suffisamment, il fit attaquer les Gênois par quatre endroits différens. On faisoit monter à douze mille hommes les troupes destinées à ces attaques. Le succès ne fut pas tel qu'on l'avoit espéré: les premiers progrés furent peu considerables; & les postes qui furent d'abord enlevés, ne tarderent pas pour la plupart, à été repris.

Du coté de Vintimille les troupes de Savoie agirent auſſi, & le Marquis de St. Damien fit mine de vouloir aſſieger cette place; mais il tourna tout d'un coup vers Penna, après avoir repris Perinaldo, & quelques autres places moins importantes. Prato, qui commandoit pour les Gênois à Vintimille, & le long de la côté, se mit en mouvement pour secourir Penna; mais le Marquis de St. Damien ne s'opiniatra pas à en faire le siege, & ſe retira après avoir mis le feu aux fauxbourgs. Penna a un chateau bati sur le ſommet d'une montagne. Il n'eſt acceſsible que d'un côté, & par un chemin si étroit qu'il n'y peut paſſer que deux hommes de front.

Malgrè la situation avantageuse de cette place, peu après la retraite de St. Damien, elle fut inveſtie par quatre mille hommes. Corſelino qui y commandoit, homme foible & timide, parloit dejà de capituler, & sortir même de la ville pour dresser les articles de la capitulation; mais il avoit mal pris ſes ſuretés; & heureuſement par les Gênois, il fut arrêté. Gaſſaldi, qui prit sa place, montra autant de résolution que Corselino avoit fait voir de foibleſſe; & il ne fut plus queſtion que de se préparer à ſe défendre. Les aſſiegeans cherchèrent à [illegible]

mider le nouveau Gouverneur, & eurent la barbarie de le menacer de faire mourir ses deux fils, qu'ils avoient entre leurs mains, s'il refusoit d'ouvrir ses portes. Gastaldi connoissoit trop l'honneur, & savoit trop bien son devoir pour se laisser ébranler. Son intrépidité se communiqua à toute sa garnison. Prato, informé de l'investissement de Penna promit un prompt secours; & il fut résolu qu'on l'attendroit.

Il ne tarda pas à paroître. Frédiani, par ordre de Prato, s'avança promptement avec quelques troupes. Il attaqua un poste des Piemontois qu'il força : dans le méme temps les assiegés firent une vigoureuse sortie. Les assiegeans plierent par tout. Frediani entra dans la ville avec les troupes qu'il commandoit; & la place fut délivrée.

Prato, non content de sauver des places, songeoit à en conquerir. Il vint mettre le siege devant Dolce-aqua. On étoit alors vers la moitié de Septembre. Les faux-bourgs furent emportés, & une mine ayant fait bréche au corps de la place, Prato donna ses ordres pour l'assaut : mais il fallut le remettre au lendemain. Tous ses soldats étoient ivres. Ils avoient trouvé beaucoup de vins dans les fauxbourgs dont

ils s'étoient rendus les maitres, & on avoit si peu pris de soin de veiller sur eux, qu'ils s'étoient mis hors d'état de monter à la brêche. Prato, pour prévenir un semblable contretemps, fit défoncer plus de six cens muids de vin qui restoient encore. Il se proposoit bien d'emporter la place le lendemain, mais il reçut ordre de quitter le siege, & de conserver ses troupes, dont la République prévoioit qu'elle auroit bésoin pour se défendre. Quelque mortifiant que fut cet ordre pour Prato, il obeït.

Les frayeurs qui l'avoient dicté étoient causées par les préparatifs formidables que les Piémontois faisoient du coté de Nice. Les galéres de France, qui se tenoient à portée de la côte, inquietoient aussi les Gênois : ils craignoient pour Vintimille; & il fut enjoint à Prato de se borner à mettre cette place à l'abri de l'attaque qui sembloit la menacer. Ce Général leva donc le siege de Dolce-aqua, & se retira en fort bon ordre, après avoir mis feu aux fauxbourgs. Lorsqu'il fut arrivé à Campo-rosso, il apprit que les ennemis, qui ne l'avoient pas suivi d'abord, commençoient à paroître. Il etoit occupé à écrire ses dépeches quand il reçut cette nouvelle. Il se jetta sur ses armes,

se fit suivre par les premiers soldats qu'il rencontra, chargea, l'épée à la main, les Piémontois; & secondé bientôt d'une partie de ses troupes, qu'on se hâta de lui amener, il rompit l'ennemi, le mit en fuite, le reconduisit jusqu'aux portes de Dolce-Aqua, & acheva tranquillement sa retraite, qu'on n'entreprit plus de troubler.

Penna fut encore une fois l'objet des préparatifs des Piémontois. Pour la troisieme fois elle venoit d'être investie par six mille hommes que commandoit D. Antoine de Savoie. Pratt résolut de tenter de la délivrer de nouveau; & quoiqu'il sût que les assiégeans s'étoient couverts de bons retranchemens, il résolut de marcher à eux avec huit cens hommes seulement. Son projet n'étoit fondé que sur l'avantage de la surprise. Il cacha sa marche & le petit nombre de ses gens à la faveur de la nuit, & fit tout-à-coup attaquer par deux endroits, à la fois, le poste de Brecco. Ce qu'il avoit prévu arriva. Les Piémontois prirent l'épouvante; & les Gênois les suivirent dans leurs lignes, les chassant partout devant eux. Malheureusement le jour fit voir aux Piémontois le peu de monde à qui ils avoient à faire. A mesure qu'ils reprenoient courage & l'ardeur

des Génois diminuoit. Ils plierent à leur tour; Prato lui même, entrainé par leur fuite, après avoir couru les plus grands dangers, en tachant de les rallier, fut obligé de céder; & les ennemis resterent maitres de leurs lignes. Prato ne se rebuta pas. Il s'empara le lendemain du poste de Broglio, & s'y fortifia.

Les assiegés, rassurés par le voisinage & la bonne contenance de Prato, résolurent de se défendre jusqu'à la derniere extremité, quoique leurs murs fussent déja considerablement endommagés par l'artillerie ennemie. Que pouvoient-ils cependant espérer de Prato? Il avoit trop peu de forces pour attaquer les Piémontois dans leurs lignes. Le Sénat, qui avoit peu [illegible] de ménager [illegible], & de ne rien hazarder, lui avoit envoyé les ordres les plus précis de [illegible] siege de Penna. On lui envoya même deux galéres pour embarquer ses troupes du côté de Vintimille, dont la défense étoit son objet particulier. Mais Prato ne pouvoit se resoudre à abandonner de braves gens sans tenter au moins de les secourir. Il eut soin de répandre le bruit que les deux galeres qui arrivoient lui apportoient des secours considerables, & dès qu'il crut cette nouvelle suffisamment répandue, il donna

na ordre à quelques troupes d'entamer une attaque sur le champ.

Sa ruse reussit. D. Antoine trompé par les bruits qu'avoit repandus Prato, craignit de n'être pas en état de soutenir les efforts des Gênois. Il se retira avec précipitation, & laissa dans son camp beaucoup de bagages, de munitions, & son canon qu'il avoit enfoui. Le succès justifia Prato auprès du Sénat. Quoiqu'il n'eut pas déféré aux ordres positifs qu'il avoit reçus, on ne lui en fut pas mauvais gré. Il reçut même les éloges & les récompenses que meritoient sa valeur & sa bonne conduite: on donna aussi des gratifications à la garnison & aux habitans de Penna. Mais ces braves gens ternirent un peu la gloire de leur défense, par leur procédé barbare à l'égard des prisonniers Piémontois. Il les massacrerent tous sans distinction.

Sur ces entrefaites le Marquis de St. Damien, après avoir forcé le défilé de Pizzo, se présenta devant Oneille. Il n'eut pas de peine à le reprendre. La garnison avoit évacué cette ville. Le sistême de conduite que le Sénat s'étoit fait, étoit d'abandonner plutôt des places peu importantes, que de s'exposer à perdre beaucoup de monde en les voulant conserver.

Il-

Il aimoit mieux qu'on se bornat à prendre des positions si avantageuses, que l'ennemi se vit contraint d'arrêter lui même ses progrés. Ainsi la garnison Gênoise n'abandonna Oneille que pour se porter à Port-Maurice, à Alassio, & à Diano, position qui bloquoit en quelque sorte le corps de troupes du Marquis de St. Damien.

Pendant que ce Général agissoit du coté d'Oneille, les efforts des Piémontois étoient encore plus considerables du côté du Milanez. D. Gabriel qui les commandoit, avoit eu ordre de faire les sieges d'Ovada, & de Novi. Un détachement qu'il avoit fait, étoit entré dans Sassello, que les Gênois avoient abandonné, y avoit mis le feu, avoit fait sauter le chateau, & ravagé la campagne. D' Gabriel s'etant approché d'Ovada, fit sommer Ambroise Imperialê, qui defendoit cette place, de lui en ouvrir les portes. Imperialé refusa, & D. Gabriel fit établir ses batteries. Il ne fut pas difficile de faire bréche. Les fortifications antiques d'Ovada n'étoient pas faites pour resister au canon. Les Piémontois monterent à l'assaut, & s'emparerent d'un quartier. Imperialé s'y étoit attendu, mais il avoit fait pratiquer une mine sous le fauxbourg où les ennemis se logerent,

& l'effet de cet mine étoit vraisemblablement le principal avantage qu'il comptoit tirer de sa defense. Elle joua, & fit sauter quatre cens hommes. D. Gabriel piqué ordonna un nouvel assaut. Imperialé n'étoit pas en état de le soutenir, & se retira dans le chateau. C'étoit un fort à l'antique qui ne valoit pas mieux que les murs de la ville. Un pan de muraille ébranlée par le canon tomba tout-à-coup, & la garnison Génoise fut faite prisonniere de guerre. Elle ne montoit pas à plus de deux cens hommes, parceque la plus grande partie des troupes qui étoient dans la ville, s'étoit retirée ailleurs, lorsqu'Imperialé s'étoit renfermé dans le fort. Cet officier eut le bonheur de s'échapper. Dès qu'il vit la chute de la muraille, il sortit par une fausse porte, pour éviter d'être fait prisonnier.

Tandis que les Piémontois s'occupoient à piller dans Ovada, le feu prit à quelques barrils de poudre qui causerent beaucoup de fracas. Les Piémontois s'imaginerent que c'étoit encore quelque mine; & dans le premier moment ils massacrerent une partie des prisonniers. Cependant les Généraux de la République s'étant assurés des postes qui empechoient D. Gabriel de pénétrer plus avant, il tira peu de fruit de

la prise d'Ovada, qui lui avoit couté assez cher; il y avoit perdu huit cens hommes, & les Gênois n'y avoient eu que cent hommes tués.

Quoique la saison fut fort avancée, la campagne ne paroissoit pas prête à finir. Mais une suspension d'armes la termina. Elle fut suivie d'un traité de paix, fruit heureux & tardif d'une négociation à laquelle la France eut la plus grande part, & qui avoit commencé en même temps que les hostilités qu'elle terminoit.

Cette guerre coûta fort-cher au Duc de Savoie; & malgré le talent de ses Géneraux, & l'ardeur de ses troupes, elle fit beaucoup d'honneur aux Gênois. Le chef, les officiers, & les soldats s'y signalerent par des ordres, & par des actions qui fixent à jamais l'estime. Ils avoient la justice pour eux, & y ajoutant la gloire, ils s'éleverent à la hauteur des peuples dont le respect public a consacré la brillante mémoire.

Je dois revenir à la Torré, auteur en partie, de cette guerre, & trop digne de haine pour être livré au mépris de l'oubli. Ce malheureux, méprisé du Duc de Savoie, ne tira aucun profit du projet qu'il avoit fait adopter à ce Prince, car il ne fut point employé dans les armées, il veçut dans l'obscurité de la solitude

pendant tout le temps qu'elles agirent, attendant comme un scélérat qui médite le crime, tandisqu'on le croit puni par la honte. Il esperoit que les armes du Duc seroient triomphantes; alors il auroit eu le front de se montrer encore, & il auroit proposé quelque nouveau projet contre sa patrie. Le Duc ayant été trompé par le sort, la Torré ne se crut pas puni par le ciel: il secoua sa tête féconde; il en sortit une idée, qu'il saisit à l'instant; & le Duc reçut un mémoire dont il étoit le fruit. Ce mémoire abominable renfermoit l'offre de s'emparer des navires Gênois qui revenoient des Indes, richement chargés, avec la flotte Espagnole, si ce Prince vouloit lui permettre d'armer en guerre des vaisseaux Hollandois qu'il avoit frétés à ce dessein. Le Duc rejetta brusquement ce projet indigne & temeraire, & lui fit défendre de lui adresser jamais aucun écrit, de quelque nature qu'il put être.

Le scélérat sentit la necessité de ne former plus que des projets de fortune dont l'exécution dépendit uniquement de lui. Mais avant d'exercer son esprit dans ce nouveau genre, il voulut se venger de Vico qui l'avoit trahi, & dont l'existence lui étoit devenue odieu-

le. Ce Génois vivoit à Savone, où il ne se doutoit pas que la haine iroit le chercher. Il reçoit une cassette, qu'une fausse lettre d'avis lui fait envisager comme un présent de l'amitié. Cette cassette étoit remplie de pistolets arrangés de maniere qu'ils devoient tirer sur celui qui en feroit l'ouverture. Son but fut manqué, mais son invention n'en fut pas moins meurtriere. La cassette, ayant, par la disposition du sort, étoit ouverte en présence de plusieurs personnes, les pistolets tirerènt. Un des spectateurs fut tué; & Vico ne fut que légérement blessé à la main.

La Torré privé du plaisir de la vengeance, fut du moins consolé par le plaisir d'en avoir suivi l'idée, & d'en avoir eu l'espoir. Il chercha alors ses ressources dans le vaste cercle du genie. L'astrologie judiciaire, la pierre philosophale, la magie, occuperent successivement son esprit. Un Hongrois exercè dans ces mysteres, eut l'art de s'emparer de sa confiance. Cet homme élevé dans la Calabre couroit le monde avec un moyen infaillible de reussir; il étoit grand parleur, grand louangeur, & profond hypocrite: il savoit tout, excepté ce que les autres savent; son esprit superieur étoit fait, disoit il, pour dédaigner les connoissances

communes. Les noms de Merlin, du Grand Albert, de l'Abbé Trithéme, de Cardan, de Pic de la Mirandole, de Paracelse, étoient toujours dans sa bouche. Il avoit l'air, le ton, l'allure, & le regard du fameux empirique qui, s'établissant tous les jours sur le pont neuf, à Paris, crioit aux passans : *messieurs, achetez de mon baume, allez à l'Amerique, cassez vous la jambe, je m'en moque.* (Ce qui signifioit, si vous achetez de mon baume, je n'ai plus de crainte pour vous, quelque mal que vous vous fassiez.) Cet homme se rendit si bien le maitre de l'esprit de la Torré, qu'il parvint à lui persuader que sa science étoit en *profondeur*, en *élévation*, & en *extension*, la mesure précise des abymes de la terre, & des plus hauts degrès du ciel. Mais ajoutoit-il, avec un air doux & mysterieux, elle peut devenir communicative par l'excés de ma complaisance. Si je me determine à vous en faire part, & je sens que j'y suis disposé, vous saurez avec *Merlin*, comment on peut naître d'un incube, & ne ressembler à persone; comment on a pu transporter d'Irlande en Angleterre les grands rochers qui s'élevent en pyramide près de Salisbury; vous saurez avec le *Grand Albert*, ou *Albert le Grand*, comment

les pierreries ont la vertu de l'aimant pour attirer les autres vertus ; comment l'astrologie judiciaire se mêle à la politique, pour assurer ses succès ; & comment elle les assure quand ce mélange est imperceptible ; comment avec une tête de fer on peut rendre des sons qui frappent imperieusement les oreilles ; vous saurez avec *Cardan*, comment, quand on est seul, on est plus qu'en tout autre temps, avec ce que l'on aime, parceque l'imagination a bien plus de délicatesse, de vivacité, de perfection que les sens ; comment on est plusieurs personnes dans une par l'inconstance des gouts, & les differens degrés des sensations : vous aurez avec *Paracelse* la science incalculable des trois principes, le sel, le souffre, le mercure ; vous saurez avec lui, qu'il n'y a point de génie sans un peu de folie, par l'accumulation des idées ; mais que cette folie devient la bienfaisance universelle, quand le bonheur s'en mêle ; vous acquerrez avec *Trithéme* l'art, qu'il chercha toute sa vie, d'envélopper ce qu'on veut cacher, & de découvrir ce qu'on veut nous cacher à nous même ; vous connoitrez les penchans, les êtres, les hommes, les femmes, les femmes surtout qui se cachent dans leur babil, tandisqu'on croit qu'elles s'y perdent. Oui,

Monsieur, ajouta-t'il, vous saurez tout cela, si je vous communique le trésor que j'ai acquis; mais il faut meriter cette communication. La Torré qui vouloit abuser de la science, crut aisément à la promesse, & lui jura de meriter le bienfait qu'il lui annonçoit. L'un promit tout; l'autre ne douta plus de rien. On juge si le Hongrois hardi songeoit à l'instruire? Mais il lui apprit du moins en lui emportant son argent, que la finesse n'est pas toujours necessaire pour tromper; & qu'on peut être un très-grand fripon avec l'impudence de le paroître.

La Torré dupé, mais ne croyant pas l'être tout-à-fait, parcequ'il s'étoit formé dans sa tête une espèce de systeme des mots qu'il avoit entendus, acheta une petite maison solitaire, pour y réaliser les idées trompeuses qu'il envisageoit comme des principes. Le vain succès de ses épreuves le détrompa. Dans sa colére il pensa à l'impunité dont alloit jouir l'imposteur qui l'avoit joué, tandisque pour une faute qu'il n'envisageoit que comme une étourderie, une sentence l'avoit proscrit à jamais. Sa haine doubla pour sa patrie; & reprenant le dessein de signaler sa vengeance, il remplit d'artifices une grande caisse, qu'il se proposa de faire

passer à Génes, & qui devoit faire sauter ou la Douane, ou la Salle dans laquelle s'assemble le Sénat. Mais la caisse ayant été ouverte dans le transport, pour en faire la visite lorsqu'elle fut arrivée sur la frontiere de l'état de Génes, ses desseins furent decouverts, & dissipés.

Madame Royale, Régente de Savoie après la mort du Duc, lui fit donner ordre de sortir de ses états. Il en partit, & promena ses inquietudes & ses projets dans diverses Cours de l'Europe. Il parut en France, & présenta des mémoires aux miniftres; mais ses plans furent rejettés. Il servit volontaire dans l'armée que les François avoient en Allemagne. De-là il passa en Hollande, & fit à Amfterdam une dépense qui le fit remarquer, & accueillir favorablement. Des sommes considerables qu'il avoit amassées pendant son sejour en Savoie fournirent d'abord à ses profusions; mais la consideration qu'il s'étoit acquise diminuant avec l'argent qui la lui avoit procurée, il en partit pour se rendre à Vénise, où il fut assassiné dans la nuit, courant la rue. Près de dix ans d'un calme heureux pour les Génois suivirent cette époque.

Je vais traiter un des plus interessans arti- AN. 1683.

cles de l'histoire de Gênes : celui qui a fait le plus de bruit, celui dont le souvenir s'effacera le moins dans la suite des siecles. On sent que je veux parler du bombardement de Gênes ordonné par Louis XIV. La guerre terrible que fit à cette République une grande Reine ne fut ni d'une conséquence, ni d'un genre à la graver aussi fortement dans la mémoire des hommes. Les motifs, les effets, & les suites donnent à l'événement dont je parle un caractère unique, & nécessairement plus d'importance. La guerre de Marie Thérése s'oubliera peut-être, ou restera confondue avec tant d'autres guerres, & le souvenir du bombardement se conservera toujours, parceque les nations policées n'en offrent point d'exemple.

Cet article est difficile & pénible à traiter. Je suis François, & j'écris à Gênes. Des difficultés sensibles naissent de ces deux considérations. Il en est une troisieme, c'est ma sensibilité. Je dois la craindre, parcequ'elle peut me tromper. Je me défierai d'elle, autant qu'il sera possible ; je serai sans cesse attentif à ne pas la confondre avec la raison. Je souhaite que la prévention, & la malveillance ne la confondent pas plus que moi.

Je commence par raisonner sur le principe

de l'événement. Louis XIV. étoit faché contre le Sénat de Gênes. Devoit-il l'être? je crois qu'oui. Devoit-il l'être autant qu'il l'étoit? Je crois que non. Devoit-il pousser aussi loin sa vengeance? Je crois que non. Après s'être porté à cet excès peut-il obtenir de l'indulgence? Je crois qu'oui. Les Gênois dans leur conduite avec lui, doivent ils paroître inexcusables? je crois que non.

Les Gênois attachés aux Espagnols par les liens les plus forts, & respectant la France par les motifs les plus puissans, auroient observé toutes les lois de la neutralité, si la liberté ne leur avoit été ravie. Après avoir cédé à la force, ils auroient employé l'excuse, si trop outragés par Louis XIV. ils avoient pu décemment se prêter aux lois que lui imposoit son orgueil.

Le Comte de Melgar [1] étoit un homme absolu, menaçant, opiniatre, faisant parler de Roi d'Espagne en tyran. Le Marquis de Saint-Olon (2) étoit un homme fier, hautain, chatouilleux, faisant parler Louis XIV. en despote. L'un exigeoit sans cesse des injustices, & menaçoit toujours la probité qui vouloit s'y re-

(1) *Gouverneur de Milan.*

(2) *Ministre de France à Gênes.*

fuser ; l'autre faisoit sans cesse des reproches, les tournoit souvent en injures, & se refusoit toujours aux raisons qui pouvoient l'adoucir. Il étoit difficile que le Sénat ébranlé par la crainte, animé par le dépit, put conserver sur lui même cette autorité que l'on vouloit prendre sur lui. Ces circonstances se renouvelloient sans cesse, & devinrent telles que d'un côté, il fut entrainé par l'Espagne, & de l'autre il devint, malgré lui, odieux à Louis XIV.

Je vais exposer les faits. Je raisonnerai ensuite sur les conséquences. Les Génois, dit-on, auroient joui long-temps de la paix la plus avantageuse, s'ils avoient sû (1) allier les ménagemens qu'ils devoient à la France, avec l'attachement inviolable qu'ils avoient voué à l'Espagne. Cet attachement les mena insensiblement trop loin. Les Espagnols étoient en guerre avec la France. Les Gênois dans cette circonstance ne pouvoient observer avec trop d'exactitude une impartiale neutralité. On crut qu'ils s'en écartoient de deux façons: par des secours réels qu'ils fournissoient à l'Espagne, & par le peu d'égards qu'ils témoignoient pour la France; Diverses insultes, ajoute-t'on, faites aux navires François par les Génois, en differentes années,

(1) *Il falloit dire ; s'ils avoient pu.*

avoient occaſionné de juſtes repréſentations, à pluſieurs repriſes. Des négociations ſecrettes entre le Comte de Melgar Gouverneur de Milan, & les Gênois, donnerent à la France des ſujet de plaintes plus conſiderables encore. Le Marquis de St. Olon, Envoyé de France à Gênes, eut ordre de les exposer au Sénat: outre cette affaire Saint-Olon fut aussi chargé de solliciter en faveur du Comte Jean Louis Marie de Fiesque relativement aux biens confiſqués de Jean Louis de Fiesque Comte de Lavagna, en 1547.. Jean Marie étoit arriere petit fils de Scipion, le plus jeune des freres du malheureux Comte de Lavagna. Scipion avoit trouvé un asyle en France, & tout l'accueil merité par les ſervices que sa maiſon avoit ſouvent rendus à ce royaume: Scipion étoit le ſeul des freres du Comte de Lavagna, & par conséquent Jean Louis Marie son heritier, sembloit avoir droit de reclamer tous les biens de cette branche: mais les Gênois lui opposoient la confiſcation de ces biens.

Le Comte employa la protection du Roi, à qui il repreſenta que l'entreprise de 1547., unique cause de la confiscation des terres de sa famille, n'avoit été formée que pour les intérets de la France. Sur cette considération, le

Roi jugea qu'il étoit de sa justice de soutenir les prétentions de Fiesque ; *& sa politique saisit en cela une occasion de mortifier les Génois*, à qui il vouloit donner des preuves de son ressentiment.

Les Gênois n'eurent pas plus de complaisance, continue-t'on, pour les desirs du Roi dans une affaire qui interessoit plus particulierement la France ; & que St. Olon fut aussi chargé de négocier. Les sujets du Roi ayant traité avec les Ministres du Duc de Mantoue pour fournir dans le Montferrat une certaine quantité de sels, St. Olon demanda que les Gênois permissent d'établir des magasins à Savone pour la commodité du transport de ces sels, qui devoient être de-là voiturés à Casal. Il offrit toutes les suretés nécessaires pour que cette entreprise ne fit aucun tort au commerce de même nature que les Gênois pouvoient faire. Mais, malgré ces offres, les Gênois regarderent cette affaire comme préjudiciable à leurs intêrets, & supplierent le Roi de trouver bon qu'ils le refusassent.

Ils avoient envoyé, plus d'un an auparavant, en France pour justifier leur conduite sur les differens chefs dont on s'étoit plaint; mais cette demarche ne paroissoit pas sincere, car St. Olon se

plaignoit de recevoir tous les jours à Gênes, non seulement des desagremens, mais des insultes marquées. Il representoit, que tantôt on l'empechoit de passer en chaise par des endroits où l'on laissoit cette liberté au Ministre d'Espagne; que souvent ses domestiques étoient batus par la populace, sans pouvoir obtenir de satisfaction; que ceux qui paroissoient avoir quelques liaisons avec lui étoient écartés sur le champ; que le Confesseur de sa femme avoit été contraint de sortir de Gênes; qu'on avoit exilé un moine qui l'avoit reçu dans l'église de son couvent avec quelque distinction; qu'on alloit jusqu'à défendre aux médecins & aux chirurgiens d'entrer chez lui. C'étoit là une partie des griefs dont St. Olon informoit sa Cour. Il ajoutoit de plus que l'on tenoit des discours indécens contre la France; & qu'on avoit porté l'insulte jusqu'à couvrir de boue les armes de cette Couronne, qui étoient sur la porte de St. Olon.

Après avoir présenté tous ces faits reunis, la justice exige que je les détache, & les fasse suivre par ordre, pour attacher à tous séparément mes observations particulieres.

Diverses insultes avoient été faites successivement aux navires François par les Gênois. C'étoit un tort, mais souvent la conduite les

attire, & presque toujours l'excuse les répare. Or, les Gênois ne s'étoient pas refusés a ce devoir. D'ailleurs toutes ces insultes n'étoient ni aussi graves, ni aussi volontaires que le disoit St. Olon. Il y en avoit que l'erreur avoit occasionnées; d'autres avoient eu le ressentiment pour principe; la plupart enfin n'étoient que le tort personnel des Capitaines Gênois. La République étoit loin de les approuver; mais on exigeoit des réparations hors d'usage; on en imposoit de cruelles; on confondoit tous les torts dans la même plainte; il y en avoit de legers. Le rapport du Ministre n'étoit jamais exact: non qu'il voulut en imposer; mais il s'abusoit lui même: l'orgueil de sa place, la fierté de son caractère, une animosité secrette contre les Génois, lui grossissoient sans cesse les objets; & Louis XIV. qui auroit dû se défier un peu d'un homme qui accusoit toujours, trompé par l'estime, ne supposoit jamais l'exageration.

Il y avoit des négociations secrettes entre le Comte de Melgar & le Sénat. C'étoit un tort moins qu'un malheur. Le devoir de la neutralité s'offroit sans cesse à leurs yeux, mais la continuité de la tyrannie, d'une part, & la violence des menaces, de l'autre, sans détruire

le

le scrupule, entraînoient une espèce d'infidelité; que le Comte de Melgar eût été moins absolu, & le Marquis de St. Olon plus honnête, ils auroient été plus fidèles. Ils ne sacrifioient pas le devoir à l'intérêt; ils cédoient à la violence, qui ne les ménageoit point; & à la sensibilité qu'on irritoit sans cesse.

Le Comte de Fiesque répétoit les biens confisqués du Comte de Lavagna. Louis XIV. exerçoit une vertu en s'interessant à l'infortune; mais il devoit se borner à la protection, & craindre l'usage de l'autorité. Tout grand Prince qu'il étoit, il n'avoit pas le droit de décider entre un Sénat, & un citoyen. Les raisons du Comte étoient soumises à la loi; & un gouvernement est la loi même; il peut permettre qu'un sujet en borne en quelque façon le pouvoir, par une respectueuse réclamation; mais il ne dépend que de lui même; il reste libre, même quand il est visiblement injuste. Mais la resistance du Sénat étoit elle une injustice?.... C'est avec une peine extréme que j'ai traité ce sujet. Je ne pense jamais au Comte de Lavagna, que mon cœur ne soit oppressé. Tant de merite, tant d'esprit, tant de talens, tant de fortune, un si beau nom, tous les dons de la nature, toutes les faveurs

de la fortune, évanouis, perdus, peut laisser un tourment à l'ame sensible... Passons aux autres articles.

Celui des sels achetés pour Mantoue est d'un genre à ne pas permettre la discussion. La République eut, sans doute, de fortes raisons d'intérêt pour se refuser aux vœux du Roi.

Il reste les petits griefs à considerer; mais sont ils bien dignes de consideration, & la majesté de l'histoire peut elle descendre dans ces détails, sans déroger? Des domestiques qu'on maltraite, un confesseur qu'on éloigne, des armes qu'on couvre de boue, sont des faits dont on doit être blessé, mais auxquels on peut être trop sensible. Si le Ministre offensé n'obtint pas toute la justice qui lui étoit dûe, c'est qu'il avoit mal disposé les esprits; pour punir les offenses dont il se plaignoit, il falloit lui pardonner celles dont on avoit à se plaindre. L'outrage fait aux armes du Roi fut envisagé d'un autre œil. Le Sénat s'assembla extraordinairement pour déliberer sur le parti qu'il y avoit à prendre, & fit publier qu'on donneroit une grosse récompense à celui qui décéleroit les coupables. Il donna ordre en même temps au résident de Gênes à la Cour de France, de témoigner au Roi l'empressement avec lequel

on cherchoit à découvrir les auteurs de cet attentat, afin de les punir comme ils meritoient de l'être.

Il resulte de tout cela que les torts du Sénat, s'il en eut, furent, quelques uns de situation, quelques uns exagerés, quelques uns de dépit; il en resulte encore que si le Roi devoit à sa dignité de s'en ressentir, il pouvoit le faire: mais une si terrible vengeance...... Voici le point essentiel à discuter. Louis XIV. s'étant porté à cet excès, doit-il éprouver personnellement la rigueur de l'opinion? Les Rois suivent l'inspiration de leurs Ministres; & il en avoit dont l'humanité n'étoit point le principe. Colbert, Louvois, le Tellier furent des hommes vraiment cruels. Le premier, persécuteur implacable de Fouquet, usurpateur avide de sa place, est caractérisé par le sonnet de *Hénaut*, qu'il est permis de rappeler quand on l'accuse. Le Président de *Lamaignon* qui étoit si honnête, & qui l'avoit tant connu, lui reprochoit dans un écrit "*de vouloir fortement tout ce qu'il vouloit, de conduire toutes choses despotiquement*". Il avoit dans la figure quelque chose de dur. Ses yeux étoient creux, ses sourcils noirs & épais, il parloit peu, il affectoit même une sorte de silence négatif.

La cruauté de Louvois est si connue que je pourrois me dispenser de la prouver. Il traitoit le Roi avec une hauteur qui le rendit odieux. — Son esprit dur, son caractère hautain avoient indisposé tout le monde contre lui. — On pouvoit lui reprocher les cruautés, les ravages exercés dans le Palatinat. — Il pensoit qu'il falloit faire cruellement la guerre pour éviter les représailles, que le seul moyen de faire cesser les incendies & les cruautés, étoit d'enchérir sur les autres. Il écrivoit au Maréchal de Boufflers : *si l'ennemi brule un village de votre gouvernement, brulez en dix.*

Le Tellier, Chancelier & garde des sceaux, étoit le plus méchant de tous. Il fut un des principaux moteurs de la révocation de l'édit de Nantes, & celui qui montra le plus de joye de cet assassinat civil. En signant l'édit révocatif, il s'écria inhumainement, & en profanant ces mots sacrés : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum.* On lit dans les annales de l'honnête Abbé de St. Pierre : *c'est un lache & dangereux courtisan, un calomniateur adroit* : le Comte de Grammont dit un jour, le voyant sortir d'un entretien avec le Roi : *je crois voir une fouine qui vient d'égorger des poulets, en*

se léchant le museau teint de leur sang. Mais personne ne l'a mieux fait connoitre que le malheureux Fouquet dont je viens de parler. Lorsque son procès fut ordonné il recusa le Chancelier, & dans sa requête de récusation adressée au Roi, il dit à ce Prince : » Votre » Majesté connoit ses passions, & sa haine » contre moi ; Votre Majesté sait qu'il est » mon ennemi ; Votre Majesté m'a dit le savoir, » & elle souffre qu'il soit mon juge ? -- Il le fut en effet, & osa le condamner à la mort. (*)

Je reviens à Colbert par le souvenir d'un fait interessant. Il avoit si bien l'humeur, le caractère d'esprit qu'annonçoit le creux de ses yeux, & la couleur de ses sourcils, qu'un jour dans un entretien, il s'oublia avec le Roi, & le mit en colére. Ce Monarque lui écrivit successivement les deux lettres qui vont suivre. Je les ai possédées en original ; & les publiai, par occasion à Paris en 1788. : je les tenois du Secretaire de Mr. de Calonne, alors Controleur général, qui pour me les donner les avoit tirées du depot de la marine.

(*) *Il ne fut cependant condamné qu'au bannissement. Le nombre des voix ne fut pas suffisant pour le faire mourir.*

LETTRE DE LOUIS XIV.

A Chantilly le 24. Avril 1671.

» Je fus assez maitre de moi avant-hier pour vous cacher la peine que j'avois d'entendre un homme que j'ai comblé de bienfaits, comme vous, me parler comme vous faisiez. J'ai eu beaucoup d'amitié pour vous; il y paroit par ce que j'ai fait: j'en ai encore présentement; & je crois vous en donner une assez grande marque, en vous disant que je me suis contraint un seul moment pour vous, & que je n'ai pas voulu vous dire moi-même ce que je vous écris, pour ne pas vous commettre à me déplaire d'avantage. C'est la mémoire des services que vous m'avez rendus, & mon amitié, qui me donnent ce sentiment. Profitez en, & ne hazardez plus de me facher encore; car après que j'aurai entendu vos raisons, & celle de vos confreres, & que j'aurai prononcé sur toutes vos prétentions, je ne veux plus jamais en entendre parler. Voyez si la marine ne vous convient pas, si vous ne l'avez pas à votre mode, si vous aimez mieux autre chose: parlez librement; mais après la décision que je donnerai, je ne veux pas une seule replique.

Je vous dis ce que je pense, pour que vous travailliez sur un fondement assuré, & que vous ne preniez pas de fausses mesures. „

Et au dos est écrit A COLBERT.

A Liancourt le 26. Avril 1671.

SECONDE LETTRE.

» Ne croyez pas que mon amitié diminue: Vos services continuant, cela ne se peut: mais il me faut les rendre comme je le desire, & croire que je fais tout pour le mieux. La préférence que vous craignez que je ne donne aux autres, ne vous doit faire aucune peine. Je veux seulement ne pas faire d'injustice, & travailler au bien de mon service. C'est ce que je ferai quand vous serez tous auprès de moi. Croyez, en attendant, que je ne suis point changé pour vous, & que je suis dans les sentimens que vous pouvez desirer. »

Croit on qu'un ministre qui pouvoit s'oublier à ce point avec son maître dans un entretien, fut un homme bien doux dans le conseil? En même temps, pense-t'on qu'un Prince qui put se modérer, d'une maniere si exem-

plaire, avec un miniſtre inſolent, & téméraire, fut un homme violent ? non, le bombardement fut veritablement l'ouvrage de Colbert, de Louvois, & de le Tellier. Le premier, & le dernier, qui s'étoient unis pour perdre Fouquet quelques années auparavant, s'unirent, de méme, pour écraſer les Gênois. D'une part, ils vouloient venger Saint Olon qu'ils avoient fait nommer, & qui étoit leur créature. Ce Saint Olon étoit le balon gonflé de vent dont il sort une tempête, à la moindre piqure; il se plaignoit toujours; il deteſtoit les Gênois; il envoyoit tous les jours des libelles contre eux; il se confondoit toujours avec le Roi, qu'on outrageoit tous les jours, disoit-il, à Gênes par des diſcours très-inſultans, qui partoient du Sénat; il écrivoit à ces Miniſtres qu'on ne les épargnoit pas eux même, & que leur nom y étoit deteſté. De l'autre coté, Colbert vouloit faire valoir ſon fils (*), & cette marine qui étoit ſon ouvrage, & l'objet de sa vanité. Pour parvenir à leur but, ils irritoient Louis XIV. qui étoit ſenſible & fier; ils ſaiſiſſoient tout, groſſiſſoient tout, diſſimuloient & taiſoient tout ce que les

(*) *Seignelay Miniſtre de la marine.*

Gênois écrivoient ou faisoient dire pour se justifier, ou obtenir de l'indulgence ; & de même que le doux Caton, chacun d'eux, terminoit toujours la séance du conseil, par dire: *mon avis est qu'on détruise Carthage*. Louis XIV. à la fin, céda au torrent qui l'entrainoit. Il donna l'ordre sans en sentir toute la consequence ; & ils le saisirent parcequ'ils la sentoient. Je suis plus loin que personne d'oublier ce qu'on doit aux representans des Rois & des Nations; & ceux que j'ai cheris, savent combien je respecte les autres ; mais un respect aveugle est une idolatrie. Les esprits sages de la France jugerent la chose comme je la juge aujourd'hui ; à Gênes même on ne s'y méprit pas. Le Ministre de la République à Paris connoissoit le caractère des trois hommes qui avoient conçu le projet qu'on exécutoit ; il existe des preuves de cette connoissance, & des instructions qu'il envoyoit à ce sujet. Les Officiers de la marine qui jouoient un role dans cette affreuse tragédie savoient aussi très-bien quels étoient les motifs de l'intrigue, & de la catastrophe. J'ai été à portée d'en être convaincu. Je vins, fort jeune, à Gênes, à la fin de 1746. frappé de la magnificence de cette ville, des ces beaux palais, de

ces belles églises, de ces belles fondations, je ne pus entendre, sans frémir, l'histoire du bombardement. A mon retour en France, toujours rempli de cette cruauté, j'en parlois à chaque moment. Je connus le Chevalier de *Cogolin* dont les talens ont rendu le nom célébre, & dont le pere, capitaine de vaisseau, avoit été employé a cette expédition. Elle revenoit sans cesse à ma pensée, & dans mes entretiens avec lui, & je disois toujours *: que Louis XIV. fut cruel ?* & il me répondit: *ce n'étoit pas lui; je vous dis que ce n'étoit pas lui; c'étoit Colbert, Louvois, & le Tellier qui faisoient tout cela : mon pere qui le savoit bien, ne cessoit de me le répéter.*

Quoiqu'il en soit, l'ordre fut donné, & fut exécuté, avec une fureur sans égale. Gênes devint un spectacle d'horreur. Mais s'il est malheureux de n'avoir pas été un moment maitre de soi, s'il est cruel d'être la victime du courroux d'un Monarque tout puissant; il est beau, il sera toujours très-beau d'avoir opposé à ce choc épouvantable, une fermeté, une constance, & un courage qui presentent deux grands spectacles à la fois.

AN.1684. La flotte, dit on, étoit composée de quatorze vaisseaux, de trois frégates, de deux ga-

liotes à bombes, de deux brulots, de huit fluttes, de dix ſept tartanes, de vingt galéres, & de plus de ſoixante dix batimens, ſous les ordres du Marquis Duquesne. Elle arriva devant Gênes le dix sept de Mai.

Une felouque entra auſſitôt dans le port, & vint prendre le Conſul de France, tandis que la flotte fit ſes expéditions. Les galiotes s'avancerent à la portée du canon, & formerent une ligne, depuis la *Lanterne* juſqu'au fauxbourg de Biſagno. Les vaiſſeaux ſe rangerent ſur une autre ligne, quatre cens pas en arriere. Les galéres se placerent ſur les ailes, & les autres batimens dans l'intervalle qui étoit entre les vaiſſeaux & les galiotes. Tout annonçoit de prochaines hoſtilités; cependant on obſervoit toujours les apparences de bonne intelligence. L'artillerie de la ville ſalua la flotte, qui répondit au ſalut; & l'on ne ſavoit encore à quoi ces formidables préparatifs aboutiroient.

Pour s'en éclaircir, la République députa ſix Senateurs. Le Marquis de Seignelai qui étoit ſur la flotte de France, les reçut avec beaucoup d'honnêtetés; enſuite il leur expliqua les intentions du Roi, & leur dit que leur conduite devoit depuis long-temps leur faire redouter le reſſentiment de la France: qu'ils affe-

étoient en toute occasion de se liguer étroitement avec ses ennemis ; que le Roi avoit des preuves par écrit de leurs négociations avec l'Espagne, & de l'entreprise qu'ils avoient formée de bruler les vaisseaux de Sa Majesté dans les ports de Marseille & de Toulon : qu'on avoit heureusement découvert cette entreprise, & les horribles machines cachées au fond de la mer, avec lesquelles les Gênois devoient l'executer : que ces machines étoient de l'invention des Gênois même : (*) que non contens de ces trames secretes, ils avoient osé tenir contre le Roi des discours injurieux ; qu'ils avoient cherché tous les moyens de nuire au commerce de ses sujets. A des griefs si puissans, Seignelay, bien inspiré par son pere, ajouta tous les autres sujets de plainte dont j'ai deja parlé ; les outrages faits aux gens de St. Olon, le refus du passage pour les sels, & des magasins à Savone ; la construction de quatre galéres destinées pour les Espagnols, l'obstination de les armer, & l'affectation de les faire sortir sans necessité, par une sorte de

---

(*) *L'idée avoit été donnée par les Espagnols, & n'avoit été adoptée que par quelques Génois. Le travail n'étoit qu'un essai, & avoit été fait dans le mistère. L'écrit qu'avoit le Roi étoit plein d'exageration.*

bravade ; les troupes Espagnoles appellées & reçues dans leurs villes : enfin il leur reprochoit une lettre du Roi d'Espagne, où ce Prince prenoit positivement le titre de leur protecteur. Ce seul acte, continua-t'il, pourroit passer pour une déclaration de guerre de votre part, & meriteroit la vengeance que le Roi est en état d'en tirer : mais par un effet de sa clémence, il vous accorde le temps du repentir, & vous offre les moyens de l'appaiser par une satisfaction convenable. »

Pour cette satisfaction le Roi demandoit que la République lui députat quatre Sénateurs, pour le supplier d'oublier leurs fautes passées, & l'assurer qu'ils se comporteroient mieux à l'avenir ; qu'en même temps on remit entre les mains des officiers du Roi, les corps de quatre nouvelles galéres que les Génois avoient fait construire. A ces conditions le Roi promettoit d'accorder à Génes sa protection, & de maintenir sa liberté. -- Saoli, chef de la députation, repondit au discours de Seignelay, par des excuses générales ; & les députés se retirerent, en disant qu'ils alloient rendre compte au Conseil, dejà assemblé, de ce qu'ils vénoient d'entendre. Seignelay ne leur donna que cinq heures pour délibérer, & rapporter la reponse du Sénat.

Les Gênois n'étoient pas dans l'intention de donner au Roi des satisfactions de l'espèce qu'il les demandoit. Ils ne songerent donc qu'à se mettre, au plus vite, en état de resister. On nomma des Officiers: on établit un Conseil militaire; & l'on confia la défense de Génes à *Charles Tasso*, Officier d'une experience consommée. Cependant les approches d'un danger aussi pressant causoient parmi le peuple une désolation dont les suites paroissoient à craindre: les rues étoient pleines de gens qui couroient çà, & là, sans savoir où ils alloient, & qui, dans le trouble & l'agitation où ils étoient, au lieu d'être de quelque secours ne pouvoient que porter partout le découragement & le désordre. On appréhendoit même que cette multitude, dans la frayeur des événemens d'un siege, ne se soulevat contre ceux qui vouloient se défendre. Heureusement il arriva sur la fin du jour quelque infanterie Espagnole. On la distribua sur le champ dans les postes les plus importans; & ce renfort venu fort à propos, servit, en même temps, à la rassurer, & à la contenir.

Cependant le delai de cinq heures que Seignelay avoit donné aux députés étoit expiré. Les Gênois ne crurent pas devoir faire porter

de réponse aux propositions qu'on leur avoit faites. Ils se contenterent de tirer un coup de canon sans boulet, pour signifier aux galiotes de s'éloigner des murailles ; & voyant qu'elles restoient immobiles, l'artillerie de la place tira sur elles avec bien peu d'effet. Les bombardiers François repondirent à cette décharge par une grêle de bombes ; & en moins de deux heures on apperçut le feu en divers endroits de la ville.

On continua de tirer toute la nuit, & les ténébres augmenterent l'horreur & le danger. La crainte de la confusion & du tumulte avoit fait donner l'ordre aux habitans de rester dans leurs maisons ; le peril cependant les obligea à en sortir. La plupart emportant avec eux leurs plus précieux effets, se retiroient dans les quartiers les moins exposés, ou quittoient la ville même. Les frippons qui restoient, entroient dans les maisons qu'ils trouvoient vuides ; & sous prétexte d'éteindre le feu, enlevoient ce que les flames avoient épargné.

Le pillage & le desordre augmenterent encore par la retraite du Doge, & des principaux citoyens, qui furent obligés d'abandonner leurs maisons, & de se renfermer dans l'hopital hors de la ville. La populace s'arma à

sous le prétexte de piller les effets qui apparte-noient aux François ; mais bientôt toutes les boutiques, & tous les magasins, sans distinction, furent pillés. On passa aux palais de la Noblesse: on entendoit déja des cris séditieux. Ce ne fut qu'avec peine que les troupes réglées vinrent à bout d'arrêter cette mutinerie, qui faisoit éprouver à Gênes, de la part de ses propres citoyens, ce qu'elle avoit cru n'avoir à craindre que de ses ennemis, & qui sembloit annoncer quelque soulèvement, plus dangereux encore que le brigandage.

Le bombardement duroit cependant toujours depuis le dix sept. Il discontinua enfin le vingt deux ; & l'artillerie de la ville ayant de son coté cessé de tirer, Seignelay voulut voir si les Génois, effrayés par l'état où ils étoient réduits, ne feroient point disposés à donner au Roi les satisfactions qu'il exigeoit. Une grande partie de la ville étoit en cendres. Leurs plus beaux édifices, le palais du Doge, & plusieurs autres, quantité d'églises, & de monasteres, la Douane, le Port-franc, le magasin des armes étoient absolument détruits. Plusieurs batimens avoient été mis en pieces dans le port. Seignelay se flatta que les Génois n'attendroient pas pour se soumettre, que les restes de leur capitale

fussent

fussent bouleversés ; & tandis qu'il faisoit de nouvelles dispositions pour achever de les accabler, s'ils persistoient dans leurs sentimens ; il députa vers eux *Bonrepos*, Intendant de la flotte pour savoir leurs intentions.

Bonrepos, introduit dans le nouveau Conseil militaire que les Gênois avoient établi, représenta qu'il étoit temps que la République songeat à prévenir son entière ruine, en faisant au Roi les réparations qu'il exigeoit d'elle ; qu'une prompte soumission étoit le seul moyen qu'elle eut de se sauver ; que si elle ne s'y determinoit pas sur le champ, on seroit obligé, quoiqu'à regret, d'executer les ordres ulterieurs que le ressentiment du Roi avoit dictés. La réponse fut qu'une affaire de cette importance ne pouvoit être réglée que dans le petit Conseil, qui devoit s'assembler le lendemain matin. On invita Bonrepos à demeurer dans la ville pendant ce temps ; mais il voulut retourner sur la flotte. Le jour suivant, à onze heures du matin, Seignelay reçut par écrit la résolution prise dans le petit Conseil.

Cet écrit, qui lui fut porté par le Major de la place, contenoit que la République étoit au desespoir de se voir l'objet des ressentimens du Roi, mais qu'elle prenoit le ciel &

la terre à témoins qu'elle ne l'avoit point mérité ; que voulant se justifier, à la face de l'univers, elle aimoit mieux s'exposer aux dernieres extrémités, que de se faire croire coupable en accordant des satisfactions qu'elle ne devoit point ; qu'elle ne pensoit pas que le Roi en voulut à la liberté des Génois ; que cette liberté étoit leur idole, & qu'ils mourroient avec elle ; qu'ils seroient charmés de se voir reconciliés avec le Roi ; mais qu'une pareille négociation ne pouvoit s'entamer au milieu des horreurs d'un bombardement.

Cette résolution avoit été prise presque unanimement. De cent cinquante membres du Conseil, il n'y en eut que quatre qui furent d'un avis contraire. La constance des Génois, qui sembloit tenir du desespoir, étoit l'ouvrage de l'Espagne : les Ministres de cette Couronne faisoient entendre qu'on verroit bientôt sur les côtes de Génes les galéres de Naples & de Sicile. Le Comte de Melgar promettoit encore de plus grands secours. Chaque jour on voyoit entrer dans Génes de nouveaux renforts qu'il y envoyoit. La confiance des Génois se ranimoit par ces ressources.

Si-tôt qu'ils eurent fait partir leur réponse, leur premier soin fut de faire transporter hors

de la ville le trésor de St. Georges. Ils y employerent les soldats Espagnols, qui s'acquitterent de cette commission avec une fidelité qui a merité les eloges des historiens. Les Gênois s'attendoient à un nouveau déluge de bombes; & Seignelay ne tarda pas à en faire jetter une prodigieuse quantité. Dans le dessein d'éloigner cet affreux orage, une galére sortit du port pour attaquer les galiotes; mais deux galeres de France s'étant avancées pour la combattre, elle prit le parti de se retirer; & sa tentative ne servit qu'à faire prendre aux François des précautions contre de pareilles attaques.

Tandisque les galiotes, remorqués par des balandres, changeoient de position pour ruiner successivement les divers quartiers de la ville, les troupes Espagnoles ne cessoient d'y arriver, & on les distribuoit, à mesure, dans les postes les plus avancés, & les plus importans. Ces secours devenoient d'autant plus essentiels, qu'on s'apperçut que les François se préparoient à faire un débarquement. Ils avoient appris par Bonrepos, qu'il n'y avoit dans Gênes qu'environ trois mille Espagnols, & point du tout de cavalerie. Seignelay sur cet avis résolut de tenter une descente. Le Marquis d'Amfreville

chef d'escadre, fut chargé de faire une fausse attaque vers Bisagno, avec ordre de se retirer dès qu'il auroit suffisamment inquieté les Gênois de ce coté, & d'aller se joindre aux troupes qui devoient former la veritable attaque du coté de St. Pierre d'arene.

Suivant ce projet, d'Amfreville partit avec sept cens hommes, à l'entrée de la nuit; & après avoir cherché long-temps un endroit propre à faire aborder ses chaloupes, il débarqua avec quelques hommes, & marcha vers une maison qu'il se disposa à attaquer; mais il y éprouva une vigoureuse resistance; & voyant que le reste de ses gens ne pouvoit descendre assez promptement pour le soutenir à propos, il se rapprocha du rivage, & se rembarqua. Il perdit quelque monde dans cette tentative, & fut lui même blessé d'un coup de mousquet à la cuisse. Il ne laissa pas de faire de dessus ses chaloupes un grand feu de sa mousqueterie, & de ses pierriers; mais le feu des Gênois placés derriere des murailles, le long de la côté, étant infiniment superieur au sien, Seignelay qui s'étoit approché, donna ordre aux troupes de cette attaque de tourner vers St. Pierre d'Arene, où se devoient faire les principaux efforts. Le Duc de Mortemar, chargé de la

descente de ce côté, s'y étoit porté avec trois mille trois cens hommes, qu'il avoit partagés en trois corps. Il menoit avec lui plusieurs tartanes chargées de quatre pieces de canon, de deux pétards, de mantelets d'appui, de sacs à terre, d'échelles, d'instrumens propres à remuer la terre, de haches, d'artifices : il avoit cinq Ingenieurs, & ses soldats avoient du pain pour trois jours. Après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour opérer la descente avec le plus bel ordre; ses chaloupes approcherent, à la faveur du feu des galéres commandées pour les soutenir, & ses gens debarquerent malgré le feu des troupes Espagnoles, & Gênoises, qui bordoient une muraille peu éloignée de la mer. Ces troupes tinrent peu, & se sauverent dès qu'elles virent qu'on marchoit à elles. On chassa ensuite les Gênois d'un fort voisin, & enfin de tout le fauxbourg, qu'on brula. Cette expédition couta deux cens hommes aux Gênois; mais les François y en perdirent au moins autant, du nombre desquels il y eut plusieurs officiers de marque. Les François bornerent leurs avantages à l'incendie des beaux palais du fauxbourg de St. Pierre d'aréne. Seignelay qui s'étoit avancé à portée de cette attaque, ayant remarqué

que le vent changeoit, ordonna le rembarquement, qui se fit sans être troublé par les Gênois ; mais cependant avec un peu de précipitation & de desordre, puisque les François abandonnerent non seulement une partie de leurs munitions & de leurs outils, mais même quelques uns de leurs gens, qui furent obligés de se rendre.

On fut agréablement surpris à Gênes de cette retraite, à laquelle on ne s'attendoit pas sitôt. Les provisions que les François avoient faites de munitions, d'outils, & de vivres, donnoient lieu de croire qu'ils avoient dessein de s'arrêter plus long temps dans le fauxbourg, & de ne pas se contenter de brûler quelques edifices. Leur plan ne pouvoit se borner là ; & sans le changement du vent, il y a tout lieu de croire qu'ils auroient tenté d'entrer dans la ville. Mais ils auroient pu former un autre projet, qu'ils auroient eu le temps d'exécuter, & qui leur auroit rendu maitres de toutes les richesses des Gênois, & d'une partie des plus considerables Citoyens. La frayeur des bombes avoit fait sortir de la ville presque tout ce qu'il avoit de familles de distinction, de femmes, de Prêtres, de Moines, de Religieuses même ; tous emportant avec eux ce qu'ils avoient de plus

precieux, s'étoient sauvés au milieu de la campagne, où ils étoient demeurés sous des baraques, & des tentes. Ce riche camp étoit peu éloigné de l'endroit, où le Duc de Mortemar fit sa descente; & si les François eussent été instruits de cette circonstance, ils n'avoient qu'à y marcher sitôt qu'ils eurent forcé la muraille qui défendoit le rivage. Ils y auroient trouvé plus de butin, & de prisonniers que dans Gênes méme. Les Gênois furent si effrayés du danger qu'ils avoient couru dans cette occasion, que le Sénat fit sur le champ publier un ordre à tous les citoyens de rentrer dans la place.

Cependant les bombes continuoient à tomber de toutes parts. Mais les Gênois avoient encore de plus terribles alarmes. Ils avoient appris des prisonniers qu'ils avoient faits, que le bombardement devoit finir par l'effet prodigieux d'une machine d'une enorme grandeur, qu'on devoit lancer sur la ville, & qui devoit bouleverser la terre & la mer dans l'étendue de plus de deux mille pas. Cette nouvelle se répandit bien vite, & jetta les habitans dans la plus grande consternation. On se hata de fermer le port avec de grosses pieces de bois, & de fortes chaines, afin d'empêcher cette

machine épouvantable de s'y introduire. Malgré ces précautions l'abattement étoit si général, que si le feu des galiotes n'eut commencé à se rallentir, la ville entiere eut été consommée par les flames, personne n'ayant plus le courage de travailler à les éteindre.

Sur le soir du jour précedent, deux galéres Gênoises étoient sorties du port pour tacher de couler à fond quelques unes des galiotes. Six galeres françaises s'étant detachées pour aller à leur rencontre, trois autres galéres vinrent au secours des deux premieres. Le combat s'engagea, & dura deux heures; mais les galéres Gênoises craignant d'être accablées par le nombre, & coupées par le reste des galéres de France prirent le parti de se retirer. Les galiotes ayant recommencé à tirer avec plus de vivacité, plus des deux tiers de la ville furent abymés, quantité d'habitans furent écrasés sous les débris, & les dommages furent immenses. On fait monter à treize mille trois cens le nombre des bombes qui furent jettées sur Gênes, depuis le dix sept, que le bombardement avoit commencé, jusqu'au vingt huit qu'il cessa absolument.

Les Génois sembloient devoir respirer, lorsqu'ils s'apperçurent que les galiotes levoient leurs

ancres, & se retiroient derriere les vaisseaux; mais ce fut alors que les frayeurs redoublerent. Frappés de l'idée de cette affreuse machine, qui devoit, disoit-on, détruire le reste de la ville, ils s'imaginerent qu'on se préparoit à la faire jouer, & que les galiotes ne s'éloignoient que pour n'être pas à portée d'en ressentir l'effet. Durant toute la nuit les places & les rues furent pleines de gens qui jettoient des cris, & s'agitoient comme s'ils eussent touché à leur derniere heure. La crainte avoit fait une si terrible impression sur leur esprit, qu'ils ne purent se rassurer que lorsqu'ils eurent vu le lendemain toute la flotte mettre à la voile. Alors la populace toujours extrême, passant de l'abattement à la fureur, déchargea sa rage sur les négocians françois, & sur les prisonniers qui se trouverent dans Gênes; & il y en eut grand nombre de massacrés, malgré les efforts que firent les chefs de la République pour arrêter ces excés.

Le départ de la flotte des François, ne laissoit cependant pas les Gênois sans inquietude. Ils craignoient que cette flotte après avoir pris de nouvelles munitions, ne reparut devant Gênes, ou ne portat la désolation dans quelqu'autre partie de l'état. Ils continuerent donc

de prendre des précautions pour se mettre à l'abri de nouveaux malheurs. Ils recevoient tous les jours des troupes du Milanez ; ils en firent venir de Corse ; ils en leverent en Suisse ; ils en envoyerent à Savone, & à la Spezzia, & ils armerent huit galéres pour joindre à celles d'Espagne qu'ils attendoient incessamment. Le Pape Innocent XI. agissoit sur ces entrefaites auprès du Roi de France, en faveur des Gênois, mais quelles que fussent ses instances il ne put obtenir que les Gênois fussent compris dans le traité d'accord qui se négocioit alors entre la France & l'Espagne.

Louis XIV. irrité plus que jamais contre eux depuis l'excès où ils s'étoient portés contre les prisonniers, & les négocians françois, avoit fait arrêter leur envoyé extraordinaire auprès de lui, (le Marquis Marini) & il ne fut mis en liberté, que lorsque le Roi eut rendu ses bonnes graces aux Gênois. (*) Après que le

---

(*) *Cet accroissement de haine étoit une injustice, & l'on ne peut l'excuser que parceque la haine est aveugle. La cruauté exercée envers les prisonniers, & les négocians françois étoit le fait du peuple, & c'etoit au Sénat que le Roi avoit affaire, lequel d'ailleurs avoit été plus juste que lui dans cette occasion, car il avoit arrêté & puni autant qu'il lui étoit possible, cette frénétique fureur. Mais son orgueil le trompoit, & ses ministres encore plus. La veritable*

Nonce du Pape eut long-temps sollicité, le Roi lui déclara, au mois d'Octobre, les satisfactions qu'il exigeoit de la République. Il prétendoit que les Gênois desarmassent les quatre galéres qu'ils avoient mises en mer, l'année précédente; qu'ils payassent cent mille écus au Comte de Fiesque par provision sur ses prétentions; qu'ils dédommageassent ses sujets des torts qu'ils avoient pu leur faire durant, & depuis le bombardement; qu'ils renonçassent à leurs ligues, & congédiassent les troupes Espagnoles; qu'enfin le Doge, en personne, revetu de toutes les marques de sa dignité, accompagné de quatre Sénateurs, vint lui faire des excuses, & lui demander pardon.

Les Gênois ne purent se soumettre, tout d'un coup, à des conditions si humiliantes. Tandis qu'ils engageoient le Pape à faire ses efforts pour les adoucir, ils redoubloient leurs soins pour se mettre en état de défense, s'ils étoient attaqués de nouveau. Ils fortifioient leurs pla-

---

cause de cette fermentation, étoit l'opiniatre résistance de ce Sénat. Il voyoit des outrages dans des vertus. Ses ministres profitant de son dépit lui peignoient des téméraires dans des héros. Colbert étoit furieux que les treize mille bombes jettées sur des maisons n'eussent pas réduit des hommes, & que ce fut à son fils que ces hommes eussent resisté. Il souffloit le feu à Versailles, humilié de l'avoir allumé vainement à Gênes.

ces, augmentoient leurs troupes, & leur marine, & punissoient ceux de leurs citoyens qu'ils soupçonnoient d'être en correspondance avec la France.

Ils se trouverent cependant dans des circonstances fort embarassantes. Le courage doit honorer, mais il faut qu'il raisonne. Le Roi ne leur avoit donné que deux mois pour se déterminer; & de leur coté, les Espagnols, qui les avoient plongés dans les abymes de cette guerre, avoient signé une trève de vingt ans avec la France. Cette Couronne avoit aussi conclu une trêve semblable avec l'Empire, & n'alloit être conséquemment que plus en état de les accabler. Ils manquoient d'argent, & de moyens pour en recouvrer; la disette se faisoit sentir à Gênes; le peuple murmuroit contre la cessation du commerce, son unique ressource. Les murmures allerent enfin jusqu'à la mutinerie. Le vingt deux de Novembre grand nombre de citoyens se rendirent tumultuairement au Sénat, & representerent la necessité indispensable d'un accommodement. Ces attroupemens séditieux continuant, les Sénateurs furent obligés pour la sureté publique de mettre la garnison sous les armes, & de poser des corps de garde, qui subsisterent jusqu'à la conclusion du traité de réconciliation.

L'article qui faisoit le plus de peine aux Génois étoit d'envoyer leur Doge en France pour faire des excuses au Roi. L'Empereur, & le Roi d'Angleterre se joignirent au Pape, pour obtenir qu'on les dispensât de se soumettre à cet article. Mais Louis XIV. toujours entrainé par ses Ministres, ne se laissa point fléchir. Le Nonce représenta vainement que si le Doge & quatre des principaux Sénateurs étoient obligés de venir en France, comme le Roi l'exigeoit, la République resteroit presque sans chefs pour la gouverner. *Ses chefs apprendront à gouverner mieux*, repondit le Roi. On vit bien qu'il seroit inutile d'insister la dessus d'avantage; & comme le terme que ce Prince avoit accordé, pour déliberer sur le parti qu'on avoit à prendre; étoit sur le point d'expirer, le Pape se borna à faire solliciter un nouveau délai.

Le Roi répondit que les Gênois le meritoient peu, puisqu'au lieu d'employer celui qu'il leur avoit accordé à se disposer aux justes satisfactions qu'il demandoit, ils ne s'en étoient servis que pour faire de nouveaux préparatifs de guerre: qu'il vouloit bien cependant suspendre encore le départ de la flotte qu'il avoit armée pour achever de tirer raison de la République

mais que ce seroit à condition qu'on lui payeroit cent mille écus par semaine, a commencer du premier de Janvier 1685. pour le dédommager des frais que les armemens fordinables qu'il avoit préparés, lui couteroient durant ce délai nouveau.

Les menaces du Roi, l'impuissance des Génois, les murmures du peuple qui demandoit toujours la paix, & du pain, determinerent enfin le Sénat à se soumettre aux lois que dictoit la France. En vain les partisans de l'Espagne firent ils tous leurs efforts pour s'opposer à cette résolution. Plusieurs d'entr'eux eurent à souffrir beaucoup par la populace, qui, à quelque prix que ce fut, vouloit voir la fin de la guerre. Le pouvoir de signer le traité de paix fut envoyé sur le champ au Marquis Marini. Le Comte de Melgar se rendit à Génes dans le dessein d'alarmer le Sénat, s'il concluoit: il n'étoit plus temps: le courrier étoit parti depuis quelques jours, & le traité fut signé à Versailles le 12. Fevrier aux conditions suivantes.

AN. 1685. 1. Que le Doge en charge, & quatre Sénateurs se rendroient, au plutard, le dix Avril en France; qu'ils viendroient trouver le Roi dans le lieu où il seroit pour lors, & que le Doge

portant la parole temoigneroit au nom de la République, dans les termes les plus ſoumis, & les plus reſpéctueux, l'extréme regret qu'elle avoit d'avoir déplu à Sa Majeſté, & le desir sincere de meriter à l'avenir sa bienveillance: qu'à leur retour à Gênes, le Doge, & les quatre Sénateurs rentreroient dans l'exercice de leurs charges, jusqu'à l'expiration du terme ordinaire de leur gouvernement,

2. Que la République congédieroit, dans l'eſpace d'un mois, les troupes Eſpagnoles qu'elle avoit appellées; qu'elle renonceroit dès à préſent à toutes ligues concluës depuis le premier Janvier 1683., & ſupprimeroit toutes les augmentations faites dans ſa marine depuis ce temps,

3. Qu'elle dédommageroit les ſujets du Roi, de tous les torts qu'elle avoit pu leur faire; que de ſon coté le Roi, par un pur mouvement de sa pieté, employeroit telle ſomme d'argent que le Pape jugeroit convenable, pour contribuer à la réparation des égliſes de Gênes, endommagées par les bombes; & que de part & d'autre, les priſonniers ſeroient élargis.

4. Que dans l'eſpace de deux mois la République payeroit au Comte de Fiesque cent mille écus; & qu'à ce moyen le Roi promettoit de

ne plus appuier par la force de ses armes les prétentions du Comte & de sa maison.

5. Que le Roi content de ces satisfactions, rendroit ses bonnes graces aux Gênois, feroit au Doge, & aux Sénateurs un accueil favorable, & qu'il ne leur seroit fait de sa part aucune autre demande, ni imposé d'autres conditions que celles qui étoient exprimées dans le traité.

Quelque dur que fut ce traité pour les Gênois, ils s'y conformerent exactement. Le Doge partit pour la France le vingt-neuf de Mars, accompagné de quatre Sénateurs & de douze Nobles, avec une suite nombreuse. Il garda cependant *l'incognito* durant sa route, qu'il fit par terre, en traversant le Piémont (*). Il arriva le quatre d'Avril à Lyon, & le dix-huit à Paris. Quoique les petits détails paroissent indignes de l'histoire, dans les évéaemens extraordinaires, ils ne sont pas sans intéret, & le lecteur les exige. Je vais donc me conformer à l'usage.

Lorsque

(*) *Le Doge étoit* Marie Imperialé Lercaro, *les quatre Sénateurs* Jeannetin Gastaldi, Augustin Lomelini, Paris Marie Salvago, Marcel Durazzo. *Parmi les Nobles qui accompagnoient le Doge, étaient* Joseph Lomelini, Jean François Negroni, César Durazzo, Jean Ambroise D'Oria, Jean Augustin Centurioné. *Il ne m'a pas été possible de trouver le nom des autres.*

Lorsque le Doge fut arrivé, il en donna avis & demanda jour pour son audience. Il fut fixé au 15. Mai. A 7. heures du matin, Bonneuil, introducteur des Ambassadeurs, se rendit à l'hotel de Beauvais, où le Doge étoit logé, avec les carrosses de Sa Majesté. Il y entra avec les quatre Sénateurs, & Bonneuil. Sa robbe étoit de velours cramoisi, avec des ailerons; son bonnet de même étoffe. Il avoit une fraize fort petite, au lieu de collet. L'habit des quatre Sénateurs étoit noir, & leurs fraizes égales à celle du Doge. Ces habits, dit-on, sont ceux avec lesquels ils vont au Sénat, & qu'ils portent aux cérémonies. Ils en ont de damas pour l'été; mais quoiqu'il fit assez chaud pour les prendre lorsqu'ils se rendirent à Versailles, ils s'habillerent avec leur robbe de velours. Le Marquis Marini, & les Nobles monterent dans deux autres carrosses, dont un étoit de Madame la Dauphine. Deux carrosses de Sa Sérénité furent remplis par d'autres Nobles. Les Gentilshommes du Marquis Marini étoient dans son carrosse. Celui de Bonneuil étoit suivi de huit autres, dans lesquels étoient les officiers du Doge & des quatre Sénateurs. On arriva à Versailles à onze heures du matin, & la marche commença en cet

ordre. „ Douze pages entrerènt les premiers
» deux à deux; puis soixante & douze valets
» de pied tenant le même ordre, & vêtus de
» superbes livrées. Ceux du Marquis Marini
» continuoient la marche sur la même ligne.
» Après cela on vit paroître les carrosses dans
» l'ordre qu'on vient de marquer. On descen-
» dit dans la salle des Ambassadeurs, appellée
» salle de descente, parcequ'en arrivant ils vont
» s'y reposer quelque temps, avant que d'aller
» à l'audience. Après que le Doge y eut de-
» meuré environ une heure & demie, Bon-
» neuil, qui étoit allé prendre l'ordre de Sa
» Majesté, le vint avertir qu'elle étoit prête à
» lui donner audience. Il s'y laissa conduire,
» & trouva les cent Suisses qui bordoient le
» grand escalier. Les gardes du corps étoient
» en haut dans leurs salles. Les valets de pied,
» qui avoient pris les devants, précédés par les
» pages, marchant deux à deux, resterent
» dans la premiere de ces salles; les pages qui
» avoient tenu le même ordre, avancerent un
» peu d'avantage, & demeurerent dans l'anti-
» chambre. Giraut, sous-introducteur, qui con-
» duisoit les Gentilshommes, les fit marcher
» suivant leur rang; ils furent suivis par les
» Gentilshommes *moins notables*: le Doge

» parut ensuite, ayant un Sénateur à sa droite,
» & Bonneuil à sa gauche. Les trois autres
» Sénateurs suivoient, sur une même ligne. Après
» qu'on eut monté le magnifique escalier,
» par où l'on va à l'appartement de Sa Maje-
» sté, qui est de toute la longueur d'une des
» ailes du chateau, on le traversa dans le mê-
» me ordre, & lorsqu'on eut passé le salon
» qui le termine, on tourna dans la gallerie
» qui le joint. Le Roi étoit dans l'extremité
» de l'autre salon, opposé au premier qu'on
» venoit de traverser. Cette galerie étoit ornée
» de meubles précieux, & d'une si grande quan-
» tité d'argenterie, que tous les Gênois, quoi-
» qu'accoutumés à la magnificence, en demeu-
» rerent surpris. Comme on avoit prévu que la
» curiosité de voir un Doge en France, atti-
» reroit beaucoup de monde à Versailles, on
» avoit pris grand soin de n'y laisser entrer
» que des personnes distinguées : elle étoit
» neanmoins tellement remplie, qu'on eut de la
» peine à faire faire place à ce Chef de la Ré-
» publique de Gênes. Le Maréchal de Duras
» Capitaine des gardes du corps de quartier,
» qui l'avoit reçu à la porte de leur salle, l'ac-
» compagna jusqu' au pied du trône. Ce trône
» étoit d'argent, & élevé seulement de deux

» degrés. Mgr. le Dauphin, & Monsieur, » étoient aux cotés du Roi, & Sa Majesté étoit » environnée de tous les Princes du sang, & » de tous ses grands Officiers. La suite du » Doge étant fort nombreuse, & ne pouvant » conséquemment le suivre jusqu'au salon, rem» plissoit le vuide de la galerie. Dès que le » Doge eut apperçu le Roi, & remarqué qu'il » avoit les yeux sur lui, il se découvrit, s'avan» ça encore quelques pas, & salua Sa Majesté » par deux profondes révérences répétées par » les quatre Sénateurs. Le Roi se leva, & ré» pondit à cette civilité par oter son chapeau, » après quoi ce Monarque leur fit signe d'ap» procher, comme en les appellant par la » main. Le Doge monta alors le premier degré » du trone, où il fit une troisieme révérence, » ainsi que ses Sénateurs. Le Roi & le Doge » se couvrirent ensuite. Tous les Princes firent » de même. Le Doge commença son discours » dans sa langue, dont voici l'explication. "

Sire

» Une des maximes fondamentales de ma République a toujours été de se signaler par un profond respect pour la Couronne qui a été transmise à Votre Majesté par ses augustes An-

ctres. Votre Majesté en a porté au plus haut point la puissance & la gloire, par des actions si étonnantes, & si merveilleuses, que la renommée, qui exagére ordinairement, ne pourra, même en les diminuant, les rendre croyables à la posterité. Tous les états sont forcés de reconnoitre & d'admirer ces sublimes prérogatives avec une soumission profonde. Ma République pénétrée des mêmes sentimens, veut s'élever au dessus des autres par sa maniere de les faire éclater.

„ L'accident le plus fatal, le plus funeste qu'elle put jamais éprouver a été d'avoir pu offenser Votre Majesté. Je ne puis donc lui exprimer assez bien l'extrême douleur qu'elle ressent d'avoir pu lui déplaire en quoi que ce soit. Quoiqu'elle se flatte que les sujets de mécontentement qu'elle a donnés à Votre Majesté, soient un pur effet de son malheur, elle voudroit cependant, à quelque prix que ce fut, qu'ils fussent effacés, non seulement du souvenir de Votre Majesté, mais de la mémoire de tous les hommes; & elle ne se consolera jamais de l'immense affliction où elle est plongée, jusqu'à ce qu'elle ait recouvré la précieuse bienveillance de Votre Majesté. Elle assure Votre Majesté qu'elle ne negligera ni

soins, ni attentions, ni efforts pour s'en rendre digne, pour se la conserver, pour se l'assurer, de plus en plus. Dans cette vue, ne se contentant pas des expressions les plus fortes, & les plus soumises; elle a eu recours à des procédés nouveaux, & singuliers! Elle Vous a envoyé son Doge, & quatre de ses Sénateurs, espérant que des démonstrations de respect si marquées convaincront Votre Majesté de la très-haute estime qu'elle fait de sa bienveillance royale.

„ Quant à moi, Sire, je m'estime infiniment heureux d'avoir l'honneur d'exposer à Votre Majesté ses tres-vifs, & très-respectueux sentimens. Je mets au plus haut prix la gloire de paroître devant un si grand Monarque, invincible par son courage, respecté par sa grandeur, & sa magnanimité, bien au dessus de tous les Princes des siècles passés, & qui assure à ses descendans le même avantage. Après cet heureux présage, j'espere que Votre Majesté, pour donner de nouvelles preuves à l'Univers de sa générosité, voudra bien regarder ces protestations, aussi humbles que justes, comme les vrais sentimens non seulement de mon cœur, & de celui de messieurs les Sénateurs deputés, mais de tous mes compatriotes, qui attendent

avec impatience les marques qu'il plaira à Votre Majesté de leur donner du retour de ses bonnes graces. „

Durant ce discours le Doge s'étoit découvert toutes les fois qu'il avoit prononcè le nom de Sa Majesté ; & le Roi & les Princes s'étoient découverts aussi. Le Roi repondit qu'il étoit satisfait des soumissions de la République, qu'il étoit faché d'avoir été obligé de faire éclater contre elle son ressentiment, qu'il lui donneroit en toute occasion des preuves de sa bienveillance, & qu'il étoit persuadé qu'il auroit lieu d'être content de la conduite qu'elle tiendroit à l'avenir. Il dit aussi des choses obligeantes au Doge, & aux quatre Sénateurs, qui le complimenterent l'un après l'autre suivant leur rang. Le Roi avoit oté son chapeau, mais l'avoit peu baissé lorsque le Doge s'étoit approché ; il le baissa un peu plus lorsque l'audience fut finie, & continua de rester de bout, comme il avoit fait durant la harangue, jusqu'à ce que le Doge fut assez éloigné pour n'être plus vu. De son coté, il fit en se retirant trois profondes révérences, comme il avoit fait en s'approchant, & ne se couvrit que lorsqu'il fut hors de la portée des yeux du Roi. Les Sénateurs firent de même. Ils furent con-

duits dans le même ordre qu'ils étoient venus, à la salle où leur diné étoit preparé. Il étoit d'une magnificence digne du Monarque qui les faisoit traiter par ses Officiers. On fit voir pendant plusieurs jours au Doge ce qu'il y avoit de plus digne de sa curiosité tant à Versailles qu'à Paris; & à son départ, Bonneuil & Giraut lui presenterent de la part du Roi, un portrait de sa Majesté tout garni de diamans, & deux tentures de tapisseries rehaussées d'or, l'une representant les douze signes, avec les maisons du Roi; l'autre les divertissemens de sa Majesté, suivant les saisons. Les Sénateurs eurent aussi chacun un portrait enrichi de diamans, & une tenture de tapisserie, le tout un peu moins riche que ce qu'on avoit donné au Doge.

Les députés Génois reçurent, durant le reste de leur séjour en France toutes les marques du plus gracieux accueil. Le Doge eut son audience de congé le vingt-huit de Mai. Il y exprima sa reconnoissance de toutes les bontés dont le Roi l'avoit comblé, & reitera les protestations de l'attachement inviolable de sa République pour la Couronne de France. Le Roi repondit par de nouvelles assurances de son amitié. Au reste on prétend que le Doge

n'eut pas autant de sujet de se louer des Ministres que du Monarque, & qu'il ne put s'empêcher de dire : *le Roi nous ôte la liberté, en captivant nos cœurs ; mais ses ministres nous la rendent.* (*)

Le Doge & les Sénateurs partirent peu de jours après pour la Provence, où ils s'embarquerent sur deux galéres de la République; & ils arriverent à Gênes le dix neuf de Juin. Ils y reprirent les fonctions de leurs charges, qu'ils conserverent jusqu'au terme de leur exercice. Tous les articles du traité de paix furent exactement exécutés; & la bonne intelligence fut entierement retablie entre la France & les Gênois.

Ils l'avoient payée assez cher pour meriter d'en jouir, & pour en connoître le prix inestimable. Aussi en gouterent ils la douceur, tandis que l'Europe, en grande partie, étoit agitée des fureurs de la guerre. Ces convulsions durerent, comme on sait, presque autant que les jours de Louis XIV. Mais les Gênois n'y furent interessés que par des inquietudes momentanées. Leur politique profonde leur fournissoit le moyen de dissiper les nuages qui s'élé-

(*) *Anecdotes sur Louis XIV, par Voltaire.*

voient de temps en temps sur eux. Le Monarque françois étoit trop ambitieux pour n'être pas condamné au soupçon : les Gênois lui devenoient donc suspects par momens ; ils rentroient dans l'heureux état du repos par des raisons, ou par des sacrifices d'argent, qu'on préfére communément aux meilleures raisons.

Ils eurent, peu de temps après, un autre occasion de creuser dans la profondeur de leur politique. L'Espagne & l'Empereur, en guerre avec les François, faisoient tous les efforts pour les engager à se declarer en leur faveur. Ils venoient de connoître le danger de se brouiller avec la France. Ils sûrent échapper à ce nouveau péril. Mais l'Empereur exigea d'eux des quartiers d'hyver, & ils offrirent des subsides, en raison seulement des fiefs qu'ils possedoient, relevant de l'Empire. On rejetta ces conditions, & il en resulta des démêlés ; mais ils s'en tirerent. Les Espagnols, d'un autre coté, formerent le projet de surprendre Gênes ; leurs sages précautions les déjouerent ; & ce fut encore un sujet de triomphe pour eux. Ces victoires leur coutoient toujours de l'argent, mais elles ne sont jamais chéres quand on acquiert de l'honneur ; & par le repos

qu'elles procurent, plus d'argent qu'on n'en dépense pour l'acquerir. La paix de Ryswick dissipa enfin toutes leurs craintes, en rendant la tranquillité à l'Europe. AN. 1697.

Elle ne dura pas long temps pour eux. La guerre s'étant rallumée, de nouveau, entre la France & l'Empire, leurs embarras recommencerent. Leur argent servit encore à les terminer. Les troupes Allemandes les ayant contraints de donner une somme, à titre de subsides; ils l'accorderent; & les voila remis sur le bon pied. S'il pouvoit leur rester quelque crainte, elle fut entierement dissipée par les traités successifs d'Utrecht & de Radstadt. Survinrent quelques differends avec la Porte & la Cour de Rome; Leur esprit n'en fut pas troublé, ou ne le fut pas long-temps; d'ailleurs on s'accoutume à ces petits troubles; & l'on compte un peu sur soi, quand par experience on est certain d'en savoir autant que les autres. Il y a d'ailleurs, soit dans les Républiques, soit dans les Conseils des Princes, des esprits charitables qui ne sont pas fachés que quelque tracasserie interrompe le sommeil du repos. Ces esprits là, (s'il y en avoit à Gênes) dûrent se complaire à voir une alternative se former, pour la République, des prétentions de l'Empereur, & de celles du AN. 1701.

Roi d'Espagne, dans une guerre qui s'éleva entre eux. L'Espagne lui demandoit, avec menaces, le passage pour ses troupes; l'Empereur menaçoit, de son côté, s'ils l'accordoient. Il demandoit en même temps, des subsides considerables. Ils donnerent de l'argent à l'un, & des libertés à l'autre. Il étoit difficile de se tirer mieux d'affaire. Comme ces libertés avoient des bornes, & les dons encore plus, les deux Princes auroient peut-être fini par se facher; mais cette guerre dura peu, & le traité qui la termina mit ordre à tout.

An. 1717. Quoique cette succession de circonstances, plus ou moins sérieuses, les eut occupés presque sans intervalle, ils n'avoient pas negligé de saisir quelques occasions de s'aggrandir, qui s'étoient presentées. Ils avoient acquis de l'Empereur le Marquisat de Final, en 1713. sans déroger cependant aux prêtentions qu'ils avoient sur ce Marquisat, car on n'a pas oublié, sans doute, qu'il avoit fait autrefois partie de leurs domaines? Ils avoient eu dessein d'acquerir aussi la Principauté de Massa, & de Carrara, dans la Lunegiana, & le Marché en avoit été à peu près conclu en 1720.; mais la politique des Princes voisins avoit dérangé ce projet; & après de très-longues contestations ils avoient

été obligés de renoncer à cette acquisition.

S'ils étoient contrariés dans leur desir d'aggrandissement, ils étoient du moins paisibles dans la jouissance de leurs possessions; & tout sembloit leur en assurer la durée; mais les Corses toujours inquiets & turbulens, alloient dissiper cette douce apparence. On voudroit en vain les disculper par des fautes du gouvernement, ou du Gouverneur; le caractére les rendant indisciplinables, leurs torts étoient necessairement plus grands que ceux qu'on pouvoit avoir avec eux. Pris dans leur origine, ils doivent être considerès comme la cause essentielle de tous les maux dont ils purent avoir à se plaindre, & comme l'excuse générale de ceux à qui ils purent en reprocher. Un de leurs premiers griefs étoient que les sources de l'instruction manquoient chez eux; qu'on les abandonnoit à l'ignorance de la nature. Quelle suite n'auroit pas eu dans cette île, la culture de l'esprit? Quel abus n'y auroient pas entrainé les connoissances physiques & morales? Elles n'auroient fait qu'ajouter à leur indépendance naturelle; & elles l'auroient rendue plus dangereuse. Les vices de l'esprit instruit sont les plus funestes de tous; & l'on n'est jamais instruit sans avoir plus de vices

que dans l'état naturel, quand par le caractère on est ennemi de l'ordre, qui est le principe, & la conséquence de la morale. On employe toutes les idées à favoriser les passions, & toutes les maximes à les justifier. L'homme que l'esprit ne trompe point peut se rendre à l'esprit des autres, quelqu'amour qu'il ait pour l'indépendance, & à quelqu'excès que le porte habituellement cet amour; mais celui qui par les maximes est tombé dans le gouffre des erreurs interessées, ne peut plus reconnoître d'autorité; il ajoute la haine des raisonneurs, au mépris des raisonnemens, & devient capable de tout par humeur, parcequ'on le contrarie, & par orgueil, parcequ'il s'estime. Il ne manque plus pour consommer sa révolte que de lui imposer des lois. Ceci, au reste, n'est que général; & la Corse même, qui me l'inspire, prouve la necessité des exceptions. Il est dans cette île beaucoup d'individus que l'instruction a rendu très-honnêtes, très-humains, & très superieurs; mais ceux là même ont pu éprouver des autres la verité de ce que je dis. La maxime que j'établis fut celle que suivirent les Gênois; & ils se conduisirent à cet égard par la régle de la prudence. La Corse n'eut donc point d'école

d'un certain genre, point d'Université, point d'Academie, & ce refus de leur part, (car on vouloit en avoir) inspiré par la raison fut attribué au despotisme. De là la haine, & la révolte continuelle. Un écrivain a dit, en d'autres termes, ce que je viens d'avancer, mais il ne va pas assez loin, il ne motive pas assez la resistance des Gênois à la prétention des Corses, & par-là il expose leur conduite à l'injustice de l'opinion. „ Ces insulaires, dit-il, » avoient paru plus dociles depuis la mort de » Sampietro. Mais leurs mœurs n'étoient point » adoucies, leur caractère n'étoit point chan- » gé. Toujours fiers, vindicatifs, cruels & » malheureux, leur haine contre les Gênois » subsistoit toute entiere. Le seul moyen qu'eus- » sent peut être les Gênois pour en prévenir » les suites facheuses, étoit d'introduire chez les » Corses, avec l'aisance, le gout des arts, l'in- » struction suivie, des mœurs douces & pacifi- » ques. Mais la République craignoit sans doute » que les arts & l'instruction ne fussent pour » ces peuples remuans des ressources dange- » reuses, & crut ne les pouvoir tenir dans un » trop profond esclavage. „ En s'arrêtant là, l'écrivain a risqué de faire penser que les Gênois agirent ainsi; il falloit, pour être juste en-

vers eux, & prevenir l'injustice des autres, dire & prouver qu'ils penserent ainsi parcequ'ils ne devoient pas penser autrement.

Le même écrivain ajoute „ Au lieu de leur » faire trouver des avantages dans la dépendance, » de se les attacher par l'intéret, & par la » reconnoissance, les Corses étoient exclus des » dignités eclesiastiques, & militaires; toute » sorte de commerce leur étoit interdit; les » Gênois s'emparoient tous les ans de leurs » denrées à vil prix, & leur faisoient payer » bien cher celles dont ils avoient besoin. Les » Corses sembloient ne faire partie de l'état » que pour en supporter les charges: les im» pots qu'on leur faisoit payer, quoiqu'ils » parussent legers, étoient considerables pour » des peuples aussi pauvres qu'eux: ils se plai» gnoient encore moins des impots que de » ceux qui les exigeoient. „ C'étoit ce que disoient les Corses pour se justifier; il est possible qu'ils crussent dire vrai, parceque leur caractère d'esprit leur grossissoit tout. Mais sans les accuser d'une mauvaise foi commune, peut on croire que leur plainte fut aussi juste qu'elle étoit grave? Les Gênois se feroient donc fait des principes bien étranges pour gouverner un peuple qui les avertissoit sans cesse de son penchant

chant à l'insurrection ? Je crois bien qu'il y avoit de la vérité dans le reproche ; mais de l'autre part, il y avoit sûrement de la raison dans la conduite. Génes voyoit les conséquences d'un gouvernement trop doux ; elle savoit que qui n'est pas porté a obëir, est très disposé à abuser. Elle tenoit les rênes serrées, parce-qu'elle connoissoit la fougue du peuple que le droit avoit placé sous sa main. Sa rigueur n'étoit que la maxime générale, appliquée aux Corses. Pour juger si ces Insulaires n'auroient pas abusé d'une legislation plus complaisante, il n'y a qu'à voir l'étendue illimitée de leurs prétentions, & le caractère d'esprit qu'elles annoncent. Et à qui les exposent ils ? à *Paul Vénéroso*, à un Commissaire qui les avoit autrefois gouvernés avec tant de douceur, qu'ils adoroient, qui venoit de deployer toute sa raison dans ses entretiens avec eux, qui venoit de parler à leur ame, & l'avoit attendrie.
» Nous voulons qu'en nous retablisse dans la
» jouissance de tous nos priviléges ; qu'on sup-
» prime les taxes dont on nous a chargés de-
» puis 1715 ; *qu'on nous livre les Magistrats*
» *qui les ont exigées* ; qu'on nous restitue quel-
» ques terres qui avoient toujours appartenu
» en commun aux habitans des villages voisins

» d'Ajaccio ; *qu'on retire enfin de la Corse*
» *toutes les garnisons que les Génois y entre-*
» *tiennent*. Nous ne quitterons point les armes
» qu'on ne nous ait satisfait sur ces points. »
Il faudroit un esprit bien foible, ou bien borné pour ne pas voir une menace tacite pour l'avenir dans cette sommation étrange. Je puis croire, malgré moi, que quelques Gouverneurs abusant, de plus d'une maniere, de leur pouvoir trop étendu, les avoient justement irrités; mais ils ne devoient pas confondre le Gouverneur de la Corse avec le Gouvernement de Gênes ; & cette assimilation injuste n'auroit pas eu lieu, ou auroit cessé, en écoutant le sensible Vénéroso, s'ils n'avoient été mal disposés par la nature.

5. Un second sujet d'inquietude s'unit pour les Gênois au premier, en voyant les excès auxquels les Corses venoient de se porter. Ils jugeoint qu'une intrigue étrangere en étoit la cause essentielle. Vénéroso leur avoit fait faire diverses propositions, & toutes avoient été rejettées. Il avoit fait sortir quelques détachemens, ils avoient été battus ; il les avoit menacés de toutes les forces nécessaires pour les réduire, ils avoient répondu qu'ils connoissoient les leurs, plus à craindre que celles dont on

les menaçoit. Ne pouvant demeurer plus long-temps dans l'île, sans compromettre l'honneur de la République, dont il n'étoit pas en état de faire respecter les ordres, il demanda son rappel, & l'obtint. Desesperé de n'avoir pu mieux reussir, il tenta un dernier moyen. Il savoit bien que quoiqu'ils n'eussent pas accepté les propositions qu'il leur avoit faites au nom de la République, ils ne conservoient pas moins pour lui les sentimens d'amour, & de respect qu'il leur avoit inspirés. Il se rendit à leur camp la veille de son départ; & les larmes aux yeux, les exhorta dans les termes les plus tendres, de mettre bas les armes, & de profiter de la clémence du Sénat. On l'écouta avec toutes les marques d'estime & de respect auxquelles il pouvoit s'attendre; il attendrit, mais il ne persuada point.

Après qu'il eut parlé, *Pompiliani* leur chef lui répondit que les Corses voyoient avec douleur qu'un homme juste & vertueux comme lui fut chargé des odieuses propositions de leurs tyrans; que pleins d'admiration pour sa droiture & son équité, ils n'oublieroient jamais la douceur & la sagesse de son administration; qu'ils se souviendroient éternellement du nom glorieux de pere de la patrie qu'il

avoit merité, tandisqu'il les gouvernoit : „ Sou-
» tenez un si beau titre, ajouta Pompiliani,
» protégez un peuple opprimé, qu'on traite
» en criminel parcequ'il voudroit vivre libre.
» Si le soin de vos biens ou de vos dignités,
» est le seul motif qui vous rappelle auprès
» des tyrans, daignez regner ici. Nous vous
» offrons le même zéle, la même soumission,
» le même amour, dont nous vous avons au-
» trefois donné des preuves.

AN. 1728. Vénéroso se retira sans répondre, & partit deux heures après. Le rapport qu'il fit à la République éclaira le danger de laisser augmenter la révolte par la negligence. Mais elle n'avoit ni forces, ni argent. Un seul moyen essentiel se presenta, pour le moment, à son esprit; & s'il réussissoit, son heureux effet pouvoit terminer ses alarmes, & la dispenser de recourir à des expédiens plus importans, plus difficiles, & plus couteux. Ce fut de faire enlever, s'il étoit possible, *Pompiliani*, le chef des rébelles. Ceux-ci l'avoient mis à leur tête parcequ'il étoit brave homme, bon Officier, & qu'ayant servi dans des troupes etrangéres, il s'étoit fait une réputation qui sembloit repondre de sa capacité, comme de son courage. Les Gênois savoient combien par

ses talens & la prudence de sa conduite, il se rendit tous les jours plus redoutable : il avoit fait afficher plusieurs placards qui portoient le caractère de la plus grande sévérité de discipline ; & l'exactitude de son commandement y repondoit entierement. Quinze de ses soldats s'étant éloignez du camp pour piller quelques maisons, il les avoit fait pendre. Il n'étoit pas plus doux pour les Gênois qu'il pouvoit surprendre, ou qui refusoient de se donner à lui. Quelques uns des Commissaires de la République chargés de la levée des impots, dans les parties méridionales de l'Ile, étant tombés dans ses mains, il les avoit fait fouetter impitoyablement avec des genets, après les avoir fait dépouiller. Les Gênois prennent donc la résolution de l'enlever aux Corses. Le piege qu'on lui dressa fut concerté avec adresse. Le Président de la Bastie lui écrivit une lettre, par laquelle il lui offroit de livrer la place, & de lui en faire ouvrir les portes pendant la nuit. Il lui marquoit que la garnison étoit gagnée ; qu'il n'y avoit qu'une partie des habitans qui demeurassent attachés aux Gênois ; qu'il ne falloit amener que peu de troupes, de peur d'être decouvert ; & qu'il paroissoit surtout necessaire qu'il entrat lui même dans la ville,

où son éloquence naturelle, & l'estime qu'on avoit pour sa personne acheveroient d'attirer dans son parti le peu de citoyens qui ne se declaroient pas encore pour lui.

Cette lettre fut rendue à Pompiliani avec tout le mystére propre à lui inspirer de la confiance. Mais se fier à un traitre! La prudence ne le permettoit pas. Il prit deux résolutions; celle d'accepter, & celle de ne pas marcher lui même. Il écrivit qu'il acceptoit; qu'il arriveroit dans la nuit du vingt-huit au vingt-neuf, avec quatre cens hommes seulement; & il fit partir à sa place *Fabio Filinghieri* son lieutenant général. L'événement prouva qu'il avoit très-bien raisonné. Fabio Filinghieri étant arrivé devant la Bastie, on en ouvrit les portes au signal convenu. Mais à peine fut-il entré qu'on se jetta sur lui de toutes parts. Furieux d'être trahi, Fabio & ses gens se battirent en desesperés, & furent massacrés tous, excepté Fabio qu'on avoit ordre d'épargner. On le conduisit devant le Conseil; & l'on fut confondu lorsqu'on apprit que ce n'étoit point Pompiliani.

AN. 1729. On juge que celui-ci ne faisant plus la guerre qu'avec une fureur proportionnée à la cause de son ressentiment, mit tout à feu & à sang,

pendant plusieurs jours. L'incendie & le carnage le plus horrible marquerent tous les instans où il ne rencontra pas un obstacle invincible aux progrés de sa vengeance. Elle servit à immortaliser une poignée d'hommes que je ne puis trop faire connoître, parcequ'ils trouvent peu de semblables dans les Historiens même le plus portés à l'admiration.

Il y a des Grecs dans la Corse. Sur la fin du dernier siécle, en 1677. les Gênois, dit-on, avoient accordé des Terres, dans cette île trop peu peuplée, à six cens Grecs, habitans de la Morée, & qui, maltraités par les Turcs, avoient été contraints de chercher une demeure où ils pussent vivre en repos. Ces Grecs avoient depuis bati de fort beaux villages près du golfe de Sagone, dans la Piévé de Vico; & de ce canton inculte qu'on leur avoit assigné, ils avoient fait, en peu d'années, un pays fertile & abondant. Pleins de reconnoissance pour les Gênois, qui leur avoient procuré un azile, & les moyens d'y former des établissemens aussi avantageux, ils étoient fort attachés à la République; & par conséquent peu menagés par les mécontens. Au commencement des troubles ils s'étoient retirés à Rondonillo, croyant être en état de s'y soutenir contre les insultes

des rébelles. Ils s'y defendirent durant près d'un an; mais craignant de ne pouvoir s'y maintenir toujours, surtout voyant que la rébellion prenoit de plus en plus, des forces, ils songerent à se retirer en lieu de fureté. Ils laisserent seulement cent vingt-sept hommes pour garder leur pays; & le reste de la colonie s'embarqua pour Ajaccio.

Ces cent vingt-sept Grecs s'enfermerent dans la Tour d'Uncivia, où ils furent bientôt attaqués par un corps de deux mille cinq cens rébelles. Ce nombre ne les effraya point. Ils soutinrent divers assauts durant cinq jours de suite, & repousserent toujours les Corses. Ceux-ci ayant inutilement tenté d'engager ces braves gens à une capitulation, firent un dernier effort, & livrérent à la Tour un assaut général. Ils furent repoussés encore. Les Grecs non contens d'une si belle résistance, résolurent, deux jours après de faire une sortie, & ils l'exécuterent avec tant de succès que les Corses prirent la fuite. Les Grecs les poursuivirent l'espace de plus d'une lieüe, & leur tuerent beaucoup de monde, entr'autres, un de leurs principaux officiers; & on leur fit grand nombre de prisonniers.

Quelques jours auparavant les Corses avoient

inhumainement massacré deux Grecs qu'ils avoient pris. Les Grecs aussi généreux que vaillans, n'userent point de represailles. Ils traiterent leurs prisonniers avec toute l'humanité possible, les exhorterent à rentrer dans leur devoir, & les presserent d'écrire à leurs camarades pour les y engager. Mais ces procédés, connus des Corses, ne les toucherent point. Enfin ces Grecs généreux furent obligés d'abandonner le poste qu'ils avoient si vaillamment défendu. Leur pays fut ravagé, leurs établissemens entierement ruinés : pour eux, ils allerent rejoindre leurs compatriotes à Ajaccio, où ils furent reçus comme ils meritoient de l'être. Tous ces Grecs, rassemblés dans cette ville, se trouverent au nombre d'environ trois cens en état de porter les armes. Les Officiers de la République prirent soin de leur existence, & en formerent trois compagnies, qui, dans la suite de cette guerre, rendirent d'importans services aux Gênois.

Les Génois n'avoient pas renoncé au projet qu'ils avoient d'abord formé rélativement à Pompiliani. Ils parvinrent enfin à leur but. Ce brave homme fut fait prisonnier. Je n'ai pu découvrir ni de quelle maniere il fut pris, ni ce qu'il devint. Cette perte d'abord très-sensi- AN. 1730.

ble aux rébelles, leur devint ensuite funeste. Le successeur de Pompiliani n'avoit pas toutes les qualités nécessaires pour le remplacer dignement. Cependant les Corses continuerent à faire des progrés, & ne firent pas des pertes sensibles. Je ne rends point compte de beaucoup de détails qui, par la ressemblance, formeroient une répetition de ceux que j'ai rapportés dans la description de la premiere guerre.

Les Gênois, toujours plus embarassés, avoient chargé le Marquis Pallavicini, leur Envoyé extraordinaire a Vienne, d'obtenir de l'Empereur un secours de troupes dont le Marquis D'Oria avoit fait la demande dès l'année précédente. En même temps ils armoient des galéres qui devoient croiser sur les côtes de Corse, pour empêcher les rebelles de recevoir aucuns secours étrangers, car par ceux qu'ils étoient certains qu'on leur fournissoit, ils ne doutoient presque plus que si leur revolte n'étoit pas entierement l'ouvrage de quelque puissance cachée, elle n'en fut du moins appuiée. Une tartane sans pavillon avoit debarqué près de Calvi cinquante six quintaux de poudre, & trois mille fusils pour le corps de troupes qui formoit le siege de cette place. Plusieurs autres navires avoient

depuis, apporté aux rebelles des vivres & des munitions, malgré les galéres & les barques Gênoiſes qui croiſoient dejà pour intercepter ces convois. Cette précaution n'empechoit pas qu'ils ne continuaſſent à recevoir des ſecours; *Louis Giafferi*, l'un de leurs chefs, & que nous verrons bientôt leur Général, négocia à Livourne avec le Capitaine d'un navire qui s'engagea pour une ſomme de cinq cens piſtoles, à transporter à San-Fiorenzo douze pieces de canon, quelques mortiers, & diverſes autres munitions de guerre. Les Gênois se saiſirent d'un navire qui leur portoit des ſecours de même genre, & prirent de-là occaſion de publier une ordonnance qui défendoit à tous vaiſſeaux, de quelque nation qu'ils fuſſent, sous peine de mort & de confiſcation de leurs navires, de commercer avec l'île de Corſe, & d'y jetter l'ancre, excepté devant la Baſtie, Calvi, Ajaccio, & Bonifacio, les ſeules places de cette île, où la République eut alors garniſon. En même temps, des galéres de la République croiſoient sur les côtes de la Toſcane, avec ordre de viſiter tous les batimens qui ſortoient des ports de cet état, & d'attaquer ceux qui refuſoient de se soumettre à cette visite. Les réſidens de diverſes Cours firent leurs pro-

testation contre un pareil ordre. Les Génois n'y eurent point d'égard ; & leurs galéres ayant attaqué un vaisseau françois qui ne voulut pas souffrir la visite, le prirent après trois heures de combat, & l'amenerent à la Spezzia. On y trouva soixante Corses, dix pieces de canon, trois mortiers, quelques autres armes, soixante barils de poudre, & d'autres munitions destinées pour les rebelles. Mr. Campredon, resident de France à Gênes, se plaignit au Sénat, en termes très-forts de l'insulte faite au pavillon françois. Ils repondirent par l'ordonnance qu'ils avoient publiée ; cependant, par crainte des suites, ils rendirent la navire; mais tout ce qui étoit destiné pour les Corses, resta saisi ; & on retint prisonniers tous les passagers de cette nation.

An. 1731. Le moyen si souvent inutile & quelque fois dangereux de la négociation avoit été mis en usage ; mais n'avoit produit aucun effet. On venoit de le tenter encore. Charles Fornari, & Jean Baptiste Grimaldi étoient arrivés depuis peu de jours pour essayer d'avoir plus de bonheur. La raison & l'éloquence de Nestor auroient été insuffisantes dans la disposition où étoient les Corses, depuis la surprise qu'on avoit voulu faire à Pompiliani, & le massacre

des quatre cens Corses immolés dans cette circonstance, surtout depuis la prise de ce chef si cher à leur cœur. Il falloit des forces, des armes, des renforts pour les réduire. Enfin ils en reçurent; le Marquis Pallavicini les leur avoit annoncés, & ils avoient commencé à respirer. Ce convoi étoit de cinquante vaisseaux de transport ayant à bord cinq bataillons, cinq compagnies de Grénadiers, & cent vingt Houssards, formant en tout trois mille huit cens hommes, sous les ordres du Baron de *Vachtendonck*. Ce secours étoit considérable; Mais les Corses formoient une reunion de trente mille hommes. Neanmoins le Général Autrichien sachant bien la guerre, que les insulaires ignoroient totalement, obtint d'abord des avantages. Le bon esprit de M.rs Grimaldi, & Fornari sût profiter de cette circonstance, & l'on publia une amnistie pour tous les Corses qui mettroient bas les armes avant six semaines. Plusieurs villages en profiterent. L'idée avoit été bonne; & une bonne idée à toujours son prix; mais on devoit bientôt en perdre le fruit. Les Corses n'étoient pas faits pour connoître d'autre constance que leur fureur; & leur retour à l'inconstance.

Le gros des mécontens s'étoit rassemblé,

vers le milieu de l'île, derriere les montagnes de Vescovato. Ils en sortoient de temps en temps pour harceler leurs ennemis, qui en les repoussant avoient presque toujours l'avantage; mais ces courses continuelles & très-pénibles fatiguoient les soldats. L'excés de la chaleur se joignoit à la difficulté d'avoir des vivres, & de la bonne eau. Les maladies survinrent. Le nombre des troupes diminua sensiblement. Les Corses avoient bien compté sur cette révolution, & devenant plus forts par le malheur de l'ennemi, ils reparoient chaque jour une partie de leurs pertes; ils ravageoient surtout épouvantablement l'île. Il fallut recourir encore à l'Empereur, qui accorda un nouveau secours de deux mille deux cens hommes. On leva aussi quelques compagnies de Grison. Tout cela ne portoit pas une grande utilité, parceque l'avantage local, & l'avantage plus grand de la constitution, des habitudes, de la maniere de vivre, étoient pour les Corses.

Ces insulaires sont naturellement sobres, agiles, & infatigables. Quand ils alloient à quelque expedition, ils portoient sur leur dos, dans un sac de cuir, quelques pains d'orge, du fromage, & des chataignes; & c'étoit leurs

provisions pour dix ou douze jours. Lorsqu'ils vouloient sortir de leurs montagnes, pour aller ravager le pays, ils se rassembloient au son de leurs cornets : ils marchoient, non pas en colonne, ou en bataille ; mais à la *debandade*, au travers des campagnes, & sans suivre aucun chemin. Lorsqu'ils appercevoient quelque detachement, ils se courboient contre terre, & se coulant derriere les broussailles, ils tomboient tout-à-coup sur leurs ennemis, en tirant de toutes parts. Dès qu'ils avoient tiré, ils se jettoient en arriere, avec la legereté du chevreuil. De façon qu'une troupe attaquée ne pouvoit ni savoir leur nombre, ni ajuster ses coups pour répondre à leur feu. Le meilleur moyen étoit de les poursuivre vivement en haie fort ouverte, mais alors ils franchissoient les murailles, les roches, les broussailles avec tant de légereté qu'on ne pouvoit les atteindre.

S'il leur étoit aisé de faire une irruption, il étoit dangereux de se retirer devant eux. Ils couroient avec une agilité surprenante s'emparer des defilés & des hauteurs, & chargeoient continuellement l'arriere-garde. Au retour de leur expédition, ils se separoient avec autant de facilité qu'ils s'étoient rassemblés. Chacun s'en retournoit dans son village ou sa montagne, jusqu'à

ce qu'une nouvelle irruption les réunit encore. Telle étoit la façon dont les rébelles faisoient la guerre : comment un pareil peuple, qui porte, pour ainsi dire, sa défense avec lui; qui ne craint point l'attaque, parcequ'il a le sentiment du courage, & la ressource de la fuite, auroit il craint la guerre que les Gênois pouvoient lui déclarer quand il se revoltoit; & comment ne la redoutant point, auroit il attendu d'avoir de veritables raisons pour se révolter ? La rébellion étoit son état naturel; jamais la Corse ne fut veritablement ni soumise, ni disposée à l'être; or, si les Génois parurent avoir des torts avec elle, certainement ils n'en eurent pas toujours.

Vachtendonck marcha vers les montagnes de [illegible], où ils s'étoient retirés, dès que tous les renforts furent arrivés. Ces renforts joints aux troupes Allemandes & Génoises qui étoient déja dans l'île, formoient un corps d'environ neuf mille hommes. Mais avant de les mettre en route, il eut des conférences avec les chefs des rébelles; l'Empereur qui voyoit à quoi cette odieuse & penible guerre l'engageoit, vouloit tenter absolument la voye de la douceur, & il avoit donné ses ordres précis à ce Général. Les conferences eurent lieu

lieu ; mais une des conditions de l'accommodement proposé étoit que les chefs des rébelles sortiroient de l'île avec leurs familles, & leurs effets, pour n'y revenir jamais.

On prevoit que cette condition fut rejettée. Vachtendonck commença donc à agir ; & ce premier mouvement fut suivi de beaucoup d'autres, où les preuves de ses talens furent aussi multipliées, que les difficultés pour les rendre plus utiles. De nouveaux efforts n'aboutissoient qu'aux mémes épreuves ; de nouveaux avantages causoient de nouvelles pertes. De part & d'autre l'incendie & le ravage menaçoient l'île de sa ruine entiere ; & c'étoit à peu près, tout ce qu'on pouvoit se promettre d'une guerre qui ne devoit point avoir de fin, puisque les Corses n'avoient point d'arrét. On pendoit, on bruloit ; mais il y avoit toujours à bruler & à pendre ; & ce n'est pas là une guerre.

Les troupes Allemandes & Gênoises se décomposent encore par les maladies, par les accidens, & par la mort : il faut demander à l'Empereur un troisieme secours : il l'accorde plus considerable que les deux premiers. Les Gênois ont aussi de nouveaux efforts à faire. Le chagrin de s'y voir contraints n'est pas ce qui les touche le plus. Ils étoient sûrs d'une

intelligence entre les rebelles & les françois, & la politique ne leur permettoit pas d'agir d'après cette certitude. Un armement formidable qu'on préparoit en Espagne, & que l'on croyoit menacer l'Italie, augmentoit leurs allarmes; on soupçonnoit des citoyens de Gênes même d'être d'acord avec les rébelles; & ce n'étoit pas sans raison; ceux-ci se vantoient de puissans secours qui leur étoient promis, & leur conduite annonçoit leur securité; on disoit que la France avoit des vues sur la Corse; que l'Espagne y prétendoit aussi pour Dom Carlos. Ces bruits sembloient se confirmer tous les jours par la situation générale de l'Europe.

AN. 1732. Pendant que le Général Autrichien attendoit le nouveau renfort, *Louis Giafferi* fut élu Général des Corses. C'étoit un des plus riches seigneurs de l'île; ses talens égaloient ceux de Pompiliani; mais il avoit bien plus de ressources. On a deja vu ses négociations à Livourne pour fournir des secours à la Corse. Il y étoit retourné depuis, avec deux officiers françois, & il avoit acheté beaucoup de nouvelles provisions.

Autre sujet de chagrin pour les Génois. La France, qu'ils ont tant de raison de ménag-

ger, continue à demander, & demande hautement satisfaction de l'insulte faite à son pavillon; & quoique la République ait rendu, comme je l'ai dit, le navire que les galères de Gênes ont arrêté, le Ministre françois insiste vivement sur la restitution des munitions de guerre, & sur la liberté des Corses, qui se trouvoient sur ce navire. Tout rendre n'est pas le point essentiel pour eux, & l'objet de leur plus grande peine. La réflexion à laquelle ils restoient livrés, étoit plus cruelle que le sacrifice auquel ils étoient contraints; *la France, sans doute, favorisoit secrettement les Corses, & le moment peut-être n'est pas loin où elle se declarera plus ouvertement.* Voilà ce qui les affectoit le plus. On renvoye à Livourne le navire avec toute sa charge, & tous les prisonniers corses; on paye tous les frais; & l'on députe le Marquis Jean Baptiste D'Oria pour faire au Roi de France les excuses, & les satisfactions convenables. Il eut ordre de representer à ce Prince que la République ne pouvant douter des intentions favorables de Sa Majesté à son égard, la nouvelle marque qu'elle osoit en attendre étoit une défense à tous les sujets du Roi d'aider les rébelles de Corse. L'Ambassadeur revient, & rend compte

ensuite de l'accueil qui lui a été fait. Ce rapport doit mettre le comble à leur inquietude & à leur prévention. Les excuses de la République ont été agréées; mais on a fait sentir à D'Oria à quels malheurs les Gênois s'étoient exposés, & quelles étoient les résolutions qu'on avoit prises pour les punir. On avoit ajouté qu'ils avoient pris le bon parti en se soumettant sans déliberer, mais que plus la clémence dont on usoit à leur égard étoit grande, plus ils devoient penser à s'en rendre dignes, & à n'en avoir plus besoin. Leur situation devenoit donc très-embarassante, & une circonstance la rendoit plus pénible encore, c'étoit la difficulté de lever des impositions pour subvenir aux dépenses necessaires pour envoier des renforts & de nouveaux secours en Corse.

Les six mille hommes, que l'Empereur a promis de nouveau, arrivent. Ils sont sous les ordres du Prince de Virtemberg, du Prince de Culmbach, & du Général Schmettau. Mais ses affaires personnelles lui donnant de l'inquietude, & prévoyant que les troupes qu'il prêtoit pourroient bientôt lui être necessaires en Italie, il avoit ordonné au Prince de Virtemberg de ne négliger aucun moyen pour parvenir à terminer la guerre. Le Prince agit en consé-

quence de cet ordre; mais il venoit d'y avoir une action terrible, & dont je dois rendre compte, dans laquelle les Corses avoient obtenu un avantage qui devoit les rendre plus opiniatres & plus fiers.

Les rébelles, instruits du renfort redoutable que l'Empereur envoyoit, avoient cru devoir se hater de frapper quelque grand coup avant l'arrivée de ces nouvelles forces.

Le trois de mars, Jerome Ciccaldi, l'un de leurs chefs, entra dans la plaine d'Olmetta, à la tête de deux mille six cens hommes, & y mit tout à feu & à sang. Le Marquis Justiniani qui commandoit dans Ajaccio avec une garnison considerable de troupes Gênoises, fit un gros détachement, sous les ordres du Colonel Arnaud, pour repousser les rébelles. Cet officier les rencontra près de Castellaro, & les ayant mis en fuite, après deux heures de combat, il les poursuivit jusqu'au village de Bartelia, qui étoit de leur parti. Il y entra, mit le feu à quelques magasins, que les habitans avoient abandonnés à son approche, & enléva un assez grand nombre de bestiaux.

Les rébelles ne furent pas long-temps sans reparoître. Ciccaldi revint, le six, dans la plaine d'Olmetta avec quatre mille hommes,

Le Colonel Arnaud & Vénérofo (*) marcherent à lui à la tête de huit cens Gênois, & malgré l'inégalité de leurs forces ne balancerent pas à les attaquer. L'action fut vive, & l'on se battit, de part & d'autre avec acharnement. Les rébelles avoient au milieu d'eux des Moines ardens & vigoureux qui les animoient au combat, & combattoient eux mêmes. Un de ces moines perça le Colonel Arnaud d'un coup d'épée, & Vénérofo eut une oreille emportée d'un coup de sabre; les Gênois voyant leurs deux principaux Officiers blessés, accablés par le nombre, & ayant deja perdu cent vingt hommes, furent contraints d'abandonner la partie, & se retirerent. Ciccaldi profita de sa victoire. Il s'avança vers la petite ville d'Olmettina, qui étoit attachée au parti de la République. Les magistrats de cette ville vinrent au devant de lui, & lui présenterent les clefs, ajoutant que leur ville avoit résolu de se joindre aux Corses confédérés, & qu'ils étoient prêts d'accéder à l'acte de confédération que les chefs des rébelles faisoient signer à leurs partisans. Ils le signerent, & prêterent serment de fidelité sur l'Evangile. Ciccaldi laissa six cens hommes

---

(*) *Il étoit fils ou neveu de celui dont il a déjà été fait mention.*

pour garder sa nouvelle conquête, & terminer là son expédition.

De son coté, Giafferi avoit attaqué les habitans de Sarténé avec toute l'ardeur imaginable. Ceux-ci avoient été cependant contraints de rentrer dans leur ville, amenant avec eux quelques prisonniers qu'ils avoient faits durant l'action, du nombre des quels étoit *Picciolí*, ami intime de Giafferi.

A peine étoient ils rentrés qu'on vit paroître le secours qu'on attendoit de Gênes. Il consistoit en trois mille quatre cens hommes, tant Gênois qu'Allemands, dont six cens étoient à cheval. Ces troupes étoient partagées en quatre corps, sous les ordres du Baron de Vachtendonck, du Baron de Vences, du Colonel Vela, & du Colonel Arnaud. Giafferi ne s'étonna point, & fit sur le champ ses dispositions pour les recevoir. Il posta mille hommes pour faire tête aux habitans de Sarténé, s'ils faisoient quelques sorties, comme il y avoit lieu de s'y attendre; & il rangea en bataille le reste de son monde.

On ne tarda pas à le charger de toutes parts, Vachtendonck, & le Baron de Vances de front, Arnaud & Véla en flanc. Il soutint partout leurs efforts avec un égal succés; & les repoussa

avec perte de près de cent hommes. Les Corses dans cette occasion ne suivirent pas leur maniere ordinaire de combattre. Ils tinrent ferme, & resterent toujours en bon ordre. Vachtendonck ne pouvant les rompre, feignit de fuir, comptant qu'ils ne manqueroient pas de se débander. Mais Giafferi, trop habile pour donner dans le piege, contint ses troupes. Les Allemands & les Gênois revinrent à la charge; & leur feu vif & fait à propos, ayant tué environ six cens personnes, causa quelque desordre dans les rangs des Corses : mais ceux-ci, plus animés que jamais, s'abandonnerent sur leurs ennemis, le sabre à la main, les culbuterent, les poursuivirent l'espace d'une lieüe, tuant ou faisant prisonniers tous ceux qu'ils purent joindre. Le colonel Arnaud tomba de cheval dans cette déroute, se rompit une cote, & fut pris avec plusieurs autres officiers.

Durant ce combat les mille hommes destinés à faire tête aux habitans de Sarténé étoient aux prises avec eux. Les habitans voyant que le secours sur lequel ils comptoient étoit dissipé, faisoient tous les efforts pour percer, & se sauver en abandonnant la ville; Giafferi eut vaincu assez tôt pour les en empêcher. Il les repoussa dans la ville, & y entra en vainqueur

lité dans le dessein d'y mettre le feu. Les habitans, dans la derniere consternation, s'attendoient aux plus rigoureux traitemens. Les rues étaient pleines de femmes & d'enfans qui pleuroient & demandoient grace. Les principaux citoyens vinrent implorer sa clémence ; ses propres officiers se joignirent à eux : il se laissa toucher, & se contenta de se faire apporter les deniers publics.

L'auteur qui me guide dans ce moment fait ici une réflexion bien juste, & elle est suivie d'un tableau interessant. L'idée d'un chef de montagnards rébelles, dit-il, emporte avec soi je ne sais quoi de barbare & d'affreux. L'humanité semble entrer peu dans le caractère des héros de cette trempe, & c'est sous ces traits qu'a été representé le fameux Sampietro. Giaffari ne lui ressembloit pas. Ses mœurs ne se ressentoient point de celles de sa nation. Aussi généreux que vaillant, il eut soin que les prisonniers fussent bien traités : il offrit même de les relacher tous, si l'on vouloit lui rendre son ami *Piccioli*. (ce qui fut accepté.). Délicat sur les procédés, quelques officiers Allemands ayant été arrêtés par ses espions, pendant qu'ils se promenoient aux environs de Calvi, il desaprouva cette surprise, regala bien ces officiers, & les renvoya libres.

Au reste, ajoute l'auteur, sa politique dans ce dernier trait, se concilioit à merveille avec la noblesse des sentimens. Giafferi affectoit en toute occasion d'avoir beaucoup d'égards pour les Allemands, & de les ménager beaucoup plus que les Génois. Par-là ce Général habile se concilioit l'estime des Officiers Impériaux, qui devoient être arbitres, en cas d'accord; & il semoit en même temps de la jalousie, & peut-être des soupçons dans l'esprit des Génois.

C'est le moment où arriva le secours de l'Empereur. Le Prince de Virtemberg commença par faire les dispositions les plus capables d'intimider les rebelles. Ensuite pour se conformer aux ordres qu'il avoit reçus, il fit publier l'offre que l'Empereur faisoit de sa médiation & de sa garantie, & une amnistie pour tous ceux qui dans l'espace de six semaines se soumettroient, sans excepter les Généraux.

Au lieu de profiter du nouveau pardon, les Corses ne songerent qu'à se fortifier dans leurs différens postes, à munir les retranchemens qu'ils avoient pratiqués dans les montagnes, & sur les chemins, à s'emparer des bois, & des défilés. Ils oserent même insulter les camps du Prince de Virtemberg, & du Général Schmettau. Les troupes Allemandes se tinrent

sur la défenſive, & ſe contenterent de chaſſer les rébelles des hauteurs, & des paſſages dans les environs des deux camps, pendant toute la durée de l'amniſtie. Lorsque le terme fut expiré, le Prince envoya un trompette aux chefs des Corſes, pour les ſommer de s'expliquer sur la propoſition & l'offre qu'il avoit faites. Ils reçurent ces offres avec reſpect, mais ſans y ſouſcrire, & demanderent du temps pour ſe déterminer là-deſſus. (Ils ſe flattoient de reçevoir de grands ſecours qui leur avoient été promis.) Ce nouveau delai leur ayant été refusé, les hoſtilités de la part des Allemands commencerent, & elles furent terribles. Les Corſes armés d'un nouveau courage, & ſoutenus par l'eſpoir d'être ſecourus bientôt, firent des efforts incroyables; & pendant un temps aſſez long, reduiſirent les Allemands à la neceſſité de ſe ſurpaſſer pour obtenir des avantages; mais enfin ces avantages ſe ſuccedant, & l'eſpoir d'être ſecourus commençant à s'évanouir, pour prévenir leur entiere défaite ils prirent ſagement leur parti; & le deux de mai, ils députerent au camp du Général Schmettau, à Roſtino, pour demander une ſuſpenſion d'armes, & la liberté de venir traiter eux mêmes sur la parole du Général.

Il existe deux relations des suites de cette affaire. Il regne entre elles une si grande différence que je me crois obligé de les rapporter toutes deux. La premiere est des Gênois. Quoique j'écrive sous leurs yeux, j'ose dire que je ne lui donne pas la préférence sur celle qui suivra.

Relation des Gênois
An. 1732.

Schmetteau répondit aux députés, à la tête du camp, en présence de tous ses officiers, » que la premiere fois que les rébelles auroient » l'insolence d'envoyer une telle députation, il » feroit pendre les députés, & les chefs aussi- » tôt qu'il les auroit pris ; mais qu'il vou- » loit bien leur pardonner pour cette fois d'être » venus huit jours après l'amnistie expirée faire » de pareilles propositions. „ On ajoute que ce fut le seul pour parler qu'il y eut avec les rébelles ; que les hostilités continuerent, que le quatre de mai un détachement s'avança dans les districts de Rostino, & de Canale, qui se rendirent à discrétion, & qui furent imités ensuite par ceux de Cazzacanni, de Casinea, & de Tavagna, dont on agréa la soumission ; que les chefs persistant dans leur obstination, on envoya trente Houssards à leur poursuite ; qu'ils songerent alors à demander pardon, & que le Prince de Virtemberg consentant à leur faire

grace de la vie, refusa de leur laisser la liberté; qu'avant qu'ils eussent été informés de cette réponse, qui décidoit de leur sort, les Houssards les surprirent l'épée à la main près de San-Pelegrino, le 8. de mai; & les amenerent au camp du Général Schmetteau, qui le lendemain les envoya au camp du Prince de Virtemberg à Corté; qu'ils y furent gardés à vue par des sentinelles, la bayonnette au bout du fusil, jusqu'à l'arrivée de Rivarola, Commissaire général, & Plénipotentiaire de la République, auquel ils furent remis, de même que les prisonniers, les otages, & les armes de ceux qui s'étoient soumis.

Relations differentes.

AN. 1732.

D'autres relations très-circonstanciés racontent les choses bien différemment. Suivant ces relations, Giafferi avoit envoyé dès le premier de mai, huit députés au Prince de Virtemberg pour lui parler d'accommodement. Le Prince écouta leurs propositions, & leur dicta des conditions préliminaires dont ils parurent assez contens. Ils revinrent trois jours après, & convinrent d'une trêve. Il fut arrêté que l'on tiendroit des conférences à Corté; que Giafferi y assisteroit en personne, & qu'on donneroit des otages de part & d'autre. Giafferi envoya les siens le six, & reçut ceux du Prince le lendemain.

Le huit, les Officiers Allemands, & les Plénipotentiaires Gênois qui devoient se trouver aux conférences, se rendirent à Corté. C'étoit de la part de l'Empereur, les Princes de Virtemberg, de Culmbach, de Valdeck, les Comtes de Ligneville, & de Lowestein, le Baron de Vachtendonck, & les Généraux Schmettau & de Lovvendahl; de la part des Gênois, Camille D'Oria, Jérome Véneroso, François Gropallo, & Rivarola. Giafferi s'y rendit le jour suivant avec dix des principaux chefs des mécontens, parmi lesquels étoit son parent Ciccaldi, le Marquis Raffaëlli, Secretaire général des rébelles, Piccioli, Alexandrini, & les prêtres Astelli, & Raffaëlli frère du Marquis. Le Prince de Virtemberg leur fit un accueil très-gracieux, & les retint à souper.

Les conférences commencerent le dix. L'Évêque d'Aleria (*), dont la residence ordinaire est à Corté, fut invité à y assister. On lût les pleins pouvoirs des Plénipotentiaires, l'amnistie accordée par la République, & l'acte de garantie de l'Empereur. Le Prince de Virtemberg, Rivarola, & Giafferi firent chacun un discours, où ils temoignerent respectivement les

(*) *Mari*.

dispositions où ils étoient de concourir à la réconciliation pour laquelle ils étoient assemblés. Giafferi fit lire ensuite les conditions qu'il proposoit. On continua les conférences, les jours suivans, avec beaucoup d'unanimité; & Giafferi regala à son tour les Officiers Allemands, & les Plénipotentiaires Gênois.

Durant les négociations, on apprit que quatorze villages de la partie meridionale de l'île avoient protesté contre les conférences; qu'ils avoient même brûlé quatre autres villages de ceux qui consentoient à rentrer sous l'obéissance de la République; & que le Colonel Véla marchoit avec deux mille hommes pour reduire ces mutins. Il y reussit; mais il arriva un autre incident qui eut plus de suites, & qui pensa être funeste aux chefs des rébelles. Il a été dit qu'on soupçonnoit quelques citoyens de Gênes d'avoir des intelligences avec eux. Le Prince de Virtemberg voulut éclaircir ces soupçons. Les chefs nierent long-temps: il fut obligé d'en venir aux ménaces. Ils avouerent alors qu'ils avoient reçu des lettres & de l'argent de quelques Génois qu'ils nommerent. On exigea qu'ils representassent ces lettres. Ils dirent qu'elles étoient à *Vescovato*, & promirent avec serment de les rendre aussitôt après

le traité. On y inséra cette promesse, avec la condition que si les chefs manquoient de l'exécuter, le traité seroit nul, & qu'on useroit avec eux de la dernière rigueur. Ils y consentirent, & signerent avec les autres plènipotentiaires l'acte par lequel tous les différens des Corses avec les Génois seroient terminés sous sa garantie. On promettoit aussi par ce traité divers avantages aux chefs des mécontens.

Le lendemain qu'il fut signé, le Marquis Raffaëlli s'échappa. Comme en sa qualité de Secretaire, il étoit dépositaire des lettres qu'on demandoit, on se douta qu'il s'étoit sauvé pour n'être pas obligé de les rendre. On arrêta les quatre principaux chefs, Giafferi, Ciccaldi, Aitelli, & Raffaëlli prêtre, comme complices de l'évasion du Secretaire. Ils se rendirent prisonniers sans resistance. Ils furent d'abord conduits à la Bastie, & de là transportés à Gênes, où ils furent renfermés dans la tour. On les y traita bien; mais ils y furent étroitement resserrés, & on leur ota la liberté d'écrire.

Cependant on avoit envoyé un détachement pour se saisir du Marquis Raffaëlli; mais on ne put le découvrir. On brula sa maison de Vescovato, dont il avoit enlevé les papiers. Il les avoit confiés à un de ses amis, qui s'étoit

chargé de les garder ; mais cet ami timide, craignant qu'on n'en eut quelque soupçon, & qu'on ne vint faire des recherches chez lui, les alla porter lui même au Commandant du détachement.

La tranquillité regnoit dans l'île, mais non dans le cœur des Corses. Leurs chefs étoient toujours prisonniers à Gênes. Avec cette idée ils ne pouvoient être contens. Le Prince de Virtemberg alloit partir ; ils se plaignirent à lui, & lui rappellerent avec respect, mais avec fermeté, les engagemens de l'Empereur. Le Prince leur promit justice, & tint parole en cherchant du moins à la leur procurer. Arrivé à Gênes il fit sentir au Sénat que l'Empereur apprendroit avec peine que les articles du traité n'étoient pas encore remplis.

Le Sénat qui prévoyoit les suites de ce retardement, & de sa disposition à le prolonger jusqu'à ce que l'Empereur se fut decidément expliqué sur leurs motifs, s'empressa de les exposer dans un memoire qu'il lui fit presenter par son Ministre à Vienne. Ce memoire portoit le caractère de la raison ; mais la raison n'est qu'un principe ; & un traité est une loi. On prioit Sa Majesté Imperiale de considerer combien il seroit humiliant pour la Ré-

publique que les chefs d'une odieuse rébellion, non seulement demeurassent dans l'impunité, mais jouissent même d'honneurs & de récompenses; que ce seroit une chose d'un funeste exemple pour l'avenir; que les Corses ne pourroient que concevoir de-là un souverain mépris pour les Gênois; & que du mépris ils passeroient aisément à une nouvelle révolte. On supplioit donc l'Empereur d'avoir égard dans ce qu'il exigeroit relativement aux prisonniers, aux droits & à l'honneur de la République. L'Empereur pouvoit sentir qu'ils n'avoient pas tort; mais il ne pouvoit raisonner comme eux, ni avec eux; il avoit garanti l'exécution du traité : il n'y avoit qu'un mot à dire; il le dit. Le Sénat ne se rendit pas encore; mais il differoit, plus qu'il ne resistoit; car il ne s'aveugloit pas sur ses obligations; & il sentoit qu'il pouvoit offenser le Monarque. Il faisoit un dernier sacrifice à l'honneur de l'état. Pendant ces entrefaites, les Corses qui ne voyoient rien finir, se remuoient beaucoup, agissoient même hostilement; & les Gênois voyoient les raisons de se rendre, se multiplier chaque jour. Nulle composition proposée ne fut admise à Vienne. Il fallut plier sous le poids qui les accabloit. Les quatre chefs furent declarés li-

bres sans aucune restriction, & obtinrent les avantages qui leur avoient été promis; mais ils ne jugérent pas à propos d'en profiter. Giafferi eut commission de capitaine, avec douze cens écus de pension, qu'il abandonna pour passer au service de Dom Carlos. L'Abbé Aftelli, à qui l'on destinoit un bénéfice de quinze cens livres de revenu, préféra de se retirer à Livourne; Ciccaldi passa au service d'Espagne, & Raffaëlli se refugia à Rome, où le Pape le fit Auditeur du Tribunal de Montecitorio.

La resistance des Gênois avoit été fort longue. Pendant ce temps les têtes s'étoient si bien montées en Corse, que le Général Autrichien qui y étoit resté pour faire defiler ses troupes, avoit reçu le très-énergique billet qui suit.

„ Le Seigneur Baron de Vachtendonck est
» averti, pour en informer quiconque à qui il
» appartiendroit de le savoir, que si dans un
» mois, à compter du 26. Juillet 1732., les
» Seigneurs Giafferi, Aftelli, Ciccaldi, & le R. P.
» Raffaëlli, injustement détenus prisonniers à
» Gênes, ne sont pas remis en pleine liberté,
» & dans la possession de ce qui leur a été
» promis par le traité avec le Seigneur Prince

» de Virtemberg, on peut compter que les » mêmes confédérés, qui ont soutenu avec » tant de zéle & de gloire les droits de leur » chére patrie, sauront la venger des nouvelles » contraventions de la République de Gênes, » qui n'est pas digne d'avoir les Corses pour » sujets. C'est de quoi le Seigneur Baron de » Vachtendonck est averti par *Dom Mario*.

AN. 1733. Ce billet meritoit une réponse guerriere. Le Général l'eut faite, quoiqu'il lui restat peu de monde; heureusement il apprit l'élargissement des prisonniers presque dans le même temps, & il crut qu'il retabliroit l'ordre en publiant le traité. En voici les quatre principaux articles.

1. Divers impots seront abolis, & l'on n'en exigera aucun sous prétexte d'indemniser la République des dépenses faites à l'occasion des derniers troubles.

2. Les Corses pourront prétendre aux dignités ecclésiastiques & séculieres, comme les autres sujets de la République; & la Noblesse de Corse sera considérée par les Gênois sur le même pied que la Noblesse de leurs autres domaines.

3. Les charges de Capitaine des ports d'Ajaccio & de la Bastie seront conférées à des Corses de Nation.

4. Il y aura à Gênes un Orateur Corse, pour présenter au Sénat les requêtes de ceux des Insulaires qui croiront avoir des plaintes à former.

Ce réglement étoit accompagné d'un acte de garantie de l'Empereur, qui s'engageoit à faire jouir les Corses de tout ce qui y étoit contenu; & en cas de contravention, à obliger la République d'y apporter un prompt remède; déclarant que ni la garantie, ni le réglement ne subsisteroient qu'autant que les Corses garderoient à la République la fidelité qu'ils lui devoient.

Dans les premiers momens ils auroient respecté la loi que leur imposoit ce traité. Mais j'ai dit que les têtes s'étoient montées. Ils ne devinrent pas plus tranquilles, quoiqu'ils ne fussent plus si mécontens. Ils croyoient voir dans le procédé de la République une opposition secrette à ce qui avoit été conclu, & une disposition invincible à s'y refuser dans la suite. Malheureusement le Commissaire général qui fut envoyé dans l'île n'avoit pas pour maxime la régle generale, qui est d'employer la douceur avec les esprits enclins à l'insubordination. On a beaucoup condamné cet Officier, il faut plutôt le plaindre. Il suivoit un faux principe;

& tout homme qui se trompe & fait du mal involontairement merite la pitié. La raison n'est point *positive*. Il est *positif* qu'il faut avoir de la raison. Les méchans n'en ont point; les imbecilles n'en ont point; les fous n'en ont point. L'homme qui pense & gouverne par la reflexion en a. Mais l'erreur des systêmes est souvent le fruit des reflexions. Lorsque l'on tombe dans ce malheur, on fait mal en croyant penser bien. Il faut alor plaindre, & deplacer. Ce fut le parti que prit la République; mais il n'étoit plus temps. L'orage étoit formé; il éclata. Les Corses irrités, & reprochant par gout, au Sénat, le choix qu'il avoit fait d'un Commissaire qui les avoit traités durement, voulurent devenir libres, pensant qu'autrement ils seroient toujours malheureux. Ils avoient aussi leur raison, & la plus dangereuse de toutes, celle qui juge exclusivement, & irrévocablement d'une cause par les effets. Cette raison agissoit toujours avec le même empire quand il s'agissoit du Sénat; toujours ils le voyoient mal intentionné quand on leur causoit des peines qu'il n'avoit pas prononcées. Dans cette occasion la prévention & le mécontentement allerent si loin que la révolte, qui ordinairement n'est qu'une convulsion, se convertit en systeme. En

vain le sage *Rivarola* avoit remplacé le Gouverneur dont ils n'avoient pas été contens ; en vain le prudent *Pallavicini* avoit succédé à Rivarola ; ils voyoient la douceur comme un miel trompeur préparé par une politique cruelle ; & ils repondoient à des discours flatteurs par des résolutions menaçantes. Ils s'étoient donné de nouveaux chefs, dont les maximes étoient prises dans leurs passions : il ne leur manquoit plus que de former un plan. Ils le conçurent. Il fut redigé ; applaudi avec transport. Le voici. AN. 1734.

La Corse érigée en Royaume libre.

I. Le Royaume élit pour sa Protectrice l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, dont l'image sera empreinte sur les armes & les drapeaux ; & l'on en célébrera la fête dans tout le pays, par des saluts de mousquéterie & de canon, conformément à ce que la Jonte du royaume ordonnera à ce sujet.

II. On abolit tout ce qui peut rester encore du Gouvernement Génois, dont les lois & les statuts seront brulés publiquement, dans le lieu où la Jonte du nouveau gouvernement établira sa résidence, & au jour qu'elle fixera ;

afin que les peuples puissent y assister :

III. Tous les Notaires seront cassés & retablis en même temps par des patentes de la nouvelle Jonte, dont ils reconnoîtront tenir leurs charges.

IV. On frappera des espèces de toutes qualités au nom des Primats du Royaume, qui en fixeront la valeur.

V. Les terres & fiefs appartenans aux Gênois seront confisqués, de même que les étangs, lesquels seront dévolus aux Primats, afin de les faire cultiver, & en affermer la pêche à ceux que la Jonte choisira.

VI. Ceux qui desobéiront à la Jonte ou à ses officiers, ou qui refuseront d'accepter les charges & emplois conférés par elle, seront déclarés rébelles, & condamnés à mort, avec confiscation des biens ; de même que ceux qui oseront mépriser, ou tourner en ridicule les titres qui seront donnés aux primats du royaume, à la Jonte du gouvernement, & à tous les officiers & ministres de la diéte de convocation.

VII. Quiconque osera insinuer, en aucune façon, de traiter avec les Gênois, ou détourner les peuples de s'en tenir aux présentes déliberations sera sujet aux mêmes peines.

VIII. Dom. Louis Giafferi (*), André Ciccaldi, Hyacinthe Paoli, dejà élus Généraux du Royaume, feront à l'avenir reconnus Primats du royaume, avec le titre d'Altesse royale, qu'on donnera aussi dorénavant aux Chefs & Primats, tant de la Diéte générale, que de la Jonte.

IX. On convoquera une diete générale, laquelle sera qualifiée de Sérenissime. Chaque ville & village y enverra un député. Douze suffiront pour représenter tout le royaume. Ces deputés auront l'autorité de déliberer & décider de toutes les affaires, taxes, & impositions, & auront le titre d'Excellence, tant dans cette diete, que dans les lieux de leur demeure; avec la superiorité, & le commandement respectif à chacun d'eux; subordonnés neanmoins aux Primats, & à la Jonte.

X. La Jonte souveraine sera composée de six sujets, qui fixeront leur demeure dans le lieu qui sera determiné. Ils auront le titre d'Excellence, & seront changés, de trois en trois mois, par la diete générale, en cas qu'elle la juge à propos. La diete ne pourra être convoquée que par l'ordre des Primats.

(*) Il étoit revenu dans l'île.

XI. On établira un Magistrat, ou Conseil de guerre, composé de quatre Sujets, dont les délibérations devront être approuvées par la Jonte.

XII. On établira un Magistrat de l'Abondance, composé pareillement de quatre Sujets, qualifiés de très-illustres, & subordonnés à la Jonte, pour tout ce qui regarde la subsistance des peuples, & les prix des denrées.

XIII. On créera un Magistrat des Peres du Commun, composé de quatre Sujets, qui seront chargés de tout ce qui concerne les chemins, les sbirres, les exécuteurs de justice, & autres personnes employées pour le public. Ils seront traités de très illustres, & changés de trois en trois mois.

XIV. On élira un autre Magistrat de quatre Sujets, pour tout ce qui regarde les monnoies. Ils auront aussi le titre de très-illustres.

XV. On établira un Commissaire général de guerre, avec quatre lieutenans généraux: la Milice & les Officiers subalternes dependront d'eux, & ils devront executer les ordres qui leur viendront du Conseil de guerre.

XVI. La Jonte fera un nouveau code, qui sera publié dans quinze jours, & aux lois duquel tous les peuples du royaume seront soumis.

XVII. On élira un Contrôleur général, qui sera secretaire & garde des sceaux, tant des divers Géneraux que de la Jonte ; il fera & signera tous les décrets.

XVIII. La Jonte donnera les patentes à tous les officiers, depuis le Commissaire général des armées, jusqu'au dernier grade inclusivement : & nul ne pourra exercer sa charge sans ces patentes, sous peine de mort.

XIX. Tout membre de la Diete sera obligé de nommer un Auditeur qui sera tenu de se munir des patentes de la Jonte.

XX. Enfin on élira un Magistrat des secretaires d'état, composé de deux Sujets, lesquels seront traités de très-illustres, & seront chargés de veiller sur le repos du royaume, & notamment sur les traîtres à la patrie, ou soupçonnés tels, avec pouvoir de faire leur procés secret, & de les condamner à mort.

XXI. Le pouvoir de nommer des Sujets, tant pour la Diete générale, que pour la Jonte, sera communiqué aux Généraux qui par de justes empêchemens n'ont pu assister à cette assemblée.

XXII. On declare que le Sieur Dom. Charles François Raffaëlli, à son retour en Corse, reprendra son poste de Président ; de même que

le Sieur Louis Ciccaldi, qui, à son retour, sera aussi reconnu Lieutenant général.

AN. 1735. Je n'ai pas dit, mais l'on a du penser que la République instruite de tout ce qui se passoit dans l'Isle, n'oublioit rien pour y apporter remède; mais ses Gouverneurs étoient souvent dans le triste état de l'exténuation. Les renforts étoient toujours insuffisans. Ils recevoient des hommes: les Corses les tuoient un à un; il ne leur restoit que des besoins. Les forces des Corses, au contraire, augmentoient tous les jours. Ils étoient plus de vingt-mille exactement reunis; ils recevoient des secours d'armes, de munitions, & d'argent; ils se précautionnoient de vivres, & ils étoient très-sobres, comme je l'ai dit. Ils avoient trouvé beaucoup de grains dans la petite ville de *Bosaia*, & l'avoient transporté dans leurs montagnes inaccessibles. Ils avoient des intelligences, des espérances, des forces réelles; & les Gênois avoient des craintes, éprouvoient des réfus, & n'avoient que des douleurs. Ils voyoient avec la plus grande inquietude que les chefs des mécontens avoient trouvé de la protection auprès du Grand Duc, de Dom Carlos, & du Roi d'Espagne; ils supposoient toujours des vues à l'Espagne; ils n'étoient pas plus tran-

quilles sur les dispositions du Roi de Sardaigne; ils avoient même des craintes pour quelques unes de leurs places maritimes; ils y voyoient des révoltes qui ne sembloient pas naitre de l'esprit naturel des peuples; ils y entrevoyoient quelque manoeuvre. Ils ne pouvoient trop garnir ces places dans leur apprehension très-raisonnable; & comment dans cette obligation cruelle pouvoir défendre la Corse si violemment attaquée? Ils n'avoient veritablement qu'une ressource, c'étoit que les Corses, après s'être reunis pour exécuter l'idée d'un royaume libre, qu'un de leur chef avoit conçue, se divisassent pour les charges. Ils connoissoient assez les hommes pour compter un peu sur les passions. Ils raisonnoient ensemble sur cette possibilité; & toujours pénétrés de leur impuissance se consoloient du moins par leurs reflexions. L'événement fut une consolation plus réelle. Ces hommes qui vivoient dix jours avec du mauvais pain, des noix, & des chataignes, avoient de l'amour propre comme les êtres les plus opulens; & la jalousie des vains honneurs ne leur étoit pas plus étrangére qu'à ceux qui commettent des crimes pour s'en procurer. Ils voulurent tous commander; & comme il ne restoit plus personne pour obéir, il n'y eut plus

de royaume. Mais on détruit dans la colère, & l'on rebatit dans la reflexion. Leurs chefs leur firent sentir que leur division les replongeoit dans l'esclavage; & comme la haine pour les Gênois étoit le premier de leurs sentimens, s'ils ne revinrent pas à leur premiere idée, ils conçurent du moins la necessité de briser leurs liens, devenus plus odieux, depuis que la chimére s'étoit offerte à eux sous les traits séduisans de la liberté. Ces chefs, qui parloient ainsi, indépendamment du motif naturel, avoient des vues secrettes qui vont se developper, & des moyens presque assurés pour les réaliser. Les Corses se reunissent, s'embrassent, se transportent; déja ils ne sont plus aux Gênois: mais à qui seront ils? On ne tardera pas à le savoir. Avant que leur sort se declare, ou que je le déclare moi-me, il faut qu'ils s'assurent encore de quelques postes, & qu'ils expédient quelques troupes que les Gênois ont envoyées
An. 1736. depuis peu. Cela fait, à point nommé on voit arriver un vaisseau, & ce vaisseau porte un Roi, un royaume, & tout ce qu'il faut pour nourrir, armer, chausser, vetir des sujets. Ici l'on va admirer l'étrange pouvoir de l'imagination sur les hommes, lorsque les passions s'emparent d'eux. Un esprit romanesque a conçu l'étran-

ge projet de se faire couronner en Corse ; & il part de Tunis avec toute la disposition à la royauté. Vétu à la franque, accompagné de vingt personnes, entouré d'armes, de munitions, de provisions, de trente caisses, il n'a qu'un mot à dire pour faire une grande impression ; & si un autre dit ce mot pour lui l'impression sera plus forte, & l'effet en sera plus prompt. Giafferi prend la parole pour faire connoître & sa personne, & ses sentimens ; & dans ces occasions, tout interprète est un orateur. C'est Mr. le Baron de Newhoff, l'illustre Théodore, qui vient de chez les Barbares pour exercer des sentimens très-humains. Il a su, on l'a instruit des besoins d'une nation que son courage, ses malheurs, & sa renommée recommandent à tous les grands caractères ; & comme il a l'amour des vertus, le genie des bienfaits, le bonheur des richesses, & la ressource inépuisable du credit qui suit la réputation, il est venu au secours d'un peuple qu'il admiroit de loin. Il marche avec des secours deja dignes de considération ; mais il sera suivi de beaucoup d'autres, si l'on accepte ce premier tribut de son estime profonde. L'illustre Théodore n'est pas fait pour se vanter ; mais il est capable d'agir ; & son inter,

prête est sa caution, si son procédé ne suffit pas pour le faire connoître.

L'étonnement est d'abord extrême. Rien de si facile que de l'augmenter. Les armes sont là, les munitions sont là, les caisses sont là. On en voit assez pour en croire d'avantage. A ce que Giafferi a deja dit, il ajoute l'assurance de dix pieces de canon, de quatre mille fusils, de trois mille paires de souliers, de sept mille sacs de grains, de plusieurs caisses d'argent monnoyé, & de mille autres choses encore, commandés, & destinés au bonheur & à la gloire de la Corse.

Mr. le Baron reçoit tous les complimens & tous les hommages qu'il merite. On manque d'expressions pour s'acquitter envers lui. On le connoîtra quand Dieu voudra; mais en attendant on l'admire, on se pénétre des qualités qu'on lui suppose, & des bienfaits que l'on reçoit de lui.

Pendant que Giafferi va préparer son triomphe, je crois devoir faire connoître sa personne. Mais auparavant je fais observer qu'il importoit aux chefs des rébelles d'annoncer Théodore comme un protecteur puissant qui avoit en main des secours considérables: car il n'y avoit plus moyen de penser à établir une

Ré-

République parmi les Corses. Trop d'inconveniens avoient éclairé l'erreur de ce projet; un Roi convenoit mieux à ces insulaires. Et puis, je me le demande à moi-même, comme a fait un autre écrivain; ces chefs trompeurs & adroits, regardoient ils Théodore comme un protecteur réel qui par lui même & par ses intrigues pouvoit achever de les affranchir pour toujours de la domination Gênoise? Le regardoient-ils comme un Roi de Théâtre dont le rôle ne devoit durer que jusqu'à la conclusion de la piece qu'ils avoient tissue? L'avoient-ils choisi par la necessité d'avoir un chef pour éviter entre eux les jalousies, & donner à leurs opérations plus d'activité? Avoient-ils été determinés à ce choix, parceque Théodore n'étant qu'un simple particulier, pouvoit aisément être dépouillé, quand on voudroit, d'un titre qu'on ne faisoit que lui prêter? ou, au contraire, avoit il passé dans la Corse par les ordres de quelque Prince de l'Europe, d'intelligence avec les chefs, protecteur secret des mécontens, qui fomentant leur rébellion sous le nom de Théodore, se reservoit la liberté de se découvrir, si ses intérêts le demandoient, ou de rester éternellement inconnu, si les circonstances le reconcilioient avec les Gênois?

Enfin agissoit il au nom de ce Prince, ou se flattoit il seulement d'en être avoué? Ce secret n'a pas été approfondi, & ne le sera peut-être jamais, mais l'événement presentera toujours un phénoméne dans le monde politique. Comme des torrens de plaisanteries sont tombés dans la suite sur le personnage, on n'a plus raisonné sur le fond de la piece; elle n'en a pas moins de droit au souvenir de l'Europe, & à l'étonnement des hommes qui savent que lorsqu'il y a une intrigue, qui demande de l'audace & de la constance, il y a la reunion du génie, & de l'intérêt. Quoiqu'il en soit, faisons connoître cet Homme extraordinaire par le portrait qu'en a tracé l'Historien de la Republique.

Théodore étoit fils du Baron de Newhoff Gentilhomme du Comté de la Mark, qui avoit passé au service de la France quelques années avant la paix de Ryswick. Le jeune Newhoff après avoir été page de *Madame*, obtint une lieutenance dans le régiment d'Alsace. Il la quitta bientôt pour s'attacher au Baron de Goertz, qui l'employa dans quelques négociations. (*) Il eut par-là occasion de se faire

(*) *Le Baron de Goertz, du Duché de Holstein, sut plaire à Charles XII. par son caractère entreprenant & son audace. Ce*

connoître du Cardinal Alberoni, Ministre d'Espagne, qui le gouta, & lui donna des emplois. La disgrace de son protecteur les lui fit perdre; mais le Duc de *Ripperda* répara ce malheur en lui procurant un mariage avantageux avec une des demoiselles d'honneur de la Reine. (*) Ce mariage ne fut pas heureux:

---

que ce Prince étoit à la tête d'une armée, il l'étoit dans le cabinet. Employé par son maitre, en différentes négociations hazardeuses, il fut arrêté en Saxe, & en Hollande. Il échappa, la premiere fois, du milieu de six cavaliers: la seconde, il fut remis en liberté, & son affaire fut assoupie. Il s'agissoit de faire révolter l'Angleterre en faveur du pretendant, & d'embraser l'Europe par une guerre générale. Il s'agita beaucoup; & ne reussit point. Chargé des finances du royaume de Suëde, il eut recours à des moyens extrêmes & ruineux, pour fournir aux dépenses de l'Alexandre du Nord. Aussi, à la mort de ce Prince, il fut arrêté; & pour appaiser les peuples on leur sacrifia une victime du pouvoir arbitraire. Il fut decolé le 2 mars 1719. — „Jamais „ homme, dit Voltaire, ne fut si souple, ni si audacieux „ à la fois; si plein de ressources dans les disgraces, si vaste „ dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches. Nul projet ne „ l'effrayoit, nul moyen ne lui coutoit. Il prodiguoit les dons, „ les promesses, les sermens, la verité & le mensonge. — Un homme de ce caractére convenoit fort au Baron de Neuhoff. Il y avoit conséquemment retour de convenance.

(**) *Elle s'appelloit* Kilmanbek. — *Le Duc de* Ripperda *d'une famille noble dans la Province de* Groningue, *servit quelque temps les États Généraux en qualité de Colonel d'infanterie. Il étoit ...*

& Newhoff quitta sa femme en 1719. pour repasser en France. Il sût s'insinuer dans les bonnes graces de Law, qui pendant un temps fut l'arbitre de la fortune des François. Mais

---

vêtu de ce grade lorsqu'il fut nommé, en 1715. Ambassadeur de Hollande à la Cour d'Espagne. Son esprit adroit & insinuant ayant plû à Philippe V., il se fixa à la cour de Madrid, & y parvint bientôt au faite de la grandeur. L'an 1725. il conclut à Luxembourg un traité de paix & de commerce entre l'Empereur & le Roi Catholique. De retour à Madrid, il fut fait Duc & Grand d'Espagne. On lui confia le détail de la guerre, de la marine, des finances. Enfin il eut le pouvoir de premier Ministre sans en avoir le titre; mais on ne tarda pas à s'appercevoir qu'on avoit fait un mauvais choix. Le Roi d'Espagne fut obligé de l'éloigner de la Cour & des affaires en 1726. Cette disgrace acheva de lui faire perdre la tête, déja affoiblie par son élévation rapide. Il chercha un azile chez l'Ambassadeur Anglois Stanhope, *d'où on le fit enlever pour le renfermer dans le chateau de Ségovie. Il y resta jusqu'au 2. Septembre 1728., qu'il trouva le moyen de s'évader en Portugal. De-là il passa en Angleterre, & ensuite en Hollande, où il connut l'ambassadeur de Maroc, qui l'engagea à se rendre auprès de* Mulley Abdallah, *son Souverain. Il y fut reçu avec distinction, & acquit un crédit aussi grand que celui qu'il avoit eu en Espagne. Le Duc de* Ripperda *passa d'abord quelque temps à Maroc, sans penser à changer de religion; mais deux raisons l'engagerent à prendre le turban. La premiere fut la crainte que les courtisans ne profitassent de la profession qu'il faisoit du christianisme pour le perdre; & la seconde fut l'envie de jouir de tous les droits dans le pays. Il se fit donc circonscrire, & prit le nom d'*Osman. *Ses envieux vinrent à bout de le faire disgracier; mais après deux mois de prison, il fut remis en liberté, avec*

Newhoff plus fecond en ressources qu'habile à en profiter, ne tira pas plus de parti de la faveur de Law, qu'il n'avoit fait de celle d'Alberoni & de Ripperda.

Les projets se succedoient en foule dans sa tête, & aucun ne le fixoit. Il parcourut l'Angleterre & la Hollande; il passa dans le Levant; voyagea dans l'Italie. Il étoit à Gênes en 1732. & s'y lia avec quelques uns des partisans secrets de la rébellion des Corses. Il leur offrit de travailler à procurer la liberté aux chefs des mécontens, que les Gênois détenoient alors à Savone (*où ils avoient été transférés.*)

---

défense de paroitre à la Cour qu'il n'y fut appellé. Pour rentrer en grace il affecta un grand zéle pour la réligion Mahémetane; & cependant il méditoit un nouveau systême de réligion qu'il comptoit bien faire gouter au peuple. Il proposa d'abord ses idées comme de simples doutes; & la maniere dont elles furent reçues lui persuada qu'elles pouvoient s'accréditer: Sa principale ruse étoit de flatter également les Mahometans, & les Juifs, qui sont en grand nombre à Maroc. Obligé de quitter Maroc, il se retira en 1734. au port de Tétuan, & y fixa son séjour. C'est dans ce lieu qu'il mourut, au commencement de Novembre 1737. également méprisé des Mahométans & des Chrétiens. Sa mort fut causée par une maladie de langueur, qui étoit l'effet du chagrin, que lui inspiroit sa situation. Le Duc de Ripperda eut deux fils, que des memoires particuliers marquent s'être noyés vers la cote de Biscaye, en voulant passer d'Espagne en Angleterre.

Il y a lieu de croire qu'il fit solliciter à la Cour de France les recommandations que ces chefs en obtinrent; il passa pour avoir contribué à leur délivrance.

Après avoir signalé son credit par ce premier service, il les assura qu'il étoit en état de leur en rendre bien d'autres, s'ils vouloient traiter avec lui; & il vint à bout de leur persuader de le mettre à leur tête. Si par la suite il fut soutenu par quelque Puissance, probablement il ne l'étoit pas encore. Toutes ses courses ne lui avoient produit que des dettes, & sa fortune se trouvoit si derangée, qu'il fut obligé d'emprunter cinq louis d'un chirurgien pour ses besoins les plus pressans. S'il avoit alors intrigué pour quelque Prince de l'Europe, comme on le publia dans la suite, il n'est pas vraisemblable que dans le fort de son intrigue, on l'eut laissé manquer de fonds.

Voilà comment s'exprime sur le compte de cet homme romanesque, l'écrivain que j'ai cité. Il y a beaucoup de coups de pinceau à ajouter au portrait qu'il en trace, & d'abord je rappelle ceux qu'y a joints Voltaire, de sa main légére & tranchante. „ Il trouva, dit-il „ le secret de tromper des Juifs & des mar-„ chands étrangers établis dans Amsterdam,

» comme il avoit trompé Tunis & la Corse. Il leur persuada non seulement de payer ses dettes, mais de charger un vaisseau d'armes, de poudre, de munitions de guerre & de bouche, avec beaucoup de marchandises, leur persuadant qu'ils feroient seuls le commerce de de la Corse, & leur faisant envisager des profits immenses. L'intêret leur otoit la raison, mais Théodore n'étoit pas moins fou qu'eux. Il s'imaginoit qu'en débarquent en Corse des armes, en paroissant avec quelque argent, toute l'île se rangeroit incontinent sous ses drapeaux, malgré les François, & les Gênois. Il ne put aborder; il se sauva à Livourne, & ses créanciers de Hollande furent ruinés. Il se refugia bientôt en Angleterre; il fut mis en prison pour ses dettes à Londres, comme il l'avoit été à Amsterdam. Il y resta jusqu'au commencement de l'année 1756. Mr. *Walpole*, eut la générosité de faire pour lui une souscription, moyennant laquelle il appaisa ses créanciers, & délivra de prison ce prétendu Monarque, qui mourut misérablement le 2. Décembre de la même année. On grava sur son tombeau; *que la fortune lui avoit donné un royaume, & lui avoit refusé du pain.* »

Il y a dans tout cela, & dans ce qui pré-

céde, de la verité, de la confusion, de l'ignorance, de la prévention, & de la plaisanterie: il y en aura dans tout ce qu'on dira desormais de ce fameux Cosmopolite parceque *le souper des sept Rois* (*), en consacrant sa mémoire, la livrée très-justement à l'implacable sarcasme. D'abord on voit que Voltaire ne parle que du voyage qu'il fit en Hollande après avoir eté couronné en Corse. Cette tentative n'étoit pas celle d'un aventurier mal honnête homme; elle étoit celle d'un aveugle persuadé. Il croyoit pouvoir être encore ce qu'il avoit été d'abord: il n'avoit plus sa couronne sur sa tête, il l'avoit seulement dans sa poche. A l'égard de sa première démarche, elle étoit certainement très-folle, mais cette folie étoit venue par degrès; & ce malheur est assez commun pour ne devoir pas paroître très-extraordinaire. Il y avoit certainement des gens à Gênes qui avoient des vues sur la Corse, non pas des vues de couronnement, mais des vues de commerce exclusif. (*Il existe des mémoires qui le prouvent; ils n'ont pas été connus*) Ces gens dont un étoit extrémement riche, n'avoient pas été assez sages pour se taire. Théodore

(*) *Dans Zadig, Roman de Voltaire.*

sut qu'ils avoient parlé ; il leur parla à son tour. Il avoit beaucoup d'imagination, beaucoup de cet esprit qui persuade. Il entra dans leurs idées, il en aggrandit le cercle dans un plan illusoire, mais raisonné, conséquemment à leur principe, & à leur hypothése. Il les éblouit. Pour les entrainer il leur parla de son crédit sur quelques personnes puissantes de la Cour de France ; & pour les en convaincre, il offrit de faire travailler efficacement à l'élargissement des chefs des mécontens. L'offre fut acceptée. Il écrivit. Les prisonniers furent élargis. Y avoit il contribué ? C'est ce qu'on ignore, mais ce que durent croire ses affidés à Gênes, parceque l'Empereur, malgré toutes ses déclarations, & ses menaces, n'avoit pu étre encore satisfait sur ce point. Il sut tirer le plus grand parti de cet événement. Il vit ses chefs après leur délivrance. Ceux ci lui gagnerent entierement l'esprit des calculateurs, qu'il avoit dejà seduits lui même. Il y eut une résolution prise ; mais elle exigeoit que le Baron fit des voyages, un entr'autres à Tunis. Comme ils demandoient un temps qu'on ne pouvoit limiter, on convint que les chefs, qui ne pouvoient ni ne vouloient rester à Gênes, passeroient dans des cours étrangeres avec l'air de vouloir

s'y fixer, en attendant qu'il eut disposé les choses de maniere à pouvoir déterminer son arrivée dans l'île; on convint encore qu'il y auroit correspondance suivie entre tous les interessés; & ceux qui restoient a Gênes s'engagerent à fournir les fonds nécessaires pour jetter les premiers fondemens de l'établissement qu'on vouloit faire en Corse. Le Baron partit. Dans ses courses il eut assez de succés, pour concevoir de grandes esperances. Il étoit chimerique. Il rêva royauté, & il communiqua sa folie aux chefs, qui n'étoient pas moins chimeriques que lui. On convint du secret avec les interessés de Gênes, qui étoient bien loin de se douter que leur argent alloit servir à faire un gateau des Rois. Tout étant ainsi arrangé, il annonça son départ pour un temps fixe. Les chefs retournerent dans l'île, & les Citoyens de Gênes envoyerent de l'argent. La somme étoit bornée, mais ils n'étoient disposés qu'à faire d'abord une épreuve; pour peu qu'elle reussît ils promettoient d'envoyer des fonds beaucoup plus considérables. Comme le départ du Baron étoit encore assez éloigné, lui & les chefs concerterent le plan de révolution qui eut d'abord lieu dans l'île (*). Ils penserent avec

(*) *Le projet* d'un royaume libre *qu'on a dejà vu*.

eſprit que l'exécution de ce plan trouveroit des obſtacles dans la jalouſie des esprits, mais qu'il prépareroit ces mêmes esprits à la révolution plus réelle qu'ils avoient concertée, en leur faiſant gouter l'idée de se déliverer de la domination des Gênois. A l'égard des interessés de Gênes, ils étoient persuadés d'en obtenir tout ce qu'ils voudroient dès que la Monarchie seroit établie. Tout s'execute ſucceſſivement, & tout reuſſit d'abord, comme on l'a vu. Malheureusement le comité de Gênes eſt découvert; on sévit secrettement contre ces conjurateurs. La source de l'argent eſt tarie; & la royauté se fond dans les vapeurs de la chimere.

Je n'ai rien dit de tout cela d'abord, parceque le moment de le dire n'étoit pas venu. J'ai laissé parler l'écrivain qui me guidoit, & j'ai paru penser comme lui, mais je me reservois de dire ma pensée.

A l'égard de Voltaire, qui parle du Baron comme d'un escroc, j'ai auſſi quelque obſervation à faire sur son hiſtorique.

Les illuſions ſurvivent même aux eſperances; ou du moins on agit encore, quoique l'illuſion & les esperances ne subſiſtent plus. On ne veut pourtant pas tromper; on trompe ſeulement ſans le vouloir. Je sais que la probité doit être

plus delicate, aussi ne veux je pas excuser. Je vise seulement à empêcher qu'on ne confonde un fou avec un fripon déterminé. Théodore avoit été couronné, & étoit encore Roi. Il part pour la Hollande, il entraine quelques esprits. Il est trompé par d'autres. Il éprouve des revers, des outrages; mais il persiste, il ne pense qu'à la Corse & à ses engagemens, dans toutes ses demarches. il part enfin pour revenir dans l'île. Il trouve des obstacles insurmontables, il se desabuse trop tard. Il me semble qu'il n'y a là d'autre crime veritable que d'avoir voulu troubler une République respectable dans sa possession légitime. Il est donc un usurpateur, mais non pas un fripon.

Tout ceci s'éclaircira mieux par la suite du récit, que je vais enfin reprendre: (*) j'ai dit qu'après la favorable reception qui avoit été faite à Theodore dans l'île, les chefs voulant en faire

(*) *Je m'arrête sur cet homme, sans renoncer à parler de lui. Je trouverai à le ramener sur la scène, mais je ne prévois pas le moment. Il étoit né avec beaucoup d'esprit. Il avoit la connoissance des hommes, & des mœurs de Paris, où il avoit beaucoup vêçu, & tout observé. Il écrivit peu, mais assez bien. Je possède de lui deux petits écrits, copiés sur une copie qu'en avoit l'Abbé Prévost qui l'avoit beaucoup connu en Hollande; & qui me voyant attaché à ses aventures, me fit volontiers ce petit sacrifice.*

un Roi, eurent soin de le representer comme un bienfaiteur, dont les services avoient précédé les dons qu'on en recevoit aujourd'hui. Ils n'attribuerent qu'à lui seul le retour de leur liberté. Une lettre de lui adressée à la Cour de France a plus fait, disoient ils, que toutes les menaces de l'Empereur. C'est à lui que vous nous devez, ajoutoient ils; & vous lui devrez tout, si vous voulez. Ces mots imposans font leur effet. On demande ce qu'on peut faire? Nous détestons les Gênois, reprirent les chefs; nous n'avons pas pu nous accorder quand nous avons voulu nous rendre libres par une constitution mitigée. Pensons à un établissement monarchique. Voilà un Roi tout trouvé. Il peut beaucoup; il pense bien. Il n'a de force que dans ses vertus; nous n'avons point à le craindre, & nous pouvons tout en attendre..... Ils éblouissent. Ils s'étoient fait un grand parti. Les échos répétent leurs accens oratoires. Bref, ils sont unanimement applaudis; & l'on indique pour le lendemain une assemblée générale. Elle eut lieu, comme on le prevoit; & Thédore fut proclamé Roi de Corse.

L'entousiasme est ennemi des déliberations. En conséquence on dressa tout de suite un acte

des lois fondamentales du nouveau royaume ; & les pactes & conditions que Théodore seroit obligé d'observer . Ces lois contenoient dix huit articles , que voici . .

I. Le Seigneur Théodore, Baron de Newhhoff est déclaré Souverain, &premier Roi du royaume de Corse , & après lui ses descendans mâles suivant le rang d'ainesse; au défaut des mâles , ses filles selon le même rang ; pourvû que ceux ou celles qui lui succéderont soient de la Réligion Catholique Romaine ; & résident toujours dans le royaume , comme lui même y devra résider.

II. En cas que le Seigneur Théodore n'ait point de descendant, il pourra se nommer un successeur , parent, qui soit Catholique Romain, & réside dans le royaume .

III. Si les descendans du dit Seigneur , ou de celui qu'il aura établi son successeur , viennent à finir , le royaume restera dans son droit de liberté ; & les peuples pourront se choisir telle sorte de gouvernement qu'ils jugeront à propos .

IV. Le present Roi , & ses successeurs jouiront de tous les droits de la royauté , à l'exclusion cependant des points & articles c'y après reservés .

V. L'on nommera & établira une Diete composée de vingt-quatre Sujets les plus qualifiés, dont trois resideront toujours à la Cour : & le Roi ne pourra rien resoudre sans leur consentement, soit par rapport aux impots & gabelles, soit par rapport à la paix, ou à la guerre.

VI. L'autorité de cette Diete consistera à prendre, conjointement avec le Roi, des mesures sur les affaires concernant la paix ou la guerre, & les impots & gabelles ; à désigner les endroits du royaume les plus convenables pour les embarquemens des marchandises du païs, & à pouvoir s'assembler en toutes occasions, & dans tel endroit qu'elle jugera à propos.

VII. Les dignités, charges, & emplois quelconques ne seront conferés qu'aux nationaux, à l'exclusion perpetuelle de tout étranger, quel qu'il puisse être.

VIII. Immediatement après l'établissement de la constitution du gouvernement, on chassera du royaume tous les Gênois ; aussitôt apres la pacification du dit royaume, il n'y restera de troupes que celles qui seront composées de soldats Corses ; à la reserve toujours de la garde du Roi, qui pourra se servir de Corses ou d'étrangers, à son choix.

IX. Quant à present, & tant que durera la guerre contre les Gênois, le Roi pourra faire venir & employer des troupes étrangeres, pourvû qu'elles n'excedent point le nombre de douze cens; à moins que la Diete, conjointement avéc le Roi, ne juge à propos de l'augmenter.

X. Aucun Gênois ne pourra s'établir dans le royaume, ni s'y arrêter. Il ne sera pas même libre au Roi de le permettre.

XI. Les effets & marchandises du pays, que l'on fera sortir hors du royaume, ne payeront aucune gabelle ni droit de sortie.

XII. Tous les biens des Génois, & des rébelles du royaume & de la patrie, compris ceux des Grecs seront confisqués; mais on n'assujettera pas à la confiscation les biens des nationnaux qui en auront payé quelques droits en rentes aux Gênois.

XIII. Le tribut annuel qui se tirera sur les Corses, ne pourra être au dessus de trois livres, monnoie courante, pour chaque chef de famille: on abolira les demi-tailles; en sorte que les veuves ne seront sujettes ni à cet impot, ni à celui d'aucune gabelle.

XIV. Le sel que le Roi fournira aux peuples ne pourra être payé plus haut que treize sols

&

& demi, monnoie courante, pour chaque mesure de vingt-deux livres, poids ordinaire du pays.

XV. Les villes & cités du royaume seront maintenues dans leur ancien droit, au Sujet de l'économat des vivres, par rapport à la quantité, qualité, & la taxe des denrées.

XVI. L'on formera dans une ville du royaume une université publique pour les études : le Roi, conjointement avec la Diete pourvoira à son entretien ; & sa majesté sera obligée de la faire jouir de tous les priviléges dont les autres universités sont en possession.

XVII. Le Roi établira incessamment, pour l'honneur du royaume, un Ordre de Noblesse, composé des Nationnaux les plus qualifiés.

XVIII. Tous les bois, & toutes les terres labourables du royaume continueront de demeurer aux nationnaux ; en sorte que le Roi n'y ait & n'y puisse prétendre d'autre droit que celui dont jouissoit la République.

Après la signature de cette capitulation, & la cérémonie du couronnement (*), Théo-

(*) *Elles consisterent à mettre une couronne de laurier sur la tête de Théodore, & à l'élever en l'air sur leurs épaules, en le proclamant Roi.*

dore nomma Giafferi & Paöli Généralissimes, & disposa des autres dignités de son nouveau royaume. Il établit des Conseils, & regla tout ce qui concernoit l'administration politique; puis tournant ses principaux soins du coté de la guerre, il ordonna des levées de soldats par toute l'île, & leur fixa une forte paye.

Peu de jours après on publia que deux vaisseaux venoient d'aborder à Porto-vecchio, & qu'ils y avoient debarqué pour le nouveau Roi quelques mortiers, des bombes, des boulets, 8000. fusils, & d'autres provisions de guerre à proportion. Cette nouvelle acheva le triomphe de Théodore sur les esprits. (*)

Les Génois en conçurent une juste inquietude. Le Sénat qui jugea qu'il falloit opposer

(*) *On a voulu répandre du doute sur cet envoi. Alors le scepticisme, c'est à dire la malignité qui prend son caractère & parle son langage, avoit très-beau jeu, parceque le préjugé n'étoit pas favorable à Théodore. Mais aujourd'hui qu'on pense à tout cela dans le calme de la reflexion, pourroit on conserver encore un doute injuste, & même imbécile? Comment Théodore auroit il pu risquer de se permettre une imposture dont il pouvoit être convaincu si facilement? D'ailleurs on sait qu'il reçut dans la suite, & souvent, des secours considérables; pourquoi n'en auroit il pas reçu alors?*

l'opinion à l'opinion & publier un écrit par lequel il declaroit le Baron de Newhoff, & ses adhérans *perturbateurs du repos public, coupables de haute trahison, & de leze-majesté au premier chef, & comme tels, dignes de toutes les punitions prescrites par les lois.*

Ce n'étoit pas assez. On peut être coupable par les sentimens, & dangereux par les moyens. Il falloit empêcher qu'on ne le crut dangereux; & le moyen le plus certain pour cela étoit d'en faire un imposteur sot, un aventurier vil. En conséquence, la suite de l'écrit étoit conçue ainsi.

„ Nous avons appris, disoit on, qu'un certain personage habillé à la Turque a debarqué dans notre royaume de Corse, du côté d'Aleria, où il s'étoit rendu avec quelques munitions de guerre, à bord d'un petit batiment commandé par le Capitaine Dyck, Anglois; que cet homme, quoiqu'inconnu, a sû s'insinuer auprès des chefs des soulevés, lesquels y trouvant leurs intérets l'ont par artifice fait agréer par les peuples; que le même personnage leur a distribué des armes, de la poudre, & quelques petites pieces d'or; & qu'il les amuse par les promesses d'un prompt & puissant secours. „

Ensuite entrant dans le détail de ses aventures, on s'expliquoit ainsi. » Il tire son origine d'un canton de Westphalie, & se fait » nommer le Baron Théodore de Newhoff. Il » se dit fort éclairé dans la chymie, la cabale, » & l'astrologie; & prétend avoir trouvé, par » le secours de ces sciences, les secrets les » plus importans. Mais ce n'est en effet qu'un » vagabond, & d'une fortune médiocre. En » Corse il se fait appeller Théodore: c'est sous » ce nom qu'il s'est rendu à Paris vers l'année » 1729. d'où il s'est retiré ensuite après y avoir » abandonné sa femme, Irlandaise de nation, » qu'il avoit épousée en Espagne, & la fille » qu'il avoit eüe d'elle. Deguisant à tout instant » son nom & sa nation, à Londres il étoit » Allemand, à Livourne Anglois, à Gênes » Suedois; tantôt prenant le nom de Baron » de Naposr, tantôt celui de Sonibmer, ou » de Nisson, quelquefois celui de Schmisborg, » comme il paroît par ses passeports, & par » ses diverses autres pieces.

» Sous ces différens noms, il a trouvé le » moyen de vivre aux dépens du public. Vers » la 1727. il dissipa en Espagne l'argent qu'on » lui avoit donné pour lever un regiment » Allemand.... il fut arrêté pour cinq cens

» quinze pieces de huit, qu'il avoit emprun-
» tées des banquiers *Jabach* à Livourne, &
» qu'il avoit promis de faire rembourser à
» Cologne. Il ne sortit de prison qu'au bout
» de quelques mois, & sur la caution du pa-
» tron d'un petit batiment, comme il paroît
» par l'acte de son élargissement passé à Li-
» vourne le 6. Settembre, 1735. devant le
» Notaire Gumano; & comme il étoit ma-
» lade, il fut mis à l'hopital del bagno, pour
» s'y guerir. Il passa ensuite à Tunis où il
» exerça la médecine; puis étant venu à bout
» par ses intrigues d'obtenir des infidéles des
» armes & des munitions de guerre, il les
» fit passer en Corse, où il se transporta, ac-
» compagné du frére d'un médecin de Tunis,
» de trois Turcs, de deux jeunes gens de
» Livourne, fugitifs de leurs maisons pater-
» nelles, & d'un prêtre de Porto-Ferrajo,
» que les Peres Missionnaires de Tunis ont
» eu des raisons d'eloigner. »

Ce n'est pas trop là l'itineraire d'un hom-
me destiné à la royauté; mais la fortune a
ses caprices, & n'y regarde pas de si près
quand elle veut accorder ses faveurs: on a
pu dire d'elle souvent, suivant les expressions
d'Horace, *maluit esse deum*. On peut le dire

encore en cette occasion; mais ce *bois* devenu *dieu* a un culte assez bien établi; & il n'est pas fort aisé de détruire les autels élevés par l'idolatrie. La République peut donc se trouver assez embarassée. Elle ne se dissimule pas que ses forces nationales sont peut-être insuffisantes; elle a peu d'espoir d'obtenir beaucoup de secours étrangers; une guerre assez générale occupe les souverains; elle même a besoin de ses troupes pour garder ses places. Le Sénat étoit persuadé des ressources qu'il avoit dans le zele, dans l'esprit, & dans la prudence de *Rivarola*, Commissaire Général dans l'île: mais ce citoyen respectable se trouvoit dans un cercle de moyens si borné, que le cercle de ses idées ne pouvoit pas s'étendre beaucoup. La sagesse de l'emploi ne supplée pas à l'abondance des facultés; quand toutes les facultés se deployent dans un parti contraire. Cette pensée bien simple étoit le tourment du Sénat.

Il ne se laissa pourtant pas accabler. Il étoit fort de son courage; il étoit fort de son droit; il étoit fort de son esprit. Il fortifie Rivarola par ses lettres, le guide par ses idées, & le soutient par ses efforts. Mais le nombre des revoltés augmente tous les jours; & l'ivresse

de la royauté redouble leur ardeur. Ils bloquent tout à la fois San-Pelegrino, San-Fiorenzo, Algagliola, & Ajaccio. De son coté, Théodore, à la tête d'un corps considerable s'avance vers la Bastie. Ce fou avoit dejà prouvé que dans ses expeditions militaires, il avoit l'intrepidité d'un lion, & la conduite d'un sage. Il se rend maitre d'abord de quelques postes importans, & il détourne la petite riviere qui fournit de l'eau douce à cette capitale. La garnison en étoit forte & composée de bonnes troupes. Elle fait une sortie vigoureuse, & Théodore est repoussé. Mais il ravage toutes les terres, & tous les lieux voisins; & s'il n'obtient pas toujours des victoires, il exerce au moins des fureurs. De-là il se porte vers le peu de places qui restoient encore aux Gênois, & la même méthode y produit les mêmes excés. De cette maniere, les troupes de la République restent renfermées dans l'enceinte des villes, réduites à leurs seules provisions, & ayant à craindre, si elles en sortoient de trouver des furieux qui les mineroient insensiblement. La province de Balagna, que les mécontens attaquerent peu après, fut un champ presque complet de triomphes pour eux. A la joye de ces succès se joignit

la nouvelle de l'arrivée de nouveaux secours. L'attachement au nouveau Roi augmentoit de jour en jour. Il étoit à la tête d'un corps d'armée, & il apprit qu'un Corse déguisé en Capucin avoit été arrêté à Sestri di Levante, où la barque qui le portoit avoit été jettée par une tempéte, & qu'on l'avoit trouvé saisi d'un lingot d'or de quarante six marcs. *Cette perte n'est rien*, dit il tranquillement, *on ne prendra pas tout; on ne saisira pas sur tout notre courage*. Les Corses applaudirent en écoutant ses expressions.

A la fin du même mois, le Colonel Marchelli; à la tête d'un détachement de neuf cens Gênois, eut ordre de s'emparer du fort d'Isola-rossa occupé par les rébelles. Isola-rossa est une petite île au Nord d'Algaöila, & qui n'est separée de la Corse que par un bras de mer fort étroit. Le détachement Gênois y passa sur des radeaux: mais il fut si bien reçu, qu'il fut contraint de se retirer avec perte de quatre cens hommes tués, noyés, ou pris. Deux barques Gênoises qui suivoient le détachement tomberent au pouvoir des rébelles, qui y trouverent beaucoup de munitions de guerre & de bouche. Le Colonel *Marchelli* & le major *Murati* furent faits prisonniers.

Théodore eut aussi un echec. A l'attaque du bourg de Calenzano, qu'il voulut forcer, ses gens furent mis en fuite; plusieurs furent pris, dont quelques uns furent pendus. Il eut bientôt sa revanche. La province de Nebbio avoit quitté son parti, & avoit demandé aux Gênois quelques troupes pour se défendre. Théodore entra dans cette province, en chassa les troupes Gênoises, leur fit, à son tour, beaucoup de prisonniers, & en fit pendre plusieurs par represailles, déclarant en même temps à Rivarola qu'il agiroit desormais avec les Gênois, comme on agiroit avec les Corses.

Tous les jours c'étoient de nouveaux triomphes pour les rébelles, ou des avantages égaux entre les deux partis. La ruine entiere de la Corse devoit en être le resultat. Le Sénat le sentit si bien qu'il prit enfin le parti de recourir à la France, de la maniere la plus pressante. La circonstace n'étoit pas favorable pour obtenir d'être exaucée. Ses réponses ne renfermoient que des vœux & des regrets.

La situation de Théodore étoit plus heureuse. Il avoit à Livourne des gens qui négocioient avec beaucoup de succès. Il recevoit par eux vivres, munitions de tout genre, argent en assez grande quantité; & ces envois

étoient assez fréquens. Pour éviter qu'ils ne fussent interceptés il avoit armé plusieurs barques qui donnoient la chasse à celles de Gênes qui croisoient sur les côtes de l'île. Il étoit maitre de la Corse presque entiere; il ne restoit aux Gênois que les places maritimes principales. Ses détachemens s'avançoient journellement jusqu'aux portes de ces places; & les sorties qu'on en faisoit tournoient toujours au détriment de la République, & à l'exténuation des garnisons. En même temps, il travailloit au bien de l'état; & ces soins, appreciés par les Corses, les lui attachoient chaque jour d'avantage. Illustration, population, enrichissement, étoient les objets particuliers de ses attentions constantes. Les Corses naturellement jaloux d'honneurs, & d'autant plus que les Gênois les en avoient privés, avoient exigé dans leur capitulation, l'établissement d'un ordre de noblesse & de chevalerie. L'ordre fut institué sous le nom glorieux d'ordre de la délivrance. Il s'en déclara grand maitre, & y attacha plusieurs prérogatives.

Les étrangers furent invités par des édits propres à faire impression. L'étendue de la Corse est, en longueur, de quarante lieuës, &, en largeur, de seize. La population y étoit ce-

pendant bornée à cent vingt mille habitans. L'île n'étoit donc qu'à demi peuplée. Il accordoit à tous ceux qui viendroient s'y établir autant de terres qu'ils en pourroient cultiver, une entiere liberté de conscience, & toutes les facilités qu'ils pourroient exiger pour les manufactures, & le commerce. L'édit très-étendu embrassoit tous les objets que l'île pouvoit offrir à l'émulation des cultivateurs, & des calculateurs. La liberté de travailler aux mines, de faire du sel, de pêcher sur les côtes, ou dans les rivieres & étangs, objets constamment interdits par les Génois, étoient proposés de la maniere la plus engageante, après l'exposition des profits qu'on y pouvoit trouver, par l'abondance qui y étoit attachée. Il joignoit à l'appat de la proposition, l'offre importante des secours.

Tout cela étoit propre, non seulement à attirer les étrangers, mais à faire déserter les propres troupes des Génois, qui essuyoient beaucoup d'incommodités dans les villes où elles étoient comme bloquées. Et en effet il en sortoit tous les jours qui venoient se jetter dans son parti. Pour en tenter beaucoup d'autres, il enregimenta ceux-ci, & ayant pu en former un corps de huit cens hommes, il lui

donna politiquement le nom de régiment des gardes.

Toutes ces vues étoient fort sages. Il vouloit les étendre encore; & pour y parvenir, il falloit de plus grand moyens que les secours momentanés qu'il recevoit. D'ailleurs il entrevoyoit que la paix ne tarderoit pas à se rétablir en Italie, & que les Gênois ne manqueroient pas de saisir ce moment pour s'assurer de l'appui de quelque Puissance, ou de plusieurs, & pour faire de leur coté les plus grands efforts. Dans cette perspective d'un grand bien qu'il pouvoit procurer à l'île, & d'un grand mal qu'il pouvoit craindre pour elle & pour lui, il conçut le projet d'un voyage, & il l'annonça. Les Corses lui étoient veritablement attachés. Son abord étoit facile, ses discours étoient doux, ses ordres étoient sages, ses succés étoient éclatans, ses dons étoient continuels. Ils temoignerent des regrets, & des inquiétudes. Il en fut touché, & au moment de les quitter, il lui parla en ces termes.

» En me donnant à vous j'ai pris l'engagement de vous rendre heureux; & votre amitié, depuis, m'en a fait sentir le besoin. Je ne puis croire que mes devoirs soient remplis par le peu que je fais; je sens du moins que

mes vœux ne le font pas. C'eſt pour vous meriter que je m'éloigne de vous. Vous n'avez pu deſirer la liberté ſans enviſager la gloire. Elle ne dépend pas uniquement des efforts de la vertu, & des prodiges du courage; il faut le concours des arts, des ſciences, du genie, de grands établiſſemens, un grand commerce, pour être un grand peuple. On peut l'être dans un eſpace borné; vos tyrans vous en offrent la preuve: il faut imiter leur exemple, & leur en donner d'autres qui vous ſerviront de vengeance. Ce n'eſt pas à triompher de leurs armes, que vous devez vous attacher le plus, c'eſt à les ſurpaſſer en vertus. Pour parvenir à ce but, j'ai beſoin des efforts des amis que je vous ai faits; je vais enflamer leur zele par le mien, & les attendrir en leur parlant de votre attachement. Citoyens reſpectables, ſoldats glorieux, comptez à jamais sur moi. Si l'être suprême me conserve des jours dont je vous dois l'uſage, ils ſeront à vous comme à lui. Mon attendriſſement eſt le garant le plus digne de vous; le votre eſt ma plus digne récompenſe. Qu'ils nous ſervent de nouveaux ſermens, dont nous n'avons plus beſoin. »

En terminant ce diſcours, il embraſſa les

chefs, & tous les citoyens qui se trouvoient plus près de lui, & il s'élança dans le vaisseau qui l'attendoit.

Peu de jours après l'on debita un nouvel écrit dans lequel il étoit couvert de ridicules. On y disoit que son départ étoit un parti desesperé; on vouloit y prouver que son retour étoit impossible. Lorsqu'on crut que cet écrit pouvoit avoir produit son effet sur une partie des mécontens, le Sénat fit offrir un pardon général, à des conditions fort douces. Les mécontens repondirent à l'ecrit, & aux offres par des coups de fusil. Leur colére se manifesta par des ravages affreux, & des attaques sanglantes; en même temps les chefs déclarerent dans une assemblée générale que quiconque d'entre eux parleroit d'accommodement avec les Gênois seroit mis à mort sur le champ. D'autre part ils dresserent un acte dans lequel ils attestoient qu'ils continuoient de demeurer attachés à leur Roi Théodore par l'affection la plus tendre & la fidelité la plus inviolable. Ils firent signer cet écrit par les commandans des villes, bourgs, & communautés de leur parti; & le firent publier partout.

Le sentiment & le courroux suffisoient pour les animer; il s'y joignit un troisieme motif,

c'étoit l'arrivée d'un des agens de Théodore, qui dejà avoit fait plusieurs envois, & qui revenoit avec des secours & des fonds d'argent beaucoup plus considerables. Dans leur transport ils vinrent de nouveau bloquer Algaïola, & brulerent quelques villages qui reconnoissoient encore la domination des Gênois.

Rivarola fut de bonne foi, & avertit franchement la République de l'opinion qu'il avoit de sa situation avec un peuple aussi déterminé. » Je ne perdrai pas ce que je tiens, disoit il; » j'ai la certitude de le conserver; mais j'ai » une autre certitude fort triste, c'est de n'ob- » tenir desormais aucun avantage, & de lan- » guir cruellement dans ma végétation. Je » sens la nécessité de sacrifier tout à la honte » d'être ainsi traités par des rebelles; & je » crois remplir mon devoir en m'exprimant » comme je sens, après avoir prouvé mon » zele ».

Le Sénat le remercia de sa sincerité, comme de ses soins; & résolut de seconder de tout son pouvoir un brave Officier qui s'expliquoit ainsi. Il fit passer des recrues, des vivres, des munitions de guerre, & de l'argent. Il rappella les bannis de l'état à condition qu'ils iroient servir en Corse; il y transporta quel-

ques compagnies levées en Suisse, & chez les Grisons; il augmenta le nombre des batimens qui croisoient pour intercepter les secours que les rébelles recevoient: enfin il mit à prix les têtes de Théodore, de Giafferi, d'autres anciens chefs qu'il savoit être les plus ardens à échauffer les têtes, & de deux ou trois individus qui avoient fourni des sommes considérables. On promit deux mille écus a quiconque tueroit, ou livreroit quelqu'une de ces personnes.

AN. 1737. Théodore parti n'avoit rien à craindre de cette proclamation; & il se faisoit craindre lui même en envoyant assez fréquemment des provisions de toute espêce. Les batimens, la plupart Catalans, qui les apportoient, prenoient en échange des huiles, & d'autres productions de l'île. Leur securité augmentoit tous les jours: elle étoit affermie par des avantages particuliers que leurs travaux heureux commençoient à leur procurer. Ils avoient r'ouvert une mine de fer abandonnée, & y avoient établi deux forges: ils avoient aussi retabli les salines d'Aleria; & mis sur pied une manufacture de cuirs. On peint le parti opposé dans une situation bien differente. » Tandis que les » mécontens ne manquoient de rien, dit on,

les

» les troupes Génoises bloquées dans les villes » maritimes de la Corse, obligées de tirer de » Gênes tout ce dont elles pouvoient avoir be» soin, manquoient souvent des choses les » plus nécessaires, à cause de la difficulté des » transports. Elles n'osoient même sortir pour » fourrager, & voyoient jusques sous les murs » de la Bastie enlever les bestiaux, & détrui» re les moulins sans pouvoir s'y opposer. » Les maladies, le mauvais air, les chaleurs » qui survinrent causerent des maladies qui » les ruinerent insensiblement, & les desertions » acheverent de les détruire ».

Deux événemens vont changer l'état des choses pour la République. La paix se conclut en Italie; & le Sénat apprend que Théodore a été arreté & emprisonné en Hollande. Il faut en dire la raison. Ce nouveau Roi, devenu très-particulier, s'étoit d'abord rendu à Rome. Il y avoit rassemblé de l'argent, & en avoit tiré même beaucoup d'une religieuse nommée *Fonséca*, qui jouissoit d'une grosse pension, & tésaurisoit depuis long-temps. De là il avoit passé à Turin où, par un art bien superieur, il avoit trouvé à se procurer des succés. De Turin il s'étoit rendu à Paris où l'éloquence de l'intrigue trouvoit alors à faire des

coups de magie; enfin il s'étoit transporté en Hollande où l'on trouve beaucoup d'or, avec beaucoup d'envie d'en amasser; & où l'on peut consequemment s'en procurer beaucoup avec des projets. Son entreprise l'ayant obligé à contracter des engagemens considérables; & des promesses sur lesquelles il avoit compté pour les remplir, n'ayant pas eu d'effet, ses créanciers l'avoient fait mettre en prison. (On a prétendu que cette infidelité si funeste pour lui avoit été l'ouvrage du Senat, qui le faisant suivre dans ses operations avoit eu connoissance des obligations qu'il avoit contractées, & des paroles qu'il avoit reçues; & avoit repandu de l'or des deux cotés pour obtenir sa perte. Cette opinion ne s'est pas conservée. Je n'en ai trouvé de traces que dans la mémoire de quelques personnes, mal instruites sans doute.)

Cet événement ne pouvoit que devenir favorable aux Gênois, mais ils purent douter d'abord de l'avantage qu'ils y devoient trouver dans la suite. Dès le moment de sa détention, Théodore avoit écrit aux chefs qu'il avoit laissés dans l'île, en les assurant qu'elle ne seroit pas longue. Tous les rébelles avoient senti redoubler leur attachement pour un homme qui s'étoit sacrifié pour eux. Rivarola, instruit de

la nouvelle, n'avoit pas prévu que la chose tourneroit ainsi. Une heure après qu'il eut reçu la lettre du Sénat, il fit crier du haut des remparts aux sentinelles des mécontens que la République offroit un pardon général, aux conditions portées par le traité conclu à Corté par le Prince de Virtemberg. Un grand mouvement se fait dans le camp des ennemis, après que cette offre y à été repandue. Rivarola en tire un bon augure; il est bien surpris, lorsqu'il entend un moment après les cris redoublés de *vive Théodore*. Les rébelles ne s'en tirent pas là. Ils sortirent de leur camp, tombant avec impétuosité sur un des postes avancés des Génois; y firent quelques prisonniers, & ne se retirerent qu'après avoir essuyé durant trois heures le feu continuel de l'artillerie de la place.

La détention de Théodore ne fut qu'un nuage qui passe. Il trouva des ressources, & sortit. Il en donna avis aux chefs; & l'annonce de son retour étoit renfermée dans la même lettre. Le paquet contenoit, quelque chose de plus; c'étoit un manifeste imprimé qu'il faisoit répandre, & dans lequel il s'exprimoit ainsi.

» La calomnie, inspirée par le desir de nui-
» re, n'arrive pas toujours à son but: elle le

» manque furtout quand elle ne parvient point
» à bleſſer le cœur qu'elle veut atteindre. La
» République, qui veut perſuader que je n'ai
» que des vices, apprendra que j'ai quelques
» vertus. Elle pouvoit conſerver les ſiennes
» en ſe bornant à condamner mon ambition.
» Elle s'eſt aveuglée, pour la premiere fois
» peut-être. Elle m'apprend par là tout le
» tort que peut faire aux plus ſages eſprits
» l'excés de la colére. Je reſterai calme pour
» ne pas partager ſon malheur. Ma conduite
» sera ma vengeance. Je m'attacherai le peu-
» ple qu'elle veut me ravir. En briſant ſes
» chaines, & le rendant heureux je le lui ra-
» virai moi-même. Elle me connôitra alors,
» & mon objet ſera rempli ».

Il n'y avoit pas un mot dans cette écrit qui ne dut porter dans l'ame des mécontens, & Théodore après l'avoir tracé pouvoit être ſûr d'être bien reçu. Mais il ne put pas arriver auſſitôt qu'il l'avoit promis, & le temps devoit être ſon ennemi. La paix venoir enfin d'être conclue. Les Gênois n'avoient pas attendu le moment de la concluſion pour preſſer la France de remplir ſes promeſſes. Louis XV. avoit donné ſes ordres; & le Comte de Boiſſieux, Maréchal de camp, alloit arriver, à la tête de ſix bataillons, dejà embarqués à Antibes.

A cette nouvelle, l'ardeur, non l'alarme, se répand dans le parti de Théodore. Son nom devient sacré. Le serment est sur toutes les lévres. Il n'arrivera peut-être pas assez tot pour prévenir les troupes Françaises: mais il est dans leur cœur, c'est être dans leur camp.

Boissieux arrive. Ce n'étoit plus Rivarola qui commandoit pour les Gênois; c'étoit le Comte Mari, homme très-éclairé, citoyen très-ardent, digne enfin de succéder à celui qui venoit d'honorer & de servir la République dans cette place si difficile à remplir alors. AN. 1738.

Boissieux est à peine arrivé que le sensible Mari dejà pénétré du facheux état des Gênois, veut l'exciter à marcher contre les rébelles. Monsieur, lui dit le Comte, j'estime votre zéle & j'y repondrai par le mien; mais je sers un maitre qui est doux, & qui veut qu'avant que d'être corrigé on puisse se repentir. J'ai ses ordres que je respecte, permettez moi de les suivre. Je me présente, comme vous voyez, ajouta-t'il, avec six bataillons, une compagnie du regiment royal d'artillerie, douze canons, quatre pierriers, trois ingenieurs. Avec cela, joint à vos forces, on peut imposer. Je veux essayer si la crainte ne me dispensera pas de recourir à la force.

En conséquence Mr. de Boissieux se présenta comme médiateur, & engagea les Corses à envoyer des députés à la Bastie pour traiter de réconciliation. Ceux-ci repondirent d'abord par l'offre de toutes les choses necessaires à la vie, dont les troupes Françaises pouvoient manquer, & declarerent qu'elles leur seroient fournies pour un prix modique. Ensuite ils envoyerent des deputés. Mais dans quelle disposition étoient ils en faisant cette démarche? Pouvoient ils espérer des biens proportionnés aux avantages qu'une reconciliation sembloit devoir leur ravir? Les salines & les mines avoient été retablies; la péche étoit devenue libre, même celle du corail. Les biens ecclésiastiques avoient été, pour la plupart, ou rendus aux familles Corses, qui par des liberalités outrées les avoient jadis alienés en faveur des églises, ou avoient été employés à fonder des hopitaux. On en avoit usé de même par rapport aux terres possedées en Corse par les Gênois, & qu'on avoit confisquées. Pourroit on les payer de tous ces sacrifices? Pourroit on surtout les dédommager de la perte d'un souverain qui ne respiroit que leur bonheur? Telles étoient leurs idées en envoyant à la Bastie.

Les premieres conférences parurent d'abord promettre un accommodement prochain. Mais Théodore arriva, & les apparences le dissiperent. Son retour ne devoit pourtant pas produire son retablissement effectif. L'arrivée des troupes Françaises avoit changé la disposition des mécontens; mais ils tenoient à Théodore par attachement, & par la séduisante idée des avantages qu'ils avoient entrevu sous sa domination naissante; de sorte qu'ils n'étoient pas portés pour les Génois parcequ'ils redoutoient d'en dependre; & qu'ils n'étoient plus si ardens pour Théodore parcequ'ils voyoient trop de danger à lui rester fidéles. On ne peut guère imaginer de situation d'esprit qui offre plus de facilité pour réduire un peuple rébelle; mais leur caractêre devoit rompre necessairement toutes les mésures qu'on pouvoit prendre, & démentir toutes les présomptions qu'on pouvoit avoir.

Après un penible voyage, de plus de quatre mois, Théodore arriva dans le port de Sorraco avec trois vaisseaux. On a été persuadé que cet armement avoit été fait par des marchands Hollandois qui avoient leurs vues d'échange. Conséquemment les vaisseaux étoient chargés de munitions de guerre & de bouche.

Dès qu'il fut arrivé, il en avertit les principaux partisans qu'il avoit dans l'île. Il vit tout d'un coup le sort qui lui étoit destiné. Il trouvoit la constance du sentiment, mais non celle de la résolution. En homme d'esprit il n'en fut pas surpris, & en homme sensible il ne s'en plaignit pas. Je vois que vous m'étes toujours attaché, dit-il, je vous affligerois trop si je vous reprochois de démentir vos sermens. Je vous apporte des preuves de la fidelité des miens; acceptez les, & faites en usage : s'il arrive que mécontent du prix dont on aura payé votre séduction vous vouliez revenir à moi; vous me retrouverez toujours.

Il s'éloigna sans vouloir écouter long-temps des discours qui ne pouvoient être que des excuses vaines, ou des raisons frivoles à ses yeux. Il voulut cependant faire quelques tentatives; il fit le tour de l'île; & trouvant partout le même accueil & les mêmes dispositions, il parla le même langage, & s'éloigna tout-à-fait, après avoir fait debarquer les provisions & munitions qu'il apportoit, en priant qu'on eut soin de satisfaire en échanges, aux engagemens qu'il avoit pris.

Son apparition n'avoit pas produit un effet total. La crainte de la France subsistoit, mais

la répugnance pour les Gênois étoit augmentée, de sorte qu'il étoit devenu plus difficile à Mr. de Boiſſieux de parvenir à son but. Ils accepterent cependant la médiation de la France; ils parlerent même de cette cour avec beaucoup de reſpect. Mais lorsque ce Général eut reçu le paquet qui contenoit les intentions du Roi; & qu'il leur ſignifia qu'il falloit jurer de s'y ſoumettre avant de les avoir connues, ils refuserent de se rendre; & en effet la loi pouvoit leur paroître un peu dure. Mr. de Boiſſieux eut le sage eſprit de ſe prêter aux circonſtances. Le réglement fut publié, & ils eurent ordre de s'y conformer dans l'eſpace de quinze jours.

Par ce réglement on accordoit un pardon à tous les Corſes rébelles qui ſe ſoumettroient à la République, & on les retabliſſoit dans leurs biens & dignités: on leur remettoit tout ce qu'ils pouvoient devoir pour les taxes & impots juſqu'au premier Octobre 1738. On obligeoit tous les Inſulaires d'apporter leurs armes, & on leur défendoit d'en avoir chez eux deſormais ſous peine de mort. On redreſſoit auſſi les divers griefs que les Corſes avoient allégués. Il y étoit reglé que les criminels Corſes ne ſeroient plus jugés en dernier

ressort par le Commissaire général de la République, lequel seroit obligé d'envoyer leurs procés à Génes aprés les avoir instruits ; que dans les affaires civiles les juges inferieurs seroient Corses, & pourroient juger en dernier ressort jusqu'à cinq cens livres, au lieu qu'auparavant il y avoit lieu à l'appel au dessus de vingt-cinq; que le tribunal superieur seroit composé de trois Auditeurs, qui ne seroient ni Corses, ni Gênois ; qu'on erigeroit des Colléges en Corse pour l'instruction de la jeunesse ; que les Eclésiastiques Corses pourroient prétendre, comme les Gênois, aux dignités eclésiastiques de la République ; que les meurtres commis en Corse seroient tous punis de mort, & que la République n'accorderoit aux meurtriers ni grace, ni asyle ; que pendant cinq ans quatre familles Corses seroient ennoblies chaque année, & que ces vingt familles jouiroient des prérogatives attachées à la Noblesse Gênoise ; qu'enfin l'exécution de ce traité seroit garantie par le Roi de France, & par l'Empereur. Cet acte étoit signé au nom de ces deux Princes, & du Ministre de Gênes à la cour de France,

Il sembloit que tous les Corses dussent être satisfaits de ces conditions, qui en effet repondoient à tous leurs desirs raisonnables. Plu-

sieurs districts les accepterent sans difficulté. Mais la plupart de ceux où Théodore s'étoit montré, les montagnards surtout, qui avoient entendu parler de son rétour, de ses nouveaux dons, & de son éloignement forcé, ayant senti redoubler leur haine pour les Génois, refuserent absolument de les accepter ; & désavouerent hautement l'acceptation des autres. Mr. de Boissieux voyant ce qu'il avoit à faire, & prenant son parti en conséquence, commença par faire exécuter le traité partout où il n'avoit rencontré aucune difficulté, & commanda des troupes pour obvier aux obstacles que cette exécution pourroit rencontrer de la part des montagnards.

Ces précautions ne servirent qu'à irriter les opposans. Ils attaquerent un des postes occupés par les François. Mr. de Boissieux marcha avec quatorze cens hommes pour retirer son détachement qui auroit succombé ; il y parvint, mais ce ne fut pas sans essuyer des mousquetades redoublées qui lui tuerent plusieurs hommes.

Il vit bien qu'il n'étoit plus possible d'attendre d'eux plus de docilité. Il en fut convaincu surtout en apprenant qu'ils avoient tenu une assemblée où le parti de Théodore avoit

prévalu au point qu'ils s'étoient engagés par serment irrévocable de rejetter à jamais le réglement proposé par la France. Ils avoient de plus, dressé une sorte de manifeste qu'ils publierent, & dans lequel ils exposoient que la felicité du royaume Corse demandoit qu'il se choisit un Souverain qui ne possédant point d'autres états, put mettre toute son attention à le gouverner; que tel étoit le Roi qu'ils avoient élu; que lui & ses descendans bornés à la possession de ce royaume, le gouverneroient par eux mêmes, ouvriroient ses ports à toutes les nations; y entretiendroient la paix & l'abondance; que c'étoit là le maître qu'il leur falloit, & non des Souverains qui les laisseroient à la merci de leurs ministres, & qui sujets à des guerres par rapport à leurs autres états, forceroient à tout instant les Corses à en partager sans intèret les dépenses & les dangers.

An. 1739. Lorsqu'une passion parvient à mettre la raison dans ses intèrets, ou à croire du moins qu'elle y est parvenue, il ne reste d'espoir de la vaincre que par la force. Mr. de Boissieux se sentit condamné à prendre ce parti. Il croyoit pourtant qu'il étoit possible qu'un feu aussi vif perdit insensiblement de sa vivacité. Il fut bien detrompé quelques jours après

lorsqu'il apprit que dans une nouvelle assemblée, ils avoient renouvellé leurs protestations de fidelité pour Théodore, en s'exprimant en sa faveur en termes plus forts qu'ils n'avoient fait encore. Ils avoient fait aussi un acte par lequel ils declaroient que leurs deputés, & leurs otages avoient abusé de leurs pouvoirs; qu'ils aimeroient mieux se livrer aux Turcs que de se donner aux Gênois; & qu'ils regarderoient desormais comme ennemis personnels, & traitres à la patrie tous les Corses qui auroient commerce, & rapport quelconque avec la République, ou ses citoyens.

Mr. de Boissieux plus convaincu que jamais attendit donc un renfort qu'il avoit d'abord demandé pour agir conséquemment à sa mission. Il jugeoit aisément que de petits avantages qu'il pourroit remporter sur eux avec des moyens bornés, ne serviroient qu'à l'affoiblir, & à le compromettre.

Un convoi escorté par une frégate, & deux barques armées en guerre avoient paru quelque temps auparavant, faisant route vers San-Fiorenzo. Mais ce jour même une tempête affreuse les avoit dispersés. Tous les batimens de ce convoi eurent cependant le bonheur d'arriver sans accident dans divers ports de l'île, avec

quatre bataillons François qu'ils portoient; il n'y eut que deux tartanes qui eurent le malheur d'échouer. Mr. de Bouvrigny, capitaine, qui commandoit six compagnies du regiment de Cambresis, embarquées sur ces tartanes, sauva ces troupes par sa présence d'esprit & son étonnante fermeté : mais il ne put les empêcher de tomber entre les mains des mécontens.

On raconte cette action dans tous ses détails. Elle est trop belle pour ne pas se faire un devoir de la rapporter. Il étoit dix heures du soir lorsque la tartane sur laquelle étoit Mr. de Bouvrigny donna sur des rochers avec un fracas épouvantable. Il empêcha d'abord ses gens de se jetter à l'eau, où ils auroient infailliblement péri. La tartane ayant enfin échoué à cent pas de la côte; il força les matelots, le pistolet à la main, de mettre leur chaloupe à la mer, & ne se sauva que le dernier, après avoir fait embarquer successivement tous les matelots & les soldats, ce qui dura près de deux heures.

A peine fut il à terre avec trois compagnies qu'il avoit tirées de sa tartane, qu'on lui vint dire qu'il devoit penser a se sauver, & que s'il attendoit le jour il couroit risque d'être

attaqué par les Corses; mais il ne vouloit pas abandonner trois autres compagnies, embarquées sur une autre tartane, qui étoit échouée à peu de distance sur un banc de sable. La chaloupe de cette tartane avoit peri en voulant transporter à terre quelques officiers & quelques soldats, dont Mr. de Bouvrigny reconnût le corps sur le rivage. Il résolut de secourir ceux qui étoient restés dans le batiment, & fit entrer ses gens dans quelques cabanes pour se reposer & se rechauffer durant le reste de la nuit. A la pointe du jour il envoya sa chaloupe débarquer ses camarades. Ils apporterent avec eux environ cent soixante coups à tirer, & soixante fusils, mais dont trente étoient sans platine, parcequ'on les avoit demontés de peur d'accident dans la tartane.

Mr. de Bouvrigny ayant fait la revue de sa troupe, qui ne montoit qu'à cent quarante hommes, fit mettre au milieu les soldats sans armes; sur les ailes les soldats avec les fusils sans platines, mais armés de leurs bayonnettes; à la tête & à la queuë ceux qui avoient des fusils avec leurs platines. Après ces dispositions il se mit en marche pour gagner San-Fiorenzo, dont il étoit à cinq lieuës. Il eût bientôt les Corses sur les bras. Avertis du naufrage arri-

vé sur leurs côtes, ils s'étoient rassemblés de toutes parts. Mr. de Bouvrigny passa en bon ordre, en leur présence, la riviere d'Ostriconé, ayant l'eau jusqu'à la ceinture. Il continua sa route par une montagne, malgré les coups de fusil qu'ils lui tiroient, & auxquels il répondoit de temps en temps; il tua quelques Corses, & eut quelques soldats blessés.

Malgré l'attention qu'il avoit de ménager ses munitions, elles furent bientôt épuisées. Il n'avoit plus dans toute sa troupe que cinq coups à tirer, & il avoit encore trois lieues à faire, lorsqu'il parut un gros corps de Corses à pied & à cheval, qui se disposoit à l'envelopper. La nuit approchoit; ses gens étoient excédés de fatigue, sans guide, avec cent quarante hommes sans poudre ni plomb; il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que de se rendre. Mr. de Bouvrigny ne s'y determina qu'avec peine. Il envoya son sous-lieutenant dire aux chefs des Corses qu'il ne venoit pas comme ennemi, mais comme ami; que les troupes qu'il conduisoit étoient des troupes Françaises qui avoient fait naufrage sur la côte; qu'elles ne demandoient que des vivres en payant, & un guide pour les conduire à San-Fiorenzo.

Mais

Mais les Corses exigèrent que ces troupes livrassent leurs armes, & se rendissent prisonnieres. Ils promirent seulement qu'on laisseroit aux officiers leurs épées, & qu'on ne depouilleroit point les soldats; conditions qu'on n'exécuta point. A peine furent ils désarmés, qu'on leur prit tout ce qu'ils avoient : on les mit absolument nuds; & Mr. de Bouvrigny lui même fut contraint de se laisser dépouiller. On lui donna seulement par grace spéciale une mauvaise culote de soldat (*& l'on étoit au mois de Janvier*). En cet état on lui fit faire & à sa troupe plus d'une lieue de chemin dans les rochers, & dans les montagnes; & ils arrivèrent enfin dans le village de Palasca, où on logea les soldats dans des maisons abandonnées, & les officiers chez un des habitans. Mais l'un des principaux chefs des mécontens vint voir le lendemain Mr. de Bouvrigny, lui fit donner des habits, & lui promit qu'on travailleroit incessamment à sa liberté.

Un Sergent & un soldat avoient trouvé moyen de se sauver, & avoient annoncé à San-Fiorenzo ce qui étoit arrivé aux six compagnies de Cambresis. Elles furent reclamées, & délivrées peu de jours après. Je passe sur les complimens qui furent faits à Mr. de Bou-

vrigny, mais non sur les plaintes qui furent portées aux chefs de la province de Balagna. Ils excuserent cette violence en disant que les paysans avoient pris les François pour des troupes Gênoises. Ce qui prouva que les dispositions des habitans de cette province n'étoient pas plus favorables aux Génois que celles des mécontens des montagnes.

Mr. de Boissieux, toujours dans la disposition d'attendre des renforts plus considerables que celui qu'il avoit reçu, pour agir avec plus de confiance contre des gens aussi déterminés, ne négligeoit rien pour préparer les avantages dont il pourroit se flater avec ces nouveaux moyens; mais depuis long temps indisposé, il bornoit nécessairement ses services à des ordres qu'on exécutoit. Sa maladie devint plus serieuse; il mourut enfin; & ce fut Mr. de Contades qui réalisa, pour ainsi dire, ses idées, en terminant les préparatifs & les travaux qu'il avoit ordonnés, de jour en jour, jusqu'à ses derniers momens. Il avoit été fait lieutenant général l'année précedente. Mr. le Marquis de Maillebois, aussi lieutenant général, qui avoit été nommé pour le remplacer lorsqu'on avoit appris sa maladie, arriva le 26. du mois de Mars.

Il y avoit alors trois partis dans l'Isle : Ceux des Corses fidéles à la République ; celui qui tenoit pour Théodore , lequel étoit le plus nombreux ; & un troisiéme parti formé par des égoïstes qui les trompoient tous deux par leurs sentimens secrets ; & qui semblables à beaucoup de gens , dans les occasions où les esprits sont divisés , ne tenant qu'à eux même s'expliquoient fort peu par leurs discours , & encore moins par leur conduite.

Mr. de Maillebois arrivé avec les secours que Boissieux avoit attendus , ne perdit pas de temps pour en faire usage. Il servit en cela très bien l'ardeur du Marquis Mari qui brûloit d'impatience de voir triompher sa République, & qui dans tout ce qui dépendoit de lui montroit toujours autant d'intelligence que de zéle. Maillebois , qui devoit vaincre ces rébelles sans les soumettre , ou les soumettre sans les changer , agit contre eux avec cette profondeur de vues qu'il montra dans toutes les actions de sa vie , & qui n'exclut ni la rapidité du coup d'œil , ni la vivacité des mouvemens. Il se trompa pourtant dans les premiers jours ; car il commença par les irriter, & les porter même au desespoir en ordonnant de couper les oliviers pour faciliter les

approches. Il vit bientôt qu'il falloit se faire un autre principe. La regle de conduite qu'il s'imposa alors forma un contraste avec son début. L'art succeda à la violence. Il s'attacha à gagner les chefs des révoltés ; il en seduisit quelques uns. Dans ses entretiens avec eux, amenés par des prétextes ingénieusement trouvés, il parla veritablement à leur raison ; & ils finirent par promettre d'engager les Corses à se rendre. Mais il fut arrêté qu'on les attaqueroit d'abord de maniere à les étonner. Mr. de Maillebois sur cela forma un plan. Il étoit parfaitement conçu, mais il exigeoit plus de troupes qu'il n'en avoit. Il en demanda. Il en vint. Pendant qu'il les attendoit, il fit des tentatives, & des attaques dont quelques unes lui reussirent, & qui toutes annonçoient un homme à qui il ne devoit pas être difficile de vaincre, parcequ'il n'étoit jamais vaincu par les difficultés. Son plan étoit d'attaquer les mécontens de toutes parts ; il l'exécuta. Mr. de Villemur commença par le village de Lavataggio dans la Balagna, à quelques lieues d'Algaïolo ; il étoit défendu par Jean Baptiste Crucé, prêtre devoué à la Corse comme à Dieu, & gouverné un peu par la haine pour les Gênois, sans définir la haine. Il avoit fait

barricader les rues, les maisons, & les églises, & avoit sous ses ordres des agneaux par la docilité, & des lions par le courage, au nombre de quatre cens. Mr. de Villemur n'avoit avec lui d'autre artillerie que deux petits canons, portés par un mulet. Mais la conduite & l'usage supplèent à tout, le Curé fut obligé de se rendre.

Le Marquis du Chatel, à la tête de quatre bataillons attaqua le couvent des Cordeliers d'Aregno, où le Docteur Paoli s'étoit enfermé avec soixante hommes. On envoya un tambour pour le sommer de se rendre. Sa réponse fut un coup de fusil, dont le tambour fut blessé. Une artillerie semblable à celle de l'Avataggio tira à coups pressés, toute la journée contre les murs du couvent sans les endommager. Quatre cens montagnards vinrent pour secourir ce poste; mais ils furent repoussés, & Paoli se rendit le lendemain. Monté Maggioré s'étoit rendu la veille à l'officier qui commandoit au poste d'Alsiprato. Les autres postes de la Balagna ne firent aucune resistance; & la province entiere fut soumise en quatre jours. Il y eut de la bonne volonté dans plusieurs villages; & pour profiter d'une amnistie que j'ai oublié de dire que Mr. de Maillebois avoit fait publier avant

de commencer son attaque générale, plus de quinze cens fusils lui furent apportés, avec le serment de soumission à la République.

Dans le même témps Mr. le Marquis de Maillebois faisoit agir sur l'esprit des habitans de la jurisdiction de Bastia, & s'avançant vers Balagna, il ordonna trois attaques à la fois: le Comte de Lussan marche vers la Gorge de Tendà, Mr. le Marquis de Crussol vers celle de Bigorno, & Mr. le Marquis d'Avarey vers celle de Lento. Les deux premieres attaques reussirent sans beaucoup de peine; on trouva plus de resistance à la troisieme, qui reussit aussi. Quelques jours après, les districts de Mariana, de Casinca, de Cazacani, d'Oreza, & de Rostino, tous considerables, envoyerent leurs deputés faire leur soumission, & les autres Piéves les imitant, presque tout le pays fut desarmé, depuis Bastia & Calvi jusqu'au fleuve Tarignano. Louis Giafferi, Hyacinthe Paoli, & Brandonê, chefs du district de Tavagna vinrent eux même remettre leurs armes, & accepter l'amnistie. Mr. de Maillebois étant parvenu à Corté, Arrighi, autre chef des mécontens, y vint faire les soumissions des districts de Vénasco, de Vico, & de Ginerca. Ainsi toute la partie de la Corse, depuis Ca-

po-Corso jusqu'à Corté, & même au de-là, (ce qui formoit près de deux tiers de l'île) fut pacifiée en moins d'un mois.

Dans le mois de Juillet, Mr. de Maillebois ordonna au Vice-Consul de France qui résidoit à la Bastie, de se rendre dans la partie meridionale de la Corse, pour faire publier l'amnistie dans les districts qui n'avoient pas encore consigné leurs armes. Cette publication fut suivie de la soumission la plus prompte dans les districts de la Rocca, & de Sartené. Mr. de Maillebois après avoir encore reçu les soumissions des autres principaux chefs, se rendit à Ajaccio pour s'avancer de là vers le district de Talavo, le seul endroit de l'île où il restoit des rébelles à soumettre. Cependant les chefs des mécontens qui avoient évidemment facilité la soumission de la Corse, furent éloignés de l'île, soit qu'on trouvat dangereux de les y laisser; ou qu'eux même ne crussent pas devoir y rester. Vingt-sept s'embarquerent à la Paludella sur un batiment François qui les transporta à Porto-Longoné. Plusieurs se rendirent à la Cour de Naples, où ils trouverent de l'emploi. Le Roi des deux Siciles voulut voir le fameux Giafferi, qui lui fut présenté. C'étoit un vieillard qui malgré son grand age

portoit dans ses traits toute la fierté, & toute la vigueur de sa jeunesse. Il convenoit qu'il avoit passé les six dernieres années de sa vie presque toujours à cheval. Le Roi causant avec lui librement, lui demanda pourquoi les Corses étoient si opiniatres & si emportés? C'est, répondit Giafferi, parcequ'ils n'ont que les vices de la nature; la modération & la flexibilité s'accordent mieux avec les vices de l'art. Accoutumé à se contraindre l'homme alteré par la corruption, se plie aisément aux circonstances. L'homme de la nature se roidit, au lieu de se plier, & comme l'arc tendu, lance son trait impétueusement, quand la tension devient trop forte.

AN. 1740. La pacification de l'île entiere ne dépendoit plus que de la reduction de deux hommes seulement. Mais leur caractère alloit offrir des difficultés presque invincibles. Ces deux hommes étoient le Baron de Newhoff, jeune homme de vingt-huit ans, neveu de Théodore, & le Baron de Drost également son parent. On ne trouve que dans les ouvrages d'imagination des hommes semblables à ceux-là. Les bêtes féroces ne sont pas plus indomptables, & les êtres civilisés ne sont pas plus instruits. Toutes les ruses de la guerre étoient rassemblées

dans ces deux têtes ; le danger enflamoit leur ame, l'obstacle excitoit leur génie ; ils ne connoissoient point le desespoir ; l'impossibilité n'étoit qu'un mot pour eux. Ils ont pris leur résolution, & se sont fait un parti. Le bruit de leur défense frappe l'oreille de plusieurs Corses qui se sont soumis ; & fait deux cens infidéles, en deux jours. Voilà une troupe par la reunion : voilà une armée par le courage. Maillebois a besoin de toutes ses ressources, surtout de sa tranquillité d'esprit ; s'il met plus de vivacité que de reflexion dans sa poursuite, il expose ses troupes ; il les fatigue, il les dégoute, & ses mauvaises succès peuvent servir à tripler le parti qu'il attaque. Enfin il vient à bout de dissiper ce nuage très-orageux. La fuite, les blessures, le découragement, l'épuisement des forces, la mort ont réduit deux cens hommes à deux ; & ils se rendent enfin *pour n'être pas vaincus*. Mr. de Maillebois disoit qu'après avoir soumis ces deux êtres, la guerre ne lui paroitroit plus qu'un jeu.

La Corse est desormais tranquille. Le Général jouissant de sa victoire peut penser à sa retraite. Il l'annonce, & la prévient par le discours le plus sage, & le plus touchant au peuple qu'il a vaincu. Il sait pourtant bien que

ſans le concours des chefs la Corſe ſeroit encore dans l'état de revolte, & qu'après ſon départ, reprenant ſon caractére qui ne peut jamais changer, elle rentrera dans ſon habitude; mais il n'en doit pas moins jouir de ſon ouvrage, & ſe flatter d'avoir acquis quelque gloire. Les troupes inutiles repaſſent en France, & Louis XV. qu'il a inſtruit d'abord, fait declarer à la République que ſes engagemens ſont remplis, & que la Corſe eſt ſoumiſe; mais il fait ajouter, en même temps, que cette tranquillité ne peut être durable qu'autant qu'on la fixera par une adminiſtration douce. Les Gênois avoient prévenu ce conſeil par leurs reflexions. Ils n'avoient jamais été tyrans, ils voulurent devenir amis. Mr. de Maillebois partit honoré du baton de Maréchal de France, & plus honoré par l'eſtime qu'il laiſſoit pour lui dans l'Ile.

Ce qu'il avoit interieurement prévu, arriva, & les Gênois éprouverent ce qu'ils ne meritoient point. Il reſtoit beaucoup de mécontens cachés; tous les fuſils n'avoient pas été rendus. On en avoit enfoui dans la terre; on en avoit renfermé dans des tombeaux; & la diſpoſition qui reſtoit dans les cœurs, étoit un arme plus dangereuſe. L'ame eſt le premier arſenal des

passions irritées. L'homme de la nature qu'on a voulu ramener, garde toujours son caractère, parcequ'il conserve toujours de l'inquietude. Il a cédé aux circonstances, aux discours flatteurs, aux offres interessantes; mais s'il fut trompé, ou s'il se trompa en croyant l'être, jamais sa confiance n'est entiere; trop borné par l'esprit pour connoître la sécurité, il se garde de l'avenir par la précaution; & l'on doit s'observer sans cesse, & aller plus loin que la prudence pour en faire un être tranquille & fidele.

Pour se conformer à cette régle éternelle, les Gênois avoient pris un parti qui doit faire honneur à leur raison. Le temps de Mr. Mari étoit fini. Son zéle ardent, ses vertus patriotiques pouvoient être dangereuses. Il falloit le remplacer par un esprit d'un autre trempe. Le ciel avoit formé le Marquis *Dominique Marie Spinola* pour répondre aux vues d'administration qu'ils avoient conçues. Ce noble Gênois avoit été Doge en 1732. & venoit d'être nommé Commissaire général, quoiqu'il eut 78. ans. Il avoit accepté cette place malgré son grand age, parcequ'il étoit fort affectionné aux Corses parmi lesquels il étoit né, dans le temps que son pere les avoit gouvernés. Son esprit étoit la lumiere la plus pure & la plus douce. Son cœur avoit

cette chaleur conservée qui ne jette pas de l'éclat, & n'embrase pas la tête ; il avoit le feu qu'il faut pour aimer, & la modération qui prévient les effets d'une sensibilité trop vive. Ses discours peignoient ses sentimens ; ses actions prouvoient ses principes. Toujours juste, souvent bon, jamais foible ; il faisoit craindre son coup-d'œil, en faisant adorer son ame. Porté par inclination à traiter les Corses avec bonté, il reçut avec plaisir les instructions pleines de douceur que lui donna la République ; & ses premiers momens dans l'île furent marqués par les attentions les plus réelles de la part du corps auguste qu'il venoit representer. On n'a pas oublié qu'un des principaux griefs des Corses étoit que ceux de leur nation n'avoient point de part aux honneurs écléſiaſtiques ? On commença par donner à deux Insulaires les évêchés de Nebbio, & de Sagone. Cette nomination causa des transports : mais il est des cœurs qui échappent à tous les autres. Le Marquis Spinola fit publier un pardon général pour tous ceux qui avoient offensé la République. Plusieurs rébelles à qui l'on n'avoit fait grace qu'à condition qu'ils sortiroient de l'île, saisissant l'occasion d'y rentrer, se montrerent bientôt ; & malheureusement ils rapportoient

les passions & les vices qui les en avoient exclus.

Un pareil retour, & une contagion devoient être bientôt la même chose. Il y avoit dans l'île bien des gens dont la soumission n'avoit étoit qu'une grimace; il y en avoit d'autres qui n'observant pas l'art de dissimuler annonçoient leurs desseins par de petites actions qui pouvoient causer des inquiétudes, mais que par prudence on évitoit de punir. Tous ces êtres nés pour s'unir devoient bientôt former un corps redoutable. L'union eut lieu; le corps se montra; & l'insurrection la plus effective causa les craintes les plus justes. On vit alors que toutes les armes n'avoient pas été rendues. Spinola fut obligé de donner à la poursuite, à la précaution, à la rigueur, les jours qu'il avoit destinés à la bonté. Il fallut demander des renforts, il fallut préparer la guerre; il fallut penser à la vengeance: tristes soins, cruelles idées, quand on a cru apporter le bonheur.

AN. 1741.

Le sacrifice est fait. Spinola ne pense plus qu'à son devoir; & l'honneur d'une République offensée lui rend le feu de la jeunesse. Mais trois mille hommes qui s'entendent, qui s'agitent, qui se multiplient par la ruse, par le mouvement, par l'audace, sont

un hydre dont les têtes se reproduisent, & ne peuvent jamais être abattues.

Le district de Rostino, dans la jurisdiction de la Bastie, & celui de Cazzacone étoient ceux où l'on voyoit le plus de ces rebelles. On résolut d'armer contre eux les Corses bien intentionnés, qui las de révoltes & de guerres civiles, offroient aux Génois de les aider à reprimer les nouveaux troubles. On défendit en même temps, sous des plus grièves peines, aux armuriers de l'île, de travailler aux armes à feu pour aucun Corse, sans une permission expresse. On punit ceux des révoltés qu'on put faire prisonniers, avec une sévérité capable d'effrayer les autres. On arrêta les personnes suspectes, & l'on en bannit plusieurs. Mais beaucoup de ces exilés arriverent encore dans l'île, & apporterent des armes, des fusils, & des munitions, sans que les précautions prises pussent les empêcher d'entrer. La mauvaise volonté de beaucoup de Piéves se manifesta, de jour en jour, & tout annonça un soulevement prochain.

An. 1742. Ces nouvelles affligerent fort les Génois; & ils avoient d'autres sujets de chagrin. L'Empereur Charles VI. qui les protegeoit étoit mort; [illegible] occupée de ses propres affaires ne

pouvoit guere venir à leur secours. L'Espagne, qui auroit pu les aider, étoit en guerre avec l'Angleterre. Toute l'Europe prenoit les armes; la neutralité qu'ils vouloient observer faisoit des mécontens, & refroidissoit des amis. La Cour de Sardaigne leur faisoit des querelles & des menaces; L'Angleterre paroissoit vouloir favoriser Théodore qui ne se reposoit pas, & qu'on aimoit toujours: elle prétendoit remarquer en eux de la partialité en faveur des Espagnols.

La tranquillité de la Corse devenoit donc le besoin de la République. Besoin vrai, besoin senti, que l'orgueil même n'auroit pu se dissimuler; & elle n'avoit point d'orgueil; elle vouloit jouir de ses droits, sans se croire autorisée par la supériorité, à des rigueurs arbitraires; elle vouloit être juste, & ne paroître jamais foible. Elle donna donc tous ses soins à pacifier l'île. Il fut arrêté que douze députés, nommés par les diverses provinces, après avoir examiné les articles du nouveau réglement, & les avoir approuvés, l'accepteroient au nom de tous les habitans. Ces députés se rendirent à la Bastie, & après plusieurs conférences retournerent rendre compte des articles de ce réglement qu'ils proposerent d'accepter. Ils revinrent

rent quelques jours après ; mais les réponses qu'ils apportoient n'étoient rien moins qu'une acceptation. Le principal article du réglement proposé étoit la fixation de la taxe. Elle étoit portée à six livres pour chaque feu. Les districts les mieux intentionnés ne vouloient payer que cinquante sols : quelques uns refusoient absolument d'admettre aucune imposition : d'autres demandoient que le prix du sel & de la taille fut remis sur l'ancien pied, & que les droits sur le bled & l'huile fussent supprimés. La province de Balagna entr'autres ne vouloit rien conclure sans les ordres, & la garantie de la France. Les députés présenterent à Spinola un mémoire où ces diverses propositions étoient détaillées. Spinola ne voulut l'admettre qu'après que les deputés se furent determinés à y faire quelques changemens. Ces changemens déplurent : On avoit rayé l'article de la garantie du Roi de France. Ils voulurent qu'il fut retabli ; & comme on ne se rendit pas à leurs voeux, les principaux habitans de la Balagna signerent une protestation contre tout ce qui s'étoit fait. Leurs voisins, habitans de la Piéve de Caccia, imiterent leur exemple funeste, & tous se préparerent à soutenir leurs prétentions par les armes. Voila

cette

cette paix si désirée par la République, & par le Gouverneur; ou plutôt voilà le caractère du peuple qu'on espéroit amener à une sage docilité. Il fallut encore se prêter à ce caractère indomptable; & Spinola reçut le réglement le plus adouci. La taxe y étoit modérée à quatre livres huit sols, & la perception de ce droit, & des autres impots, modérés de même, étoit fixée au commencement du mois de Décembre suivant.

Quelques égards qu'on leur marquat par cet adoucissement, ils déclarerent qu'ils ne payeroient pas. Il fallut se resoudre à les y contraindre; mais les tentatives furent vaines. Le Major Franceschi se présenta aux portes de la petite ville d'Ampugnano, avec un corps de troupes pour exiger le nouveau droit. Il trouva les portes fermées. S'étant mis en devoir de les rompre, les habitans sonnerent le tocsin, firent des feux pour avertir les districts voisins de ce qui se passoit, tirerent sur le détachement, tuerent quelques soldats, & obligerent le Major à se retirer avec précipitation à Rostino. Un autre détachement qui voulut exiger la taxe à campo-loro, ne fut pas plus heureux; & l'on apprit, en méme temps, qu'il s'étoit tenu deux assemblées, l'une dans la Pieve de

Caccia, l'autre dans celle D'Orezza, où les Corses de ces districts avoient résolu de périr les armes à la main avant que d'accepter le réglement.

La multiplicité de ces détails, & l'uniformité des scènes qu'ils décrivent nous tiendroient trop long temps dans la même situation. Je passe à d'autres objets que je ne traiterai pas plus au long, parceque d'autres doivent suivre qui sont d'une plus grande importance.

AN. 1743. Théodore arrive à Livourne sur un vaisseau Anglois. Il annonce son retour en Corse, & assure qu'on peut compter sur la protection du Roi d'Angleterre. En effet lorsqu'il se présente dans l'île, il est accompagné d'un second vaisseau de guerre de la même nation. Il n'est pas reçu comme il esperoit l'être. Il se plaint, & se retire pour ne plus revenir. Les Génois se plaignent au Monarque Anglois; il fait répondre qu'il ne prend aucun interet à Théodore, & que les Officiers de ses vaisseaux ont agi sans ses ordres.

Le froid accueil qu'on avoit fait à Théodore venoit necessairement du changement de disposition. Les Corses ne vouloient pas payer les impots, mais ne vouloient plus méconnoître la République. L'embaras étoit toujours très-grand

pour elle. Spinola venoit de mourir. Justiniani fut nommé pour le remplacer. Il arriva à la Bastie apportant avec lui beaucoup d'argent, de l'artillerie, des munitions abondantes de guerre & de bouche. Les Corses touchés des derniers sentimens de Spinola, des discours qu'il leur avoit adressés en mourant, & des chagrins qu'ils lui avoient causés, auxquels ils avoient lieu d'attribuer sa fin precipitée, s'étoient repentis de leur resistance trop absolue, & se montroient beaucoup mieux disposés; mais ils demandoient que la taxe fut diminuée. C'est dans cette circonstance que Justiniani arriva dans l'île. Instruit de ce changement, il étoit sûr, avec ce qu'il avoit à leur dire, d'être très-bien reçu. Il déclara de la part du Sénat que la liberté du port des armes étoit accordée aux mécontens; & à tous les citoyens le retablissement des impôts sur l'ancien pied, avec cette clause même qu'ils ne pourroient être augmentés que du consentement des deputés des douze principaux districts de l'île. A ces faveurs, il ajouta la nomination à l'Évéché d'Aleria, & aux principaux emplois de Magistrature & de Finance de la Corse, en faveur des naturels du païs. Les Corses parurent d'abord très-satisfaits de ces offres; mais bientôt elles

exciterent en eux de nouveaux désirs. Ils vouloient qu'il n'y eut dans toute l'île qu'une seule ville dont le gouvernement ne fut pas Corse; qu'on ne nommat que des Corses pour remplir toutes les magistratures; qu'il y eut deux tribunaux, l'un à la Bastie, l'autre à Ajaccio, où les affaires criminelles se jugéassent en dernier ressort; que l'ancienne noblesse de l'île jouit des mêmes prérogatives que les nobles Gênois; que les Corses eussent la liberté d'établir toutes sortes de manufactures, & d'exploiter les mines de leur île; que leur commerce fut libre, & qu'il n'y eut aucune imposition sur la sortie ou l'entrée des marchandises, quelles quelles fussent; que ces concessions fussent garanties par les Puissances que les Corses choisiroient, & qu'il ne put y avoir à l'avenir aucunes conventions entre les Corses & les Gênois, sans qu'elles fussent ratifiées par les principaux habitans de tous les districts de la Corse.

Justiniani sentit que c'étoit demander beaucoup après avoir beaucoup obtenu; il envoya cependant leurs propositions sans differer; mais il leur dit avec bien de la raison. Mon arrivée parmi vous fut marquée par les plus flatteuses attentions du Sénat à votre égard; je

jouissois d'avance de votre satisfaction; & la mienne étoit extréme. Vous l'alterez beaucoup par vos nouvelles pretentions, non que je sois persuadé que la République ne fera pas tout ce qui dependra d'elle pour s'assurer de votre attachement; mais elle peut trouver dans ses réflexions un obstacle aux mouvemens de son cœur: vous ne serez pas content; & je ne serai plus heurex. Dejà même je ne le suis plus. Dès que je vous vois des desirs qui peuvent n'être pas satisfaits, je ne puis plus jouir de ce calme sans lequel il n'y a point de bonheur. Permettez moi de vous parler en ami; il n'y a plus de superiorité chez moi; c'est le cœur seul qui veut vous gouverner; & c'est lui que vous allez entendre. Quand on forme des vœux, il faut penser aux interets des autres; il faut penser à la peine qu'on leur prépare en s'exposant à un refus. Si l'on chérit l'idee de l'égalité, c'est parcequ'on suppose qu'il existe une justice; or est un bien juste lorsqu'on se met dans le cas de murmurer d'un refus qu'on auroit du prévoir.

Les Corses parurent sensibles à la sagesse de ce discours; mais il leur falloit plus que des discours sages; & en cela ils n'étoient pas extraordinaires, puisque l'esprit de tant

de gens eſt fait comme le leur. La République ſe prêta à leurs deſirs autant quelle le pouvoit décemment, & raiſonnablement. Ils furent ſatisfaits à demi. La Main Divine fit le reſte. Il exiſtoit à Gênes un homme qui honoroit l'Égliſe, qui ſervoit Dieu tous les jours en inſtruiſant les hommes, & en les inſtruiſant dans cette morale qui doit les lier tous, & qui éclaire les devoirs de la ſuperiorité, comme ceux de la dépendance. Cet homme ſaint étoit le Pere *Leonardo*, fameux Miſſionnaire, dont le nom ſe conſerve, & ne doit jamais être oublié. Il étoit natif de Port-Maurice, & Réligieux de l'Ordre de S. Pierre d'Alcantara. Il venoit de faire une Miſſion à Gênes; & ſes sermons, dit on, avoient attiré un concours ſi prodigieux qu'il avoit été obligé de prêcher dans les places publiques. Le jour de la cloture de ſa Miſſion, il avoit fait dreſſer un échaffaut dans la plaine de Biſagno; & plus de cinq mille perſonnes s'étoit empreſſées de recevoir ſa bénédiction. Ayant exhorté ſes auditeurs à contribuer aux frais de l'armement de la barque entrétenue contre les Corſaires, il avoit en un inſtant ramaſſé une ſomme conſiderable; & pluſieurs femmes qui manquoient d'argent lui avoient donné leurs bagues, & leurs boucles d'oreilles.

Le Pere Leonardo. Pénétré du sentiment de pieté qui regne à Gênes, des impressions heureuſes qu'il y avoit faites, & non moins touché des tourmens injuſtes que la Corse faiſoit ſouffrir à la République, se rendit dans cette île par un mouvement de ſon zele. Son éloquence devoit être ſuperieure partout; elle parut & nouvelle & divine en Corſe. Un zéle mal entendu dans les prédicateurs, y avoit parlé toujours le langage de la haine; le Pere Léonardo y fit parler la raiſon. On ne la connoiſſoit pas. Il lui donna l'interet du ſentiment, l'autorité de la morale, la ſublimité de la réligion. Il pénétra dans les ames par le moyen le plus ſûr, & par le premier de tous les dons, celui de ſavoir leur parler; il les unit à la ſienne, & les devoua enfin à la République, pour laquelle il montroit un si grand interet. Les Corſes pénétrés connurent le devoir. Ils furent plus heureux, ils connurent le repentir. Mais .... Ne troublons point le plaiſir que cauſe leur changement; les événemens ne me rameneront que trop tôt à leur caractêre.

Gênes maintenant tranquille du coté de la Corſe, n'eſt pas dans cette ſituation par rapport à l'Angleterre. Elle voit avec une veri-

table douleur que cette Couronne, qui a en effet de la prévention à l'égard de l'Espagne, se sert encore de ce prétexte pour troubler tous les jours les droits de sa neutralité par des hostilités trop réelles, pour n'être pas volontaires, quoiqu'elle desavoue ceux de ses Officiers qui osent se les permettre. Elle voit aussi que ces hostilités sont fondées sur une conjuration qui s'étend plus loin que les motifs qu'elle présente, & que des intelligences secrettes préparent un orage qui couvrira tous ses états. Ce prejugé terrible est bientôt justifié. Un traité signé à Wormes au nom du Roi d'Angleterre, du Roi de Sardaigne, & de la Reine de Hongrie, éclairoit son sort déplorable. Dans ce traité les Puissances contractantes s'exprimoient ainsi, (Article XI.) » Comme » il est important pour la cause publique, » que Sa Majesté le Roi de Sardaigne ait une » immédiate communication de ses états par » mer avec les puissances maritimes, Sa Majesté la Reine de Hongrie & de Bohême, lui » céde tous les droits qu'elle peut avoir, d'au» cune maniere, & sous aucun titre que ce soit, » sur la ville, & le Marquisat de Final; les» quels droits elle céde & transfére, sans au» cune restriction quelconque, au dit Roi de

» Sardaigne, dans la juste attente que la Ré-
» publique de Gênes facilitera autant qu'il sera
» necessaire, une disposition si indispensable-
» ment requise pour la sureté & liberté de
» l'Italie, en considération de la somme qui sera
» trouvée être dûe à la dite République;
» sans que Sa Majesté le Roi de Sardaigne,
» & Sa Majesté la Reine de Hongrie soient
» obligés de contribuer au payement de la dite
» somme: pourvu neanmoins que la ville de
» Final soit & demeure pour toujours un port
» libre, comme celui de Livourne; & qu'il
» sera permis au Roi de Sardaigne d'y réta-
» blir les forts qui ont été démolis, ou d'en
» faire batir d'autres, suivant qu'il le jugera
» le plus convenable.

Par tout ce qui a été dit anterieurement au sujet de Final, très formellement & légigitimement acquis par les Gênois, de l'Empereur Charles VI. on voit que cette cession étoit bien irreguliere. Les representations de la République, respectueuses mais fermes, furent une demonstration sensible de cette violence, & une réponse sans replique. » Vous avez he-
» rité du Prince de qui nous avons acquis;
» vous devez soutenir le droit de jouissance
» attaché à cette acquision; & loin de la pro-

» téger vous aspirez à la ravir? » C'étoit le sens du mémoire des Gênois. La Reine, loin de se rendre fit des menaces; & la République loin de céder, prit ses précautions. Le Roi de Sardaigne de son coté se mit en état de devoir à ses armes, ce qu'on refusoit à ses raisons; & l'Angleterre, servant ses alliés & ses passions particulieres, leva le masque & agit en ennemi declaré. Gênes alors prit le parti trop indispensable de s'appuier de la protection des Rois de France & d'Espagne; & pour la rendre aussi effective qu'elle pouvoit l'être, & qu'il étoit nécessaire qu'elle le fut, elle se ligua, & promit de fournir dix mille hommes, & un train d'artillerie à ces deux cours & à celle de Naples, unies toutes trois contre les trois autres.

AN. 1744. Conséquemment à ce traité les troupes de France, d'Espagne, & de Naples s'approchent du territoire de la République. Une partie est sous les ordres de Dom Philippe. Une autre est commandée par le Duc de Modene. Divisées ainsi pendant quelque temps, elles se reunissent bientôt, & agissent de concert, conformément au projet qui a été formé.

Le Comte de Schullembourg, qui commandoit un corps de troupes de la Reine de Hon-

grie, fort de dix huit mille hommes, & qui s'étoit avancé ſur le territoire de Gênes, campant près de Novi, depuis Serravallé jusqu'à Caroſio, eſt obligé de ſe retirer à l'approche des deux armées reunies. Suivant le principe, cruel mais conſéquent de la guerre, il eut ſoin avant ſa retraite de mettre le feu à tous les fourrages qu'il put raſſembler; il exigea de fortes contributions, & laiſſa faire à ſes troupes les plus grands desordres ſur le territoire Gênois. Il avoit pratiqué en avant de Novi, des retranchemens, de diſtance en diſtance, dans l'intervalle de près d'une lieue & demi; il attendit qu'ils fuſſent tous forcés les uns après les autres; & contraint enfin à quitter la partie entiere de l'état Gênois qu'il occupoit, il y fit autant de mal qu'il étoit poſſible, pillant les maiſons ſur ſa route, détruiſant les moulins, & briſant les meules.

Les troupes de Gênes, au nombre de quatorze bataillons, entre quelques compagnies franches, joignirent celles de France & d'Eſpagne. Elles étoient commandées par le Marquis *Brignolet*. Dès que cette réunion eut lieu, la République donna ordre à ſes Miniſtres dans les Cours de Londres, de Vienne, & de Turin de déclarer les motifs qui la portoient à cette

démarche, & fit répandre en même temps divers écrits où ces motifs étoient détaillés fort au long.

Elle y exposoit qu'uniquement attentive à la conservation de ses domaines, & de son commerce; elle n'avoit jamais eu d'autre but que de se concilier la bienveillance de toutes les Puissances, par les égards les plus respectueux: mais qu'une conduite aussi irreprochable n'avoit pû la mettre à l'abri des prétentions fausses, & des surprises presqu'incroyables du Roi de Sardaigne. Que dès 1733. ce Prince avoit sollicité l'Empereur Charles VI., de lui céder le Marquisat de Final, & d'autres fiefs dans la Ligurie; & que cet Empereur, trop juste pour vouloir disposer du bien d'autrui, le lui ayant refusé, le Roi de Sardaigne en avoit temoigné son ressentiment, en refusant d'embrasser alors les intérets de la Cour de Vienne.

Que non seulement la République de Gênes avoit acquis le Marquisat de Final par un contrat solemnel; mais que l'Empereur en le lui vendant, le lui avoit transferé irrévocablement, avec la même souveraineté & les mêmes prérogatives avec lesquelles le Roi d'Espagne l'avoit antérieurement possédé, réservant de plus à la République les anciens droits qu'elle avoit sur

ce Marquisat; qu'enfin il s'étoit engagé pour lui & ses successeurs à garantir ce Marquisat à la République, & l'avoit fait comprendre dans le traité de la quadruple alliance, comme cédé aux Gênois.

Que la Reine de Hongrie n'avoit pas plus succédé aux états, qu'aux engagemens de cet Empereur, son Auguste Pere; & par consequent se trouvoit dans l'obligation d'assurer à la République de Gênes la possession du Marquisat de Final; que loin de remplir une obligation si positive, elle avoit arrêté par le traité de Wormes que ce marquisat passeroit sous la domination du Roi de Sardaigne, qu'elle substituoit à ses droits sur ce domaine, comme s'il lui en étoit resté quelques uns: que la République n'avoit pû se prêter à une convention dont l'exécution lui seroit si préjudiciable, à tous égards, & qui donneroit au Roi de Sardaigne la facilité de dépouiller Gênes de son commerce: surtout les domaines de la République se trouvant coupés, & environnés de toutes parts par les anciens états de ce Prince, & par ses nouvelles conquêtes.

Que les Gênois s'étoient long temps flattés que le Roi de Sardaigne & les autres Puissances qui avoient signé le traité Wormes, au-

roient égard aux représentations déjà faites par la République ; mais que se voyant frustrée de cette esperance, voyant que le Roi de Sardaigne avoit fait occuper toutes les avenues de leur état, qu'il avoit défendu à ses sujets de leur fournir des vivres, qu'il avoit fait commettre des hostilités sur leur territoire, qu'en dernier lieu il venoit de faire brûler des magasins à Vintimille ; la République, dans la necessité de pourvoir à sa défense, avoit été obligée de s'appuier des secours des Rois de France, d'Espagne, & des deux Siciles ; qu'au reste elle étoit bien éloignée en faisant cette démarche de vouloir donner aucun sujet de mécontentement, ni à la Reine de Hongrie, ni au Roi d'Angleterre ; que toujours pleine de respect pour ces deux Puissances, elle desiroit entretenir avec leurs sujets les liaisons d'amitié & de commerce qui subsistoient depuis si long temps ; que ses engagemens ne consistoient qu'à fournir un corps de troupes auxiliaires aux Puissances qui, à cette condition, s'étoient obligées de lui garantir ses états.

Cette justification étoit claire, & prouvoit une innocence de motifs comme de conduite bien sensible, mais la politique n'admettant que ce qui convient à ses interets, ou affecte

de ne pas croire aux raisons qu'on lui oppose, ou brave le droit qu'on a de lui en opposer. Pour se conformer à la premiere de ces régles, les Cour de Vienne & de Londres repondirent outrageusement, qu'on s'étoit attendu depuis long-temps à la démarche que la République venoit de faire; qu'elle ne devoit pas douter des ressentimens auxquels cette démarche l'exposoit; & qu'elle ne devroit imputer qu'à elle seule les malheurs qui pourroient en resulter.

Ces malheurs alloient être bientôt si grands que ce n'est qu'en fremissant que je pourrai les décrire, quoiqu'ils me fussent dejà connus comme à tout l'univers, quand j'ai parcouru les papiers qui devoient m'en offrir les détails. Mais n'anticipons point sur la date d'un événement, qui malgré l'horreur du bombardement de 1684. se présente, comme l'epoque la plus extraordinaire, & la plus incroyable dans les fastes de l'Europe.

La réponse des deux Cours ne surprit point les Gênois; elle n'en fut pas moins effrayante; mais jamais ils ne se laissoient accabler. Ils étoient partout en état de défense; & le courage de l'innocence opprimée est une force particuliere qui double celle des armes. Ils avoient armé les paysans de leurs frontieres, dange-

reux dans les révoltes, indomptables dans les guerres légitimes. Quelques détachemens Piemontois tenterent des surprises, ils furent vivement repoussés. Les paysans Gênois, de leur coté, percerent du coté de Montairolo, firent des courses jusqu'aux retranchemens de cette place, & par une fortune contraire, ils jetterent la consternation dans les environs d'Ormea.

Mais quelques précautions que les Gênois eussent prises, ils restoient exposés aux entreprises de la flotte Anglaise, qui commença bientôt à répandre l'alarme sur les deux cotes. Elle s'approcha particulierement de Savone; & à la chute de la nuit commença à y jetter des bombes. Le but des Anglois étoit de bruler quelques vaisseaux Espagnols qui étoient dans le port de la ville, & dont plusieurs étoient chargés de poudre. On se hata de transporter une partie de cette poudre dans le magasins de la place, & l'on jetta le reste dans la mer. On travailla ensuite à élever une batterie dans un lieu avantageux; & cette batterie incommoda si fort les vaisseaux Anglois, qu'ils furent obligés de se retirer, sans avoir causé presque aucun dommage.

Mais cette expedition en annonçoit de plus violentes. Gênes se souvenoit du fatal bom-

bar-

bardément précédent. Les habitans ne raisonnoient que sur le danger dont ils se voyoient menacés; & l'alarme étoit générale. On peut quelquefois s'armer contre le pressentiment, se rassurer sur les apparences; mais quand les épreuves ont été terribles, elles deviennent des autorités par la crainte. Voilà pourquoi l'experience nuit souvent au courage, & dans quelques circonstances que ce soit, n'est pas toujours un bonheur.

Enfin le 27. de Septembre une escadre Anglaise composée de treize vaisseaux parut à la vue du port de Gênes. Un vaisseau s'en détacha, & s'étant avancé avec deux galiotes malgré le feu des batteries, elles commencerent à jetter des bombes vers une heure après midi. Comme cette attaque étoit prévue, tout se passa dans la ville avec beaucoup d'ordre, malgré le trouble des esprits. Les galiotes continuerent de jetter des bombes toute la nuit; mais voyant qu'aucune n'étoit parvenue jusqu'à la ville, & que le feu des batteries les incommodoit beaucoup, elles se retirerent, & rejoignirent l'escadre, qui disparut. AN. 1745.

Le lendemain elle s'arrêta devant Final, où elle fit jetter cent soixante bombes: mais il n'y

en eut que quatre qui porterent, & le dommage fut fort peu considerable. Elle alla ensuite se présenter à San-remo. Cette ville parut la voir arriver avec plaisir, car elle envoya offrir des rafraichissemens ; & l'on ne peut pas croire que ce fut le malheur de la foiblesse, ou la ruse de la crainte qui l'y engageoit, car elle avoit près de trente pieces de canon pour se defendre, ou balancer son danger. L'Anglois par un principe, peut-être, qu'il n'a pas toujours suivi depuis, detestant les Rémois comme traîtres, rejetta non seulement leurs offres, mais s'étant approché autant qu'il jugea à propos, il coula à fond trois batimens qui étoient dans le port, en prit cinq, jetta sur la ville six mille bombes qui l'écraserent, & tira contre elle plus de deux mille coups de canon.

Je pourrois à présent, si je voulois interrompre ma narration qui va devenir plus vive & plus interessante, revenir aux Corses, qui par la coopération des Anglois vont faire de nouveaux actes de rébellion, mais offrir des conjurés, des coupables, & des complices qui ne peuvent que répéter des crimes qui ont été dejà si multipliés, est une peine que je crois

ſuperflue. Je me bornerai donc à dire qu'il y eut encore des mouvemens dans l'île, causés par la manœuvre des Anglois, qui donnerent de l'inquietude aux Gênois, mais ne furent pas d'une grande conséquence. Mr. Étienne Meri qui venoit de remplacer M. Juſtiniani, avoit dans ſon eſprit, dans son ame, & dans les forces locales, de quoi en borner les triſtes effets. Les canons & les fuſils ne favoriſant pas aſſez la conjuration, on eut recours aux armes, ſouvent plus dangereuſes, de l'eſprit. On répandit des écrits calomnieux & injurieux, que les publicateurs inſolens avoient l'audace d'attribuer aux Cours ennemies, & qu'ils répandoient en leur nom. La République toujours sage y répondit en prenant soin de la gloire des Puissances à qui on les attribuoit, c'eſt-à-dire en s'élevant contre l'audace de cette attribution. Pour ce qui la regardoit, elle se renfermoit dans le cercle modeſte de l'innocence, & de la généroſité de ſa conduite. Mais le Roi de France comme plus égal aux Puiſſances accuſatrices, répandit de ſon coté un manifeſte, dans lequel prenant hautement le parti des accusés, il s'exprimoit avec l'énergie que ſon rang permettoit à son ame. Il faiſoit voir

An. 1746.

que les Cours de Vienne, de Londres & de Turin ne pouvoient fomenter la révolte de ces Insulaires, sans blesser la justice & le droit des gens ; que la Reine de Hongrie, en particulier, ne pouvoit le faire sans manquer d'égards pour la memoire du feu Empereur son pere, qui avoit garanti la possession de la Corse à la République de Gênes. Il faisoit remarquer ensuite que jamais il n'avoit traité en ennemis déclarés les Puissances qui avoient fourni des secours à la Reine de Hongrie, au lieu que cette Princesse & le Roi de Sardaigne exerçoient contre les Gênois les vexations les plus illégitimes, par la seule raison qu'ils étoient ses alliés. Il ajoutoit que ces motifs le determinoient à donner aux Corses fidéles de nouvelles assûrances de sa protection ; & il declaroit que son intention étoit de soutenir par tous les moyens convenables l'autorité de la République de Gênes sur l'île de Corse, de l'aider à y rétablir la subordination, & à faire rentrer dans le devoir ceux qui, seduits ou excités par les Cours de Vienne, de Londres, & de Turin avoient osé s'en écarter.

Cet écrit repandu à propos produisit l'effet qu'on s'en étoit promis. Les Corses fidéles

demeurerent plus attachés que jamais aux intérets de la République ; & plusieurs des rébelles quitterent un parti qu'ils desesperoient de voir reussir dans leur entreprise : mais peu après ils y rentrerent par l'encouragement que devoient leur donner les malheurs dont la République se vit tout d'un coup accablée.

Par des revers inattendus, & dont le détail est étranger à l'histoire de Génes, les alliés de la République perdirent leurs conquêtes en Italie aussi promptement qu'ils les avoient faites. Le Maréchal de Maillebois, qui par sa position, le long de la Scrivia, couvroit l'état de Gênes du coté de Novi, eut ordre le 6. de Juin de reunir son corps de troupes à l'armée de Dom Philippe, qui avoit formé le projet d'attaquer l'armée Autrichienne. Mr. de Maillebois partit le 9., & rejoignit le Prince. Le 16. leurs troupes combinées marcherent aux ennemis campés au Lazaro : elles furent battues, & obligées de se retirer sous Plaisance.

Ici les faits se suivant, & étant, dans l'histoire, parfaitement conformes aux rélations qui parurent alors, je me vois obligé de suivre pas à pas ceux qui m'ont précédé, me refer-

vant cependant de faire des retranchemens que l'éloignement des temps autorise, & rend même necessaires, pour faire mieux sortir l'interêt des choses essentielles.

Le départ de Mr. de Maillebois ouvroit au Roi de Sardaigne le territoire de la République. Ce Prince en profita bientôt, & se porta à Novi avec cinq mille hommes. Novi étoit une place sans défense; les principaux habitans, qui avoient prévu son sort, en étoient sortis avec leurs meilleurs effets. Il n'y restoit que ceux qui ayant peu à perdre esperoient qu'on auroit du mépris ou de la pitié pour leur misére. Mais le soldat embrasse tout dans sa fureur, & le pillage en est une. Les malheureux furent donc dépouillés comme l'auroient été les riches; & en cela ils perdirent d'avantage, puisqu'ils n'avoient que ce qu'ils perdoient. La ville fut d'ailleurs contrainte à une contribution de deux cens mille livres de Piémont, & les chateaux des environs condamnés à payer la même somme. On exigea rigoureusement le payement, & l'on fit vendre les meubles des chateaux dont les proprietaires étoient absens.

Tandisque le Roi de Sardaigne agissoit de ce

coté, le Marquis Philippe Carretò avec un détachement de l'armée Piemontoise, eut ordre de s'emparer de Castel-vecchio, & de Zuccarello. Il s'avança pour cet effet vers le bourg de Cisano, qu'il surprit & qu'il pilla. Le lendemain, il detacha une partie de ses troupes pour s'emparer de Castel-vecchio, & marcha lui même vers Zuccarello qu'il attaqua avec beaucoup de vivacité par trois endroits à la fois. Mr. Saoli, qui commandoit Albenga, envoya aussitôt Mr. Astengo au secours de ces deux postes avec quelques piquets, & toutes les milices qu'on put rassembler. Le bourg de Zuccarello avoit été forcé en un instant, & le chateau s'étoit rendu prèsque aussitôt, la garnison ayant accepté d'en sortir avec les honneurs de la guerre. Tel étoit l'état des choses lorsque Mr. Astengo arriva. Le petit corps qu'il commandoit étoit inferieur à celui du Marquis Carretto. Il forme le projet hardi, non seulement de reprendre Zuccarello, mais d'y faire prisonniers ceux qui viennent de s'en emparer.

Il commença par dissiper quelques milices qui s'étoient répandues dans la campagne. Il fit ensuite occuper toutes les hauteurs voisines du

chateau, & sommer le Marquis Carreto de se rendre à discretion. Le Marquis frappé de l'entreprise, & comptant bien sur l'intrepidité qui la soutiendroit infailliblement, & n'étant pas d'ailleurs en état de soutenir un siege, prit le parti necessaire de s'ouvrir un passage, l'épée à la main. C'étoit là que l'attendoit Mr. Astengo, qui en ayant prévenu sa troupe avec le langage du heros, l'anima d'une telle ardeur, que le Marquis violemment reçu, & impétueusement repoussé fut obligé de se rendre avec vingt officiers, & quatre cens soldats. Il est inutile de dire que cette affaire fit un honneur infini à M. Astengo. Elle lui en fait encore en la renouvellant par le recit. Les ennemis ne reussirent pas mieux à Castel-vecchio, qui n'eut pas besoin d'être secouru. Mr. de Franchi, qui le defendoit, fit sur eux quelques sorties si vigoureuses, qu'il les força d'abandonner cette attaque.

Quelque glorieux que fussent ces avantages pour les Gênois, ils étoient peu importans en eux mêmes, & ne diminuoient ni leurs inquiétudes ni leurs dangers. L'armée combinée de France & d'Espagne s'étoit rapprochée de Sarravallé, & s'étoit campée entre ce chateau

& Gavi, dans le dessein de couvrir l'état de Gênes : mais cet objet devint d'une exécution impossible, dès que l'armée de la Reine de Hongrie, se fut réunie à celle du Roi de Sardaigne. Un conseil tenu à Gênes par Dom Philippe décida que l'armée combinée devoit retourner vers les frontieres de la Provence. Elle partit en conséquence, & cét éloignement livra les Gênois à la discretion de la Reine de Hongrie. On frémit en pensant à cette situation.

C'est le Marquis de Botta qui commande l'armée Autrichienne. Elle a deja des avantages. Serravallé est pris; Gavi est pris; les défilés qui suivent sont forcés. On s'empare de l'important passage de la Bocchetta. On a fait toute la resistance imaginable; on a cedé; on est revenu avec plus de courage & plus de forces; il a fallu ceder encore après avoir perdu bon nombre de braves gens.

Les Autrichiens maitres du defilé, se portent à Campo-moronê le lendemain, & continuent à s'avancer vers Génes. Ils paroissent le 4. de Septembre à Saint-Pierre d'arene au nombre de neuf ou dix mille hommes. Ils avoient exigé par tout des contributions exorbitantes; leurs troupes irréguliéres avoient brulé les mai-

fons, faccagé les villages, & laissé dans tous les lieux où elles avoient passé des traces de cruauté & de fureur.

La République, hors d'état de prendre d'autre parti que celui de la soumission, songea à arrêter le cours des hostilités, à quelque prix que ce fut. Elle députa quatre Sénateurs au Marquis de Botta campé pour lors à Lascagno. Ils exposerent à ce Général le sujet de leur députation dans les termes les plus respectueux, & les plus soumis. Il les reçut obligeamment; & le lendemain on convint d'une capitulation provisionnelle, dont les principaux articles étoient:

» Qu'on remettroit aux troupes de la Reine les portes de la ville de Gênes; que la garnison seroit prisonniere de guerre; que tous les François, Espagnols, ou Napolitains, qui se trouveroient dans la ville, ou dans les fauxbourgs, seroient remis aux Autrichiens; qu'on leur remettroit aussi tous les effets appartenans aux troupes de ces nations, toute l'artillerie de la ville, toutes les munitions de guerre, & tout ce qui appartenoit à la subsistance, & à l'entretien des troupes de la République.

» Que les vaisseaux appartenans aux alliés

de la Reine auroient toute liberté d'entrer dans le port de Gênes, ou d'en sortir. Qu'aucuns sujets ou soldats de la République ne pourroient servir durant toute la guerre contre la Reine ou ses alliés. Que la citadelle de Gavi (qui étoit encore assiegée) auroit ordre de se rendre, & que la garnison seroit prisonniere de guerre; que tous les prisonniers des troupes de la Reine, ou de ses alliés, qui étoient entre les mains des Gênois, seroient sur le champ mis en liberté; que tant que dureroit la présente guerre, tous les états, & toutes les places de la République donneroient libre passage aux troupes de la Reine dans toutes les occasions.

» Qu'indépendamment des contributions dont on conviendroit, les Gênois payeroient sur le champ cinquante mille genuines pour être distribuées aux troupes Autrichiennes, a titre de gratification, & de rachat de pillage; que le Doge, & six Sénateurs partiroient dans l'espace d'un mois pour aller à Vienne implorer la clémence de la Reine; qu'enfin quatre Sénateurs se rendroient à Milan, pour servir d'otages, & y rester en cette qualité, jusqu'à ce qu'il leur fut permis par la Cour de Vienne

de revenir dans leur patrie. A ces conditions le Marquis de Botta s'engageoit à faire cesser toutes les hostilités, à contraindre ses troupes à payer comptant toutes choses; & à leur faire observer la plus exacte discipline.

La République signa cette convention le 7. de Septembre, & en remplit toutes les conditions. Le huit elle licentia les troupes qui étoient dans Génes. Qu'elle eut tardé de deux jours elle auroit pu aisément détruire toute l'armée Autrichienne. Cette armée, dit on, s'étoit imprudemment campée à Porto-decimo dans le lit de la Scrivia qui étoit pour lors à sec. La nuit du 10. au 11. il tomba beaucoup de pluie, qui descendant en torrens des hauteurs voisines, remplit en peu d'instans le lit du fleuve, emportant hommes, tentes, bagages, & jettant l'armée entiere dans la plus étrange confusion. Il y eut plus de mille hommes noyés; & si les Gênois eussent profité de ce desordre pour tomber sur les Autrichiens, il n'en seroit peut être pas échappé un seul. Mais la République avoit pris le parti de la soumission, esperant qu'une résignation aveugle, & même un procédé généreux lui mériteroient un traitement plus doux. Esperance vaine. Les

Gênois s'appercurent bientôt qu'on étoit résolu à les écraser. On commença par exiger d'eux une contribution de vingt quatre millions, dont le tiers devoit être payé comptant, & le reste avant la fin du mois. Les représentations furent inutiles: il fallut commencer par payer le premier tiers, & se préparer à acquitter les deux autres incessamment. Les prétentions de la Reine ne se bornerent pas là: elle demanda que les Gênois habillassent trente mille hommes de ses troupes, & qu'ils lui remissent les pierreries sur lesquelles elle leur avoit fait de gros emprunts, quelques années auparavant.

Malgré la docilité de la République, poussée aussi loin qu'elle pouvoit aller, les troupes Autrichiennes, qui couvroient l'état de Gênes, depuis Novi jusqu'à la Spezzia, loin d'observer une discipline exacte, comme le Marquis de Botta l'avoit promis, commettoient partout mille désordres, exerçoient mille vexations; & leurs officiers ne prenoient aucune mesure pour les contenir.

La côte occidentale n'étoit pas mieux traitée par les troupes Piémontoises qui s'y étoient repandues. Le Roi de Sardaigne s'étoit porté de ce coté-là. Il étoit entré, le 9. de Septem-

bre dans Savone, dont la garnison s'étoit retirée dans le chateau, qu'il avoit sur le champ fait bloquer. Final & ses forts capitulerent le 16., & les troupes qui y étoient se rendirent prisonniers de guerre. Les armées de France & d'Espagne se retiroient toujours, évacuant successivement les places où elles avoient mis garnison. Elles laisserent cependant trois cens hommes dans le chateau de Vintimille, & se disposerent à repasser le Var. Ainsi le Roi de Sardaigne recouvra sans coup férir tout le Comté de Nice, & se vit maitre de toute la côte occidentale de l'état de Gênes, si l'on en excepte le chateau de Vintimille, & la citadelle de Savone, qu'il comptoit soumettre bientôt. Regardant tout ce pays comme sa conquête, il déposseda de leurs emplois tous les Magistrats que la République y avoit établis, & les remplaça par des Piémontois.

Il fallut payer le second tiers de l'imposition. Les fonds de la Banque de St. Georges avoient été employés; les ressources publiques étoient epuisées; on avoit pris jusqu'à l'argenterie des églises pour fabriquer de nouvelles espêces: le Marquis de Botta pressoit cependant d'acquitter le reste de la contribution. On allégua l'im-

puiſſance la plus réelle : sans y avoir égard le Général Autrichien exigea qu'on se conformat sans delai aux volontés de la Reine : le seul adouciſſement qu'on obtint fut que les quittances des sommes que cette Princesse avoit empruntées des Génois seroient passées en compte. Mais elle refusa absolument de recevoir en payement les fonds qui avoient été placés en Allemagne. Il étoit impossible aux Gênois d'executer ce qu'on leur prescrivoit. Le Marquis de Botta menaça d'une execution militaire; & l'on ne voyoit aucun moyen pour l'éviter.

Les habitans de la campagne n'étoient pas mieux traités que ceux de la capitale. Aux contributions que les Officiers exigeoient d'eux ſe joignoient encore les vexations & les deſordres des soldats. Les Commandans Autrichiens se plaignirent au Sénat que leurs soldats ne pouvoient s'écarter sans courir risque de la vie, & demanderent que les paysans fussent désarmés. Soit que ces plaintes euſſent un ſujet réel, ſoit qu'elles ne fuſſent qu'un prétexte, le Sénat réſolut de montrer ſa complaiſance juſqu'au bout. Il envoya deux Commiſſaires pour deſarmer les payſans. Mais l'autorité de ces Commiſſaires fut trop peu respectée, ou

peut être leur zéle trop foible ; le desarmement n'eut point lieu.

Tant de complaisance & de soumission de la part des Gênois, ne rendoit point la Reine plus favorable. Le Marquis de Botta déclara que les troupes passeroient l'hyver sur le territoire de la République, & qu'il faudroit leur fournir des subsides. Le bois étoit devenu extrêmement rare ; & l'on craignoit fort que les Autrichiens venant à en manquer ne coupassent les oliviers : nouveau sujet d'alarmes pour les Génois. A chaque instant on éprouve une nouvelle surprise, & l'on sent un surcroit d'attendrissement.

La Reine leur fit cependant faire des propositions amiables. On se défie de ce qui va leur être offert. Quand on a épuisé la cruauté, on a perdu la confiance. Elle leur fit offrir de leur garantir leurs états, s'ils vouloient faire une alliance offensive & défensive avec elle.... Leur restoit-il donc encore le moyen d'être utiles ? Pouvoient ils rompre un engagement.... Il falloit ou les mépriser beaucoup, ou vouloir les rendre méprisables, & achever de mériter leur haîne, pour leur faire cette odieuse proposition. Ils representent leur devoir. On

On les punit de leur refus. Mais ce dernier trait quoiqu'horrible, les affecte peu. L'honneur console. Le Marquis de Botta exige avec la derniere rigueur le reste des contributions, malgré leur épuisement bien prouvé.

Les Piémontois veulent forcer le chateau de Vintimille. Mr. Dieffenthaller Commandant du troisieme bataillon du regiment Suisse de Vigier y avoit été laissé avec trois cens hommes seulement. Malgré la plus vive attaque il ne se rend point; l'interieur du chateau a été tellement ruiné par les bombes, qu'il n'y reste plus de quoi mettre un seul homme à couvert; il ne se rend point: les boulets lui manquent; il fait déterrer près de six cens de ceux qui lui avoient été tirés. Un assaut terrible de la part de l'ennemi suit ce moment; il le repousse avec une vigueur si extraordinaire, qu'il lui tue près de cinq cens hommes. Enfin ayant cent dix-huit hommes de sa petite garnison tués ou blessés, voyant la brêche considérablement aggrandie, il ne voulut pas ternir la gloire d'une si belle resistance par une opiniatreté condamnable, & fit arborer le pavillon blanc. Il fut fait prisonnier de guerre avec le reste des gens qui l'avoient si bien secondé.

Voici un trait encore plus beau ; & il est d'un Gênois. La citadelle de Savone étoit toujours bloquée par les Piémontois, depuis le 9. de Septembre. Les Autrichiens avoient quelques détachemens parmi les troupes qui formoient ce blocus. En conséquence du traité fait avec leur Souveraine, ils exigerent que le Sénat envoyat ordre au Commandant de la forteresse de se rendre. Le Marquis Augustin Adorne en recevant l'ordre, répondit qu'il s'étoit toujours fait gloire d'obéir à la République, tant qu'elle avoit été libre; mais que ne l'étant plus, il ne pouvoit se resoudre a obéir à des ordres dictés par les oppresseurs de sa patrie. Il fait aussitôt assembler sa garnison, & declare qu'il est déterminé à s'ensevelir sous les ruines de la place; & que ceux qui ne se sentent pas le courage de l'imiter peuvent sortir.

Charmé de voir que la noblesse de ses sentimens avoit passé dans tous les esprits, il lût son testament, qu'il avoit fait, une heure auparavant, par lequel il instituoit heritiers de tous ses biens, (qui étoient considerables) les femmes & les enfans des officiers & des soldats de cette brave garnison, avec laquelle il est résolu de perir, s'il ne parvient pas à

vaincre. Il distribue sur le champ aux soldats ce qu'il avoit d'argent, & d'effets; & ne s'occupe plus que du soin d'assurer par les meilleures dispositions le salut d'une place pour laquelle il venoit de se devouer.

Le Roi de Sardaigne qui vouloit, à quelque prix que ce fut, être maitre de cette citadelle, desesperant d'y reussir par un simple blocus, se dispose à la faire assieger dans les formes, & ordonne d'y employer une artillerie redoutable. Cinquante pieces de canon, & vingt-quatre mortiers, qu'on y destinoit, furent mis en batterie dans les premiers jours de Décembre, & commencent à la foudroyer. Mais dans ce même temps des choses bien plus importantes se passoient à Gênes.

L'inflexibilité de la Reine de Hongrie avoit mis les Gênois au desespoir. Le Marquis de Botta en prévit sans doute les suites, & parut les craindre. Les paysans, comme on la vu, avoient refusé de se laisser desarmer; le peuple poussé à bout murmuroit sans se contraindre; les esprits étoient dans cet état de fermentation qui annonce les extremités violentes: la moindre circonstance pouvoit faire éclater un soulevement d'autant plus difficile à réprimer qu'un

grand nombre de troupes Autrichiennes s'étoit posté sur le Var. Dans cette situation le Marquis de Botta crut devoir prendre de nouvelles précautions. Le 26. de Novembre il se saisit du fort de Saint Benigne, situé sur une hauteur, près du fort de la Lanterne, & y mit une garnison nombreuse. Il renforça considerablement les corps de garde des portes de la ville; il obligea le gouvernement à lui envoyer ses principaux Officiers, & leur fit prêter serment de n'agir ni directement ni indirectement contre les interets de la Reine de Hongrie. Quelques voyes de douceur auroient été plus sûres que toutes ces mesures; mais les ordres de la Cour de Vienne étoient toujours très-rigoureux; & le zele avec lequel on se portoit à les faire exécuter ne les adoucissoit pas. La Reine de Hongrie ne craint pas de former des prétentions nouvelles. Elle refusoit de passer en compte le bois & le fourrage fournis à ses troupes depuis qu'elles occupoient l'état de Gênes; elle demandoit sur le champ quatre cens mille livres pour le rachat des magasins qu'elle avoit consenti à restituer à la République: quant à ce qui étoit encore dû des contributions, elle en exigeoit

partie dans deux jours ; le reste dans un mois. On ne donnoit que vingt quatre heures pour prendre une résolution sur ce nouveau rescript ; on exigeoit des cautions de l'exécution des engagemens qu'on alloit prendre, & si l'on s'y refusoit, ordre d'employer la contrainte. Les menaces ne servent qu'à aigrir quand on n'a plus de malheurs à craindre. Ceux des Génois étoient à leur comble. Le peuple surtout ne voyoit plus rien par de-là l'horreur de son état. Le bruit se répandit qu'un corps de troupes Autrichiennes se disposoit à entrer dans Gênes pour y vivre à discrétion. On commençoit à rougir de tant de patience ; on se parloit, on s'agitoit, on s'excitoit mutuellement. Tout étoit disposé au soulévement ; on n'attendoit qu'une occasion, ou un prétexte. Le hazard le fit naitre au commencement de Décembre.

Dès le premier jour de ce mois, le Marquis de Botta avoit demandé au Sénat quarante pieces de canon, pour les envoyer au Comte de Brown qui commandoit les troupes Autrichiennes destinées à l'expédition de Provence. Par la capitulation la Reine étoit maitresse de toute l'artillerie de Gênes. Le Sénat ne fit

donc point d'opposition. On étoit occupé au transport de ces canons le cinq Décembre, & l'on conduisoit par une rue étroite un mortier dont l'affut cassa. L'embaras que causoit cet accident attira beaucoup de peuple. Un Officier Allemand voyant que les Gênois ne vouloient pas se prêter au travail, ou qu'ils ne s'y portoient pas avec assez d'ardeur, en frappa un de sa canne. Le Gênois se jette sur l'Officier, & lui porte un coup de couteau. La populace qui s'étoit assemblée, animée par un enfant, prit parti dans cette querelle. Une gréle de pierres tomba sur les soldats qui conduisoient le mortier. Sept furent dangereusement blessés; les autres s'enfuirent.

Dans les dispositions où se trouvoient les Gênois, il n'en falloit pas davantage pour exciter une émeute générale. Le peuple courut au Sénat, criant qu'on lui donnat des armes. Le Sénat prudent voulut le calmer. Il enfonce les boutiques des armuriers; brise les portes de l'Arsenal, & des magasins à poudre, & courant de rue en rue fait main basse sur les Allemands qu'il rencontre. Le massacre dura toute la nuit. Les Allemands se réfugierent dans leurs postes; & le lendemain les habitans,

qui avoient pris les armes, se disposerent à les en chasser.

Ce n'étoit plus une simple émeute populaire; c'étoit un soulévement qu'on paroissoit vouloir soutenir avec toute la vigueur possible. Les Gênois avoient élevé une batterie de huit pieces de canon contre la porte St. Thomas. Ils attaquerent, la bayonéte au bout du fusil, un poste voisin, où étoient quatre compagnies de grenadiers, qui les repousserent. Ils ne se rebuterent point, & recommencerent l'attaque le jour suivant; le desespoir ne connoit point la crainte, & s'anime par l'obstacle: mais le Marquis de Botta avoit renforcé de deux bataillons ce poste important; ils sont encore repoussés. Cependant ils avoient placé diverses batteries qui incommodoient fort les Autrichiens. Ils avoient fait de bons retranchemens à la tête des rues; & si le Marquis de Botta s'étoit jusques-là maintenu dans ses postes, il sentoit qu'il ne pourroit y tenir long-temps contre tout un peuple. Tout son espoir étoit que l'ardeur des Gênois se refroidroit peu à peu. Pour donner occasion à leur feu de se rallentir, il fit demander une suspension d'armes pour trois jours. Il n'en obtint qu'une de trois

heures. Ces braves gens ne se conduisoient pas comme une populace aveugle qui n'a pour regle que le caprice ou la fureur. Leurs attaques étoient bien concertées; leurs projets de défense sagement conçus, toutes leurs opérations sagement dirigées. Ils suivoient les avis de chefs habiles qu'ils s'étoient choisis; & ils n'avoient garde de sacrifier leurs avantages par une inaction qui pouvoit les perdre. La suspension d'armes fut pourtant prolongée jusqu'à la fin du jour, pur l'entremise du Prince D'Oria, & de quelques autres Sénateurs. Car le Sénat, toujours maitre de lui même, & renfermé dans son engagement, n'autorisoit point ces mouvemens, très-naturels, mais infidéles. Les Gênois ne s'en éloignoient pas: mais ils vouloient avant toutes choses qu'on leur remit les postes de la porte St. Thomas, & de St. Benigne; & qu'on leur donnat des otages pour les rassurer contre la vengeance de la Reine de Hongrie. Ces propositions ne furent point acceptées; & les attaques recommencerent le lendemain avec plus de vivacité que jamais. Elles reussirent. Les Autrichiens furent enfin chassés de la porte St. Thomas, de la tour de la Lanterne, du fort de St. Benigne, & forcés d'aban-

donner le fauxbourg de St. Pierre d'Aréne, après avoir perdu plus de deux mille hommes. Ils prirent le chemin de la boccheta; & ils trouverent sur leur route un corps de douze mille paysans qui, au bruit de ce qui se passoit dans Gênes, avoient d'eux même pris les armes. Le Marquis de Botta n'avoit d'autre ressource que de s'ouvrir un passage l'épée à la main: il y reussit, & parvint aux défilés de la bocchetta; mais il falloit pouvoir s'y maintenir. Il y fut attaqué, & forcé le lendemain, par les habitans qui l'avoient suivi, & auxquels les paysans s'étoient reunis dans leur marche rapide & desespérée. Il fut donc obligé de se retirer à Gavi, abandonnant son artillerie & ses équipages. Il s'établit à Gavi, à Novi, à Voltaggio, faisant sans doute de tristes reflexions sur les rigueurs de sa Souveraine. Il donna cependant ordre à toutes les troupes Autrichiennes qui étoient dans le Milanez, dans le Mantouan, & dans le Modénois de venir promptement le joindre. Celles qui avoient été distribuées le long de la côte occidentale de l'État de Gênes avoient été obligées de se retirer avec précipitation, & s'étoient sauvées à Luques. Les Allemands avoient perdu

plus de cinq mille hommes dans ces retraites. Les paysans de la Vallée de Polsevera, de cette Vallée si riante, si délicieuse, si riche en maisons, la plupart très-belles, & qui devoit être quarante ans après l'asyle des plaisirs aimables (*), firent seuls plus de deux mille prisonniers. La perte des Gênois fut peu considerable. Ils ne jugerent pas a-propos de poursuivre les Allemands plus loin, & se contenterent de garder les passages par où l'ennemi auroit pu se rapprocher de Gênes. La tranquillité fut retablie dans la ville, & dès le 16. on commença à rouvrir les boutiques. Brave peuple, dont les tourmens m'ont fait frémir vingt fois, reçois l'hommage pur que je te rends en écrivant ta victoire.

Il me reste un mot à dire de la citadelle de Savone; car pourrois je negliger le heros qui la défendoit; & le lecteur ne me puniroit il pas de cet outrage par ses justes reproches. Ce jour-là même, le jour où tous les cœurs se repondirent par les cris d'une joie commune, un corps de paysans, patriotes sublimes, laissa le plaisir entrer dans Gênes, & marcha volontairement à Savone. La force n'égalant pas le zele, ils furent repoussés. Deux autres

(*) *Par l'établissement du casin.*

corps entrainés par l'exemple, & par leur propre ardeur, s'avancerent peu après, mais l'artillerie des vaisseaux Anglois qui croisoient sur la côte, & favorisoient le siege, les obligea de rebrousser chemin. Le Commandant destitué de tout moyen, privé de tout secours, voyant l'armée ennemie augmentée par de nouveaux renforts, sa garnison extrémément reduite à la veille d'être emporté, comptable à sa patrie de la vie de tant de braves gens qui lui étoient confiés, & qui alloient périr infailliblement par le feu, par le fer, ou par la famine, après avoir soutenu plusieurs assauts, essuyé plus de trente mille coups de canon, & plus de neuf mille bombes, capitula le 18. avec des distinctions honorables; mais à condition cependant qu'il seroit prisonnier de guerre avec sa garnison. Ce Génois, ce heros étoit le Marquis Adorne, (comme je l'ai dit), illustre rejeton des grands hommes de ce nom dont le lecteur admire encore le génie.

Les Gênois plus heureux contre les Autrichiens, qu'ils avoient chassés au delà des montagnes, s'attendoient bien à de nouveaux efforts de leur part, & ne négligeoient rien pour se mettre en état de leur resister. Aucun Noble

ne s'étoit encore joint au peuple, qui continuoit d'être sous les armes. Ses chefs étoient choisis parmi les anciennes familles plébeiennes, les plus renommées par leur zele pour le bien public. Ils régloient tout ce qui concernoit le militaire, marquant dans tout le reste un extréme respect pour le Doge, & pour le Sénat, lesquels observoient toujours pour la Cour de Vienne la plus grande considération. La Reine de Hongrie ne jugea pas pour cela plus favorablement des dispositions de la Noblesse Génoise. Cette Princesse fit déclarer au Marquis Spinola, Ministre de la République à Vienne; que si le Sénat vouloit prouver qu'il n'avoit aucune part à l'entreprise du peuple, il falloit qu'il fit remettre au plutôt en liberté les prisonniers Allemands; restituer l'artillerie, les munitions, & les équipages enlevés à ses troupes; achever le payement des contributions; remplacer les deniers de la caisse militaire, que le peuple avoit pillés; & donner des indemnités pour les effets qu'on ne pourroit recouvrer. On faisoit monter à plus de douze millions de florins d'Allemagne les dommages dont on se plaignoit. Outre ces prétentions on exigeoit encore que le Sénat fit d'exactes perquisitions

des auteurs du soulevement. Le Marquis Spinola représenta que le Sénat n'étoit pas en état d'accepter de pareilles propositions. Sans vouloir l'entendre davantage, la Reine lui fit donner ordre de sortir de Vienne dans vingt-quatre heures, & de ses états dans six jours.

AN. 1747.

Cette Princesse avoit trop montré son inflexibilité, pour qu'on doutat de sa résolution; & sans doute en prenant son parti avant de menacer, elle s'étoit assurée de la possibilité, & du moyen de hater les effets de sa vengeance; mais on a connu les Gênois, & l'on ne doit point craindre pour Gênes. La Noblesse devenue libre de s'unir au peuple, & le peuple restant uni aux païsans, formerent une troupe indomptable, & un rempart indestructible. Il y aura encore des alarmes, mais plus de danger veritable; les combats seront fréquens, les succès pour les Gênois seront presque continuels: leurs alliés les animeront par leurs promesses, & les François les soutiendront par leurs secours. Brown succédera à Botta, & sera frappé de voir un peuple égal par son ame & son genie, à ceux dont la mémoire ne s'éteindra jamais; il sentira que si l'on put le subjuguer quand il n'avoit pas prévu les hor-

reurs qu'il avoit à craindre, il est devenu invincible après les avoir éprouvées; il jugera de ce qu'est une patrie pour des Républicains fiers & braves, & l'inutilité des plus grands efforts contre eux, ne sera pas un sujet de surprise pour lui. D'après cela, laissons au lecteur intelligent & sensible le soin de se représenter des actions toutes semblables les unes aux autres, par la fureur des Autrichiens, & par l'intrépidité des Génois; qu'il se peigne une généralité de succés, dans une immensité de combats; qu'il mêle des horreurs particulieres de la part des Pandours, aux cruautés continuelles des Autrichiens; & qu'il voye les Génois s'en venger, sans être aussi cruels. Cependant les forces d'aucun peuple du monde ne sont inépuisables; trois nations unies contre une peuvent inquieter pour elle. Pour tranquilliser la sensibilité faisons agir la France; elle a déja fait passer des renforts; elle en envoye de nouveaux, & c'est le Duc de Boufflers qui les conduit. A ce nom toutes les puissances de l'ame vont s'émouvoir dans Gênes. Il y est encore chéri, honoré, pleuré; il y est toujours présent: le nommer n'est pas le reproduire.

Sa réputation avoit annoncé l'homme & le

Général. Tout y repondit chez lui ; mais on se fait une réputation nouvelle, & l'on devient nouveau, par un charme particulier attaché aux vertus par les procedés. Il venoit pour venger la République, & pour honorer la France ; & la plus belle façon de l'honorer c'étoit de la montrer sensible. Il se rend au Sénat où il étoit attendu, & il prononça le discours qui suit, auquel peut-être on ne s'attendoit pas, quelque opinion qu'on eut de son ame, & de la magnanimité du Monarque qui l'envoyoit (*).

Sérénissime Prince, & Très-Excellens Seigneurs.

Le Monarque de l'Europe le plus puissant, &, ce qui n'est pas un moindre titre, le plus fidéle à ses engagemens, m'envoye vers vous, pour partager vos travaux, & votre gloire. Il m'ordonne de vous déclarer sa résolution de rendre, à quelque prix que ce soit, à cette généreuse & infortunée République, la splen-

---

(*) *Ce discours n'est point imprimé dans l'Histoire de Gênes. Il se trouve dans les memoires du Comte de Maurepas.*

deur & l'indépendance que les nations les plus barbares rougiroient de lui disputer.

» Dans vos malheurs, je regarde comme un grand avantage que les partis les plus honorables se trouvent liés avec la plus saine politique. En effet quand vos ennemis vous proposeroient les capitulations les plus précieuses, quelle confiance pourriez vous prendre dans une Puissance si décidée à vous subjuguer? Elle a détruit vos fortunes; elle a tenté de vous réduire dans l'esclavage le plus humiliant, par la bouche même de son Général; elle a menacé vos citoyens du supplice le plus infame; elle n'a pu encore vous enlever votre honneur, ni votre liberté; ces biens inestimables, mille fois plus que la vie, sont en votre pouvoir. C'est à vous même que vous devez cette heureuse restitution, qui a prévenu le secours de vos alliés. C'est vous, illustre République, qui vous rendez aujourdhui l'émule de cette ancienne Rome, de ce Sénat dont la présence d'Annibal & d'une armée victorieuse, répandue sous ses murailles, ne put ébranler le courage. Ne perdez donc jamais de vue vos veritables intérets. D'un coté la honte & l'esclavage; de l'autre la gloire, & la liberté.

Surtout

» Surtout ne cessons d'esperer en cette providence qui déteste toujours la tirannie. Elle vient d'éclater sur vous d'une maniere trop marquée au coin de la divinité, pour que vous ne la secondiez pas de tous vos efforts. Les momens sont précieux : ne les employons pas dans de vaines déclamations : qu'un seul esprit nous anime.

» Enfin, Séreniſſimes Seigneurs, daignez prendre confiance en l'homme du monde qui a le plus à cœur votre liberté. Je n'en suis que meilleur François, en devenant le plus zelé de vos citoyens. Montrez moi le péril, ma charge est de le connoître ; je ferai toute ma vie ma gloire de vous en garantir.

» A quelle République parla-t'on jamais ainsi ! Si je pouvois avoir besoin de justification après l'avoir beaucoup louée, elle feroit dans ce discours d'un grand homme représentant un très-grand Monarque. Mais ne pensons pas que je puisse en avoir besoin ; & jouissons de ce langage, comme on jouit de la justice que l'on voit rendre, quand on est juste soi même. »

Boufflers avoit été reçu avec la plus vive joye ; il fut écouté & remercié avec le sentiment de la plus profonde reconnoissance : il étoit

grand & simple. Il avoit dit dans son discours *parlons peu & agissons vivement*. Pour lui complaire les complimens furent courts, & pour l'obliger lui même on pressa ses mouvemens en le laissant le maitre de ses actions. Après s'être bien instruit de la conduite des ennemis, qui n'étoient jamais las d'attaquer, malgré leur peu de succés, il decida une attaque générale. Elle n'eut pas lieu cependant, à cause du temps très-contraire; & peut-être n'eut elle pas reussi, quoique bien imaginée & bien concertée, parceque les ennemis se tenoient sur leurs gardes: ils avoient été avertis par deux religieux.... Deux religieux! (*) Mais ces Religieux étoient des hommes.

On attendoit des troupes de France: jusqu'à leur arrivée, il se passa peu de chose de considérable. Le Capitaine *Barbarossa*, partisan habile, fit du coté de Voltri une expedition qui reussit. Il tomba sur les Autrichiens à Peggi, leur tua quelque monde, & fit plusieurs prisonniers. Les Autrichiens qui avoient abandonné Voltri, y revinrent avec huit cens Piemon-

---

(*) *La trahison fut découverte, & les moines furent punis. Mr. de Boufflers ne se plaignit plus du temps, & remercia cette providence dont il avoit si bien parlé.*

tois qui les avoient joints ; & Barbarossa cédant au nombre fut obligé de se retirer. Voltri fut mis au pillage durant quatre heures, & l'on y commit des desordres inexprimables. On travailloit cependant à augmenter les défenses de Gênes ; & l'on faisoit quelques ouvrages au pont de Cornigliano pour couvrir le fauxbourg de St. Pierre d'Aréne. Les vaisseaux Anglois voulurent troubler ces travaux par quelques canonades, qui ne firent aucun effet. Les Croates qui s'avancerent ne reussirent pas mieux ; ils furent repoussés & réconduits jusqu'à Coronata. Ces troupes légéres vont & viennent avec la même vivacité. Elles peuvent faire beaucoup de mal, & il est difficile de leur en faire ; mais on les repousse aisément. Enfin une partie du nouveau convoi arriva, avec mille hommes de troupes Françaises, Espagnoles, & Suisses au service de l'Espagne ; le reste, au nombre de plus de trois mille hommes, débarqua dans divers ports de l'État de Gênes, malgré la vigilance des vaisseaux Anglois qui tacherent en vain d'intercepter ce secours.

L'armée Autrichienne avoit aussi reçu des renforts, qui la mirent en état d'agir plus rigoureusement qu'elle n'avoit fait. La nuit du

vingt au vingt-un elle attaqua la cote de Rivarolo, qui s'étend depuis la montagne des deux fréres jusqu'à celle de Belvédéré. Toute cette cote est couverte de maisons, qu'on avoit garnies de milices (*). Et l'on avoit mis cent cinquante soldats dans le Couvent de notre Dame de la Misericorde, situé au centre. A l'approche des ennemis, qui étoient en grand nombre les milices abandonnerent les maisons de droite & de gauche; & les soldats qui gardoient le couvent, craignant d'être enveloppés, se retirerent sur la montagne de Belvédéré. Les ennemis, maitres de toute la cote de Rivarolo, pouvoient tenter avec avantage une entreprise sur les montagnes de Belvédéré, & des deux freres, deux des principaux postes de la défense exterieure de Gênes. Mr. de Boufflers sentit toute l'importance de prévenir ce coup, & fit sortir sur le champ mille hommes

(*) *J'ai passé quelques mois dans ces lieu charmant. Je m'y faisois raconter les mouvemens qui y avoient été faits, les horreurs qui y avoient été commises, par ces vieilles têtes qui jouissent de leur mémoire en racontant des crimes; & je me disois, en comparant ces horreurs, à la beauté du lieu, & à la beauté plus touchante qui souvent le décore, voilà donc l'usage que l'homme fait des prodiges de l'art, & des bienfaits de la nature.*

de troupes de France, & trois cent de celles d'Espagne sur plusieurs colonnes, pour chasser les ennemis de la côte de Rivarolo. Mille paysans suivirent ces troupes pour garnir les postes dont elles s'empareroient; & les ramparts de la ville furent garnis par les compagnies des bourgeois. Mr. de Boufflers se rendit lui même à l'*Eperon* pour observer les mouvemens des ennemis, & diriger les attaques. Elles reussirent presque toutes. Un corps d'ennemis s'étant mis en mouvement, & ayant passé la Riviere à Polsévéra pour charger en flanc une des colonnes Françaises, Mr. de Boufflers fit sortir à propos tout ce qu'on put ramasser de bourgeois & de paysans armés. Ce renfort facilita les operations des troupes Françaises, qui chasserent les ennemis du village de Rivarolo & de tous les autres postes de cette côte, excepté du Couvent de notre Dame de la Misericorde, où ils se maintinrent par l'avantage décidé de la situation. Cette affaire fut fort vive, & dura plus de quatre heures, sans que le feu discontinuat un seul instant.

Les Autrichiens furent occupés durant quelque temps à se fortifier dans leurs postes. Ils

ne laissoient pas de faire, de temps en temps, des attaques; ils furent repoussés partout; & on leur enleva même le chateau de Toriglia. Mais leur principal projet étoit de s'établir une communication avec la mer, du coté de Bisagno, où ils avoient résolu de former les plus vives & les plus importantes attaques, & où les vaisseaux Anglois devoient leur debarquer un train de grosse artillerie, Mr. de Boufflers avoit pénétré leur dessein, & pour s'y opposer, il avoit fait élever des retranchemens, depuis notre Dame del Monté, jusqu'à Quarto. Le Comte de Schullembourg fit des dispositions pour les forcer, & se mit en marche sur trois colonnes. Il essuya une vive resistance. Le Duc de Boufflers envoya des renforts aux endroits attaqués, il s'y porta lui même; & les ennemis furent plusieurs fois repoussés: mais ils vinrent enfin à bout de gagner la montagne des Camaldules, d'où ils pénétrérent jusqu'à St. Martin d'Albaro. Le lendemain ils acheverent de se rendre maitres de quelques cassines sur le bord de la mer, & occuperent le chateau de Sturla, où la mer forme un petit fort propre au débarquement de l'artillerie qu'ils attendoient. Les vaisseaux Anglois alle-

rent la prendre à Sestri-di-ponenté, où elle avoit été transportée de Savone ; & quatre jours après on commença à la débarquer à Sturla.

Cette affaire avoit couté beaucoup de monde aux Autrichiens. Le feu avoit duré cinq heures avec une vivacité prodigieuse, ils avoient perdu plus de deux mille hommes, dont le plus grand nombre fut tué à l'attaque del Monté, qu'ils avoient été obligés d'abandonner après l'avoir renouvellée trois fois. Ce poste leur étoit necessaire pour les opérations du siege qu'ils avoient projetté ; & on en renforça considerablement la garde, Cependant Gênes étoit absolument investie, & la communication coupée avec la côte orientale. Mr. de Lannion qui commandoit au poste de la Scoffera, se replia sur Recco, & ayant laissé quelque monde à Nervi avec ordre d'y tirer une ligne pour couvrir la côte, il se rendit par mer à Gênes avec le reste de ses troupes.

Les alarmes commençoient à se repandre dans Gênes. Cette ville étoit remplie d'un nombre prodigieux de gens qui s'y étoient réfugiés de la campagne : les hopitaux étoient pleins de malades. On redoutoit moins les attaques des ennemis que les suites d'un blocus. On

fit des prieres publiques ; & tandisque les Génois demandoient à Dieu leur délivrance, Mr. de Boufflers ne négligeoit aucune mesure pour leur sureté. Il avoit passé toute une nuit sur le rempart de la Porte Romaine. Dés le matin il fit couper toutes les chemins qui conduisoient de Gênes à St. Martin d'Albaro ; il fit construire de nouveaux ouvrages ; & élever des batteries ; il fit harceler tous les jours les ennemis dans leur poste d'Albaro, pour interrompre leurs travaux ; & il les délogea même de quelques endroits dont ils étoient les maitres. Mais ce qui acheva de rassurer les Génois fut la nouvelle qu'on reçut que l'armée Française approchoit, & qu'elle comptoit être bientôt aux approches de Final.

Sitôt que les magasins necessaires avoient été formés, le Maréchal de Belle-isle avoit passé le Var, à la tête de l'armée combinée de France & d'Espagne. L'armée Piémontoise & Autrichienne ayant évacué sur le champ le Comté de Nice, il forma le siege de Vintimille : & tandis qu'il y faisoit transporter de la grosse artillerie, malgré des obstacles presque insurmontables, il se disposoit à s'ouvrir un chemin dans le Piémont. Dans ces circon-

ſtances il n'étoit pas possible que le Comte de Schullembourg reſtat encore long temps devant Gênes. Le Roi de Sardaigne, menacé d'une invaſion prochaine, lui envoya courriers ſur courriers pour le preſſer de marcher à son secours avec toutes ſes troupes.

En conséquence de ces nouvelles il y eut de grands mouvemens dans le camp des Autrichiens. Les Gênois apperçurent grand nombre de mulets chargés sur les montagnes des Camaldules; & les batimens Anglois qui rembarquoient l'artillerie à la plage d'Albaro. Il y avoit tout lieu de penſer que les ennemis ſongeoient à se retirer, mais Mr. de Boufflers connoiſſoit les ruſes de la guerre. Il penſa que les mouvemens qu'il voyoit pouvoient bien avoir pour objet de s'étendre vers Nervi, & Porto-fino, ou de tranſporter les attaques du coté de Polsévéra. On continua donc par ſon ordre de ſe tenir ſur ſes gardes; & cette précaution étoit sage, car les ennemis, la nuit suivante, tenterent de forcer le poſte important de notre Dame del Monté, d'où ils ne furent repouſſés qu'après des efforts opiniatres.

Les ſecours arrivoient toujours à Gênes malgré la vigilance des vaiſſeaux Anglois. Trente

deux batimens apporterent de Porto fino des provisions de toute espèce . Six cens hommes partis des ports de France , débarquerent dans le méme temps , & confirmerent la nouvelle des progrès du Maréchal de Belle-Isle . Plus les Gênois avoient lieu de se flatter d'une délivrance prochaine , plus ils redoubloient d'ardeur & de précautions . Toutes les boutiques étoient fermées dans la ville . Les marchands, les artisans & la livrée montoient la garde aux retranchemens. Six cens Écléfiastiques , & huit cens moines , qui avoient pris les armes, formoient un corps de reserve pret à se porter où il feroit necessaire . Au nom de Boufflers ils desiroient tous de devenir utile . On avoit armé en guerre un ponton sur lequel on avoit placé deux mortiers , & deux gros canons. Ce ponton sortit , remorqué par des galéres , & s'étant avancé assez près d'une batterie des assiegéans, il la détruisit . Le Comte de Schullembourg continuoit cependant de rester devant Génes ; mais il sembloit avoir suspendu toutes ses operations . Enfin un nouveau courrier apporta à ce Géneral, le second jour de Juillet, l'ordre précis d'abandonner son entreprise ; & sur le champ on commença à plier les tentes.

Faut il que la joye d'un si doux moment ſoit empoiſonnée, & que ce ſoit la mort du Héros qui l'a procurée à une République si digne de ce bienfait, qui vienne la troubler! Il étoit expiré ce jour là même; & il ne jouit pas de son heureux ouvrage. Il avoit été attaqué de la petite vérole dès le 26. du mois précédent. Il avoit donné jusqu'au dernier inſtant de sa vie des preuves d'un zele infatigable. La veille même de sa mort il avoit encore travaillé près de deux heures avec ses Secretaires. Il n'eut point la conſolation d'être temoin de la retraite des ennemis; & il emporta en mourant le regret de laiſſer Gênes aſſiegée. Le Peuple & les Nobles furent également pénétrés de ſa perte. Heureuſement il n'avoit plus de grand ſervice à leur rendre, car ils l'eſtimoient aſſez pour regretter pour lui qu'il y eut encore quelque chose à faire pour eux, & qu'il n'eut pas pû s'en acquitter. Ce ſentiment delicat eut suffi pour faire l'éloge de ses services; mais ils les consacrerent par des ſoins & par des honneurs. Le premier fut d'inſcrire sa famille parmi celles de leur Nobleſſe.

J'ai parlé de Mr. de Boufflers avec intêret, & avec attention: je le devois en hiſtorien

fidèle. J'avois vu en France & en Italie même, que le Général qui lui succeda à Gênes, par sa brillante réputation lui avoit ravi sans le vouloir une partie de sa gloire. Il passoit pour avoir delivré Gênes; & c'est par Mr. de Boufflers qu'elle fut delivrée. L'exactitude de l'histoire ne permet pas de laisser subsister de pareilles erreurs: c'est à les racheter que je me suis particulierement attaché dans cet ouvrage, devenu par là celui de mon cœur, autant que celui de mon esprit. J'ai été plus loin, c'est un second devoir, egalement important, que j'ai rempli. J'ai fait valoir, autant que je l'ai pû des êtres trop peu connus; j'en ai justifié d'autres injustement condamnés. Mr. de Richelieu eût voulu pouvoir tout faire à Gênes; & il eut pu faire beaucoup sans doute, par ses avantages; mais tout étoit presque fait lorsqu'il arriva; il ne doit pas jouir d'une gloire, qui appartient à Mr. de Boufflers, & à sa famille. Cela n'empêche pas que la Statue érigée en son honneur ne soit un don légitime du Sénat; mais elle est la récompense du motif plus que du service; & dans ce cas, elle honore autant la République que l'objet qu'elle represente.

Richelieu a fait parler beaucoup de lui ; & il n'eſt peut-être pas encore bien connu. Comme il appartient à l'hiſtoire par l'éclat de sa réputation, autant que par ses actions, & par ſon caractère, je crois devoir achever son portrait, auquel la dernière touche manque encore.

Lorsque Richelieu arriva à Gênes, il étoit très-inſtruit de l'impreſſion que le Duc de Boufflers y avoit faite, & du souvenir qu'il y avoit laiſsé : tout autre que lui eut héſité ſur ſon début, mais il ne connoiſſoit point l'embaras, & ne redoutoit point les comparaiſons.

Je n'ai trouvé nulle part le diſcours qu'il adreſſa au Sénat. Peut-être le prononça-t'il ſans l'avoir écrit. Il méditoit beaucoup ce qu'il avoit à faire, & fort peu ce qu'il avoit à dire : il comptoit ſur lui ; ſes idées étoient heureuſes, & il les rendoit ſans-crainte, par une suite du bonheur de les voir applaudies, & ſurtout par l'habitude de s'en applaudir.

Il dût étonner par beaucoup de choſes une République ſage, modérée, modeſte qui venoit de vivre avec Mr. de Boufflers. Fut il aimé des principaux Gênois ? J'ai le malheur d'en douter.

Il étoit décidé dans ses avis ; il les proposoit peu, par négligence de soin ; & les soumettoit moins encore par abondance d'amour propre. L'égoïsme de l'opinion étoit son habitude, & le caractère de son esprit. Il jettoit beaucoup d'éclat : il avoit des ruses d'amabilité ; il avoit même des graces naturelles ; mais on peut avoir déplu, avant que le prestige agisse ; & il ne détruit pas toutes les impressions.

Richelieu avoit été brave jusqu'à la témérité : il conservoit le courage, qui est la bravoure d'un Général. Il avoit beaucoup de résolution & beaucoup de manége ; beaucoup de vivacité & beaucoup de patience. Peu semblable à lui même, il ressembloit encore moins à un autre. Dans beaucoup de points, il reunissoit les contraires ; & jamais homme peut-être, par cette reunion & ses effets, n'a mieux expliqué le mot *improbabilité*.

Le Comte de Schullembourg n'avoit pas differé d'un moment l'execution des ordres qu'il avoit reçus ; & peu de jours après il n'y avoit plus ni Piemontois, ni Autrichiens aux environs de Gênes, sinon aux postes de notre Dame de la Misericorde, de la montagne du Diamant, & de Coronata. On ne voulut pas sacrifier des

troupes à l'attaque de ces postes, prévoyant qu'elles ne seroient pas long-temps à se replier; ce qui arriva en effet. Les Gênois delivrés de toute inquietude, ne s'occuperent plus qu'à rendre grace à Dieu de leur delivrance. On chanta le *Te Deum*; on fit des Processions; on régla que tous les ans, à l'avenir, on observeroit un jour de jeune, en memoire de la protection divine, visiblement éprouvée en cette occasion. Les réjouissances succederent aux actes de piété: l'on n'eut garde d'oublier ce que l'on devoit à la France.

Pendant que Gênes s'étoit vue dans la terrible extremité dont elle venoit de sortir, un corps de mécontens avoit voulu ramener en Corse l'insurrection; & il avoit été fait des mouvemens qui pouvoient donner des craintes, mais Mr. Etienne Mari ayant écrit à Gênes, Mr. de *Bissi* Maréchal de camp qui y commandoit les troupes en attendant l'arrivée de Mr. de Richelieu, fit passer dans l'île sur le champ Mr. le Comte de Choiseul suivi de cinq cens cinquante hommes, qui dans une occasion importante, & dans quelques autres, firent si bien, que la terreur ramena l'ordre. L'état de Gênes délivré, fut encore une forte

raison pour rentrer dans le devoir. En reprenant ses forces, & n'ayant plus à les employer que contre une poignée de rébelles, elles devenoient redoutables pour eux, & leur perte devoit leur paroître infaillible.

Mr. de Richelieu arriva. Il trouva une ville bien fortifiée, abondamment pourvue de provisions & de munitions, défendue par vingt-cinq mille hommes, tant des troupes de la République, que des détachemens de l'armée de France & d'Espagne, & redoutant peu que les Autrichiens osassent revenir en tenter encore une fois le siege, comme ils osoient le publier. Cependant la guerre n'étoit pas encore terminée; & il falloit agir, comme si l'on avoit dû en craindre les suites. Toute la conduite du nouveau Général fut une conséquence de ce principe; & ce principe donna lieu à beaucoup de divers mouvemens; mais je n'en offrirai pas la chaîne, parceque la plupart de ces actions se perdent dans de petits détails, & qu'il faut écarter tout ce qui n'est pas grand, quand on parle d'un homme dont on a une grande idée. Il fit tout ce qu'il devoit, & dissipa tous les obstacles, avec une facilité qui ne doit point surprendre. Ses ordres toujours précis,

précis, toujours prompts, toujours sûrs, & toujours heureux, manifesterent son génie, & doivent lui faire encore beaucoup d'honneur; ses mouvemens personnels furent une égale preuve de son zele, & de cette vivacité d'esprit qui lui valut tant de succés dans plus d'un genre. Il prouva encore une sorte de merite bien précieux dans un Général, cé fut de conformer les ordres qu'il donnoit au caractêre d'esprit, aux talens, & aux qualités des officiers auxquels il en confioit l'execution; aussi furent ils tous si bien exécutés, qu'aucun ne manqua son effet.

Un seul Historien de Gênes a poussé son travail jusqu'à cette époque; encore ne l'a t'il donné que par supplément. Il avoit senti que le grand intêret de cette guerre se terminoit à la delivrance de Gênes, & au depart du Marquis de Botta. Mais il écrivoit son ouvrage à Paris; Mr. de Richelieu meritoit des attentions; il aima à lui rendre une sorte d'hommage. Je n'ai point ces motifs; & quand je voudrois faire pour la mémoire de ce Général, ce que cet écrivain fit pour sa personne, je prendrois une peine à peu près superflue, parceque près de cinquante ans qui se sont écoulés, ont dé-

truit l'intêret qui pouvoit se trouver dans cette relation. Cependant comme il est des actions dont le merite doit être de tous les temps, soit parcequ'elles ont un caractère de nouveauté qui marque le génie, soit parcequ'elles offrent des leçons qui seront toujours utiles, j'en citerai deux qui ont un droit indisputable à la distinction que je leur accorde.

AN. 1748. Le Comte de Kercado avoit son quartier à Arenzano. C'étoit alors le poste le plus reculé de l'état de Gênes. Arenzano est situé sur une plage interrompue par une langue de terre qui s'avance dans la mer. De-là on voyoit tous les jours les batimens ennemis faire des prises sur les Gênois & sur leurs alliés. Le Comte de Kercado avoit trouvé quelques canons de fer abandonnés dans le sable, & les avoit fait mettre en batterie pour protéger, autant qu'il lui étoit possible, les navires de France ou d'Espagne qui venoient porter du secours à Gênes. Il avoit même par la bonne volonté de ses troupes, & des matelots Gênois formé, une petite marine qui n'étoit pas inutile. Elle avoit sauvé un batiment Espagnol, poursuivi par cinq felouques armées. Le Comte de Kercado avoit fait partir deux felouques chargées de soldats, qui l'avoient délivré.

Dans le mois de Décembre, où la mer est agitée de tempêtes fréquentes, surtout sur les côtes de l'état de Génes, un vaisseau de construction Angloise, monté de 14. pieces de canon, vint jetter l'ancre dans la plage d'Arenzano à un mille environ de la terre. Le Comte de Kercado lui fit tirer un coup de canon sans boulet, pour l'avertir, selon l'usage de la marine, d'arborer pavillon, & de l'assurer. Ce vaisseau ne l'ayant pas fait, le Comte de Kercado résolut de l'enlever. Il fit ses dispositions en conséquence, & le fit tout-à-coup investir par plusieurs barques armées. Le Capitaine ne s'attendoit pas à un abordage aussi brusque, d'autant plus que la mer étoit grosse. Il se troubla, ne put parer ses canons chargés à cartouche, ni faire aucune bonne manœuvre. Les vagues qui s'élevoient fort haut, faciliterent aux troupes l'entrée de son vaisseau. Il étoit pris lorsqu'il déliberoit encore. Entre les divers effets, qu'il portoit, il avoit à bord 700. mines de bled. Comme il n'est pas ordinaire à des troupes de terre de prendre un vaisseau. Ce trait meritoit d'être connu.

Le Duc de Richelieu avoit fait camper & retrancher son armée sur les hauteurs de Casarza au dessus de Sestri di Levante. Sa droite par où il tiroit ses subsistances, étoit parfaitement bien couverte, & à sa gauche il avoit l'armée Espagnole qui assuroit sa communication avec la ville de Gênes, en occupant Chiavari & les hauteurs. Mais comme l'armée Autrichienne étoit à Varése, à la distance de six heures de marche libre, il avoit placé à la vue & à la proximité des ennemis, deux corps de troupes pour les observer, dont l'un à la droite, sous les ordres du Comte de Lannion, & l'autre à la gauche, sur la montagne de la Biscia, aux ordres du Comte de Kercado.

Celui-ci ayant été chargé de former une communication par sa gauche, avec les fusiliers des montagnes des troupes d'Espagne, il y marcha, ne prenant avec lui pour escorte, que la seule compagnie des grenadiers du regiment de la Tour d'Auvergne. En arrivant au Bosco-di-Sarta, où étoient les fusiliers Espagnols, au nombre de 400. commandés par Mr. de Courtin, il trouva ce poste attaqué, & les Espagnols hors d'état de se défendre, parcequ'ils n'avoient deja plus de poudre. Dans

le moment même les troupes Autrichiennes déboucherent par trois gorges, en trois colonnes qui formoient plus de 4000. hommes, selon l'état qu'en ont eux même communiqué les Officiers Autrichiens.

Le Comte de Kercado, en qualité d'Officier superieur avoit pris le commandement. Les montagnards Espagnols, fatigués d'un long combat, & pour ainsi dire, desarmés, n'avoient d'autre parti à prendre que celui de se retirer. Mais il falloit couvrir leur retraite, & il ne restoit pour cela au Comte que sa seule compagnie de grenadiers. Sa manœuvre est de celles que l'histoire doit consacrer pour servir d'instruction & d'exemple. Elle a merité les plus grands éloges de la part des ennemis même.

Après avoir été long-temps suivi par tant de troupes, il se trouva sur une chaine de montagnes escarpée sur chaque flanc par deux précipices, & si étroite dans sa largeur qu'on n'y pouvoit tenir que huit hommes de front. Au sommet il y avoit une chapelle, & deux ou trois maisons, le Comte de Kercado vit d'un coup d'œil tout l'avantage qu'on pouvoit tirer d'un lieu aussi avantageux. Il parla aux grénadiers qui se devouerent, à son exemple, avec

cette intrépidité, qui fait leur caractère. Alors il en jetta dans le clocher de la chapelle & dans les maisons, quelques uns, auxquels il fit donner le reste des cartouches de leurs camarades, qu'il reduisit à la seule bayonnette; il ordonna aux hommes du clocher de faire le feu le plus vif qu'ils pourroient, après quoi il plaça le reste des grenadiers en bataille, la bayonnette presentée à l'ennemi sur le penchant de la montagne, & l'attendant dans un grand silence en cette posture.

Les Autrichiens n'imaginant pas qu'on pût leur tenir tête avec si peu de monde, s'arreterent tout à coup, à soixante pas pour déliberer. Ils penserent qu'il étoit arrivé du secours; que la chapelle, les maisons, le revers de la montagne, qu'ils ne pouvoient voir, étoient farcis de monde; que s'ils avançoient, ils ne pouvoient manquer de tomber dans des embuscades dangereuses. Ils se déterminerent donc à se retirer sur la Bosco, dont les Espagnols les chasserent le lendemain. Ainsi le Comte de Kercado, par la justesse de son coup d'œil, par la promptitude de ses dispositions, par la généreuse résolution qu'il prit, & qu'il sût inspirer à ses soldats, non seulement sauva

les 400. fusiliers dont il protegeoit la retraite, mais empêcha les Autrichiens de pénétrer jusqu'aux postes Espagnols, de porter le ravage & la désolation dans plusieurs Bourgs & Ravais considérables, peut-être même d'occuper quelques points de la communication de nos troupes avec la ville de Gênes. . .

Je manquerois à de braves Officiers, tant Gênois que François, & à un Commandant des plus respectables, si je ne me transportois un moment dans la Corse où ils donnoient des preuves du plus étonnant courage. On avoit été, depuis quelque temps assez tranquille sur ce qui se passoit dans l'Ile. La soumission n'y étoit pas générale, mais le calme y regnoit. Un nouveau conjurateur, s'étoit offert aux mal intentionnés; il avoit ranimé les passions; il s'étoit assuré de l'appui d'une Cour; bref on faisoit le siege de la Bastie. La citadelle étoit dans un état deplorable, & la ville ouverte de toutes parts. On y manquoit de plomb, de poudres, & de munitions de bouche. La garnison étoit peu considerable. On avoit bien envoyé six cens hommes, avec Mr. Antoine de Passano Commissaire Général dont le courage avoit un garant certain dans son patriotisme;

& qui avoit eu soin d'enflammer cette troupe bien choisie par les discours les plus guerriers; mais cette troupe debarquée à Calvi, n'avoit pu entrer dans la Bastie, dejà bloquée; on avoit été obligé de la diviser, & de la jetter par détachemens dans les chateaux de Calvi, de Bonifacio, & d'Ajaccio. On avoit donc lieu de craindre que le peu de troupes qui restoient dans la Bastie ne fussent pas en état de soutenir un siege, mais Jean Ange Spinola les commandoit. Il avoit prouvé sa valeur; il étoit aimé de la troupe. Son nom & son exemple valoient un renfort. Par ses discours & son devouement, tous les habitans deviennent des soldats. Il fait creneller les maisons qui donnoient sur la campagne, & pratiquer dans les intervalles des coupures palissadées; il garnit ces endroits de pelotons de soldats mêlés avec les habitans. Après ces premieres dispositions, il fait enlever tout le plomb qui étoit dans les boutiques, celui des canaux, & la vaisselle d'étaim pour faire des bales, qui commençoient à manquer. Une barque de Capraia lui apporta dix barils de poudre; & il reçut, le même jour, des vivres que la République lui envoyoit. Ces petits convois le mirent en état d'en attendre de plus consi-

derables ; & il ne songea plus qu'à repousser les ennemis, qui faisoient les plus grands efforts pour emporter la place avant qu'elle fut secourue.

Après avoir été repoussés à l'attaque de quelques postes, ils jetterent dans la ville grand nombre de bombes. Deux jours après leurs batteries commencerent à tirer contre le couvent de St. François. Elles continuerent à tirer durant trois jours ; & ce poste important, dont la prise de la ville dependoit, fut attaqué à plusieurs reprises avec beaucoup de vigueur : mais les assiegés, soldats & habitans, se defendirent avec tant de bravoure, qu'il fut impossible de leur faire perdre un pouce de terrain. Spinola, patriote & orateur, autant que guerrier, les animoit par la reconnoissance. Il rappelloit, il faisoit valoir tout ce que la République avoit fait pour cette île, où il se trouvoit encore des ingrats.

Le Duc du Richelieu, instruit de l'état & du danger de cette ville, fit partir quatre cens hommes de ses troupes pour la dégager. Mr. de Cursay, Colonel du regiment de Tournesis, les commandoit, & portoit aux assiegés quantité de munitions de guerre & de bouche. Mais les galeres sur lesquelles étoient ces secours,

ayant rencontré des vaisseaux de guerre Anglois, furent obligées d'interrompre leur route.

Les assiégeans instruits sans doute du départ de ces galéres, tenterent de porter le Gouverneur à se rendre. Ils lui offrirent une capitulation honorable, le sommant de rendre la place à ces conditions, & lui donnant trois heures pour prendre son parti. Il repondit qu'il ne devoit rendre la place qu'au Souverain qui la lui avoit confiée ; qu'ainsi il entendoit la défendre jusqu'à la derniere extremité. Il appuya cette résolution par une sortie des plus vigoureuses.

Les batteries des assiégeans continuerent de jouer vivement ; ils en avoient trois ; chacune de quatre canons de dix huit livres de bale, & plusieurs autres de mortiers. Ils tirerent plus de deux mille coups de canon, & jetterent plus de trois cens bombes. Mais les assiegés tinrent ferme dans leur poste de St. François. Mr. *Pédémonti*, lieutenant Colonel au service de France, & qui étoit arrivé le quatrieme jour du siege, pour reconnoitre l'état de la place, & en rendre compte à Mr. de Richelieu, prit le commandement de ce poste, & partagea avec Mr. Spinola les travaux & la

gloire d'une si belle défense. Enfin l'ennemi, ayant été informé que le secours commandé par Mr. de Cursay étoit sur le point d'arriver leva le siege. Cet événement fit d'autant plus d'honneur aux braves défenseurs de la Bastie, qu'ils ne devoient qu'à eux même la conservation de cette place.

Mais cessons d'admirer, & commençons à jouir. Tandisqu'on concertoit de nouvelles hostilités, la paix préparoit ses douceurs bienfaisantes: elles furent annoncées; & bientôt le sceau d'un traité solemnel fut l'heureux fruit de ses inspirations. L'article qui concernoit la République portoit qu'elle seroit retablie dans toutes les possessions dont elle jouissoit avant la guerre; que l'argent qu'elle ou ses sujets avoient aux banques de Vienne & de Turin, & qui avoit été confisqué, seroit rendu; enfin que le payement des intérêts de cet argent commenceroit à courir du jour de l'échange des ratifications.

Il ne restoit à la République d'autre inquietude que pour la Corse; mais d'un coté les rébelles n'étant plus soutenus par les étrangers, de l'autre ces ingrats voyant toutes les troupes défiler de l'Italie, & le Roi de France les

menacer plus que jamais de son courroux s'ils ne se rendoient à leur devoir ; ils reconnurent enfin la necessité de la soumission.

Le Duc de Richelieu, & le Marquis d'Almada (*) revinrent à Gênes au milieu des acclamations du peuple ; & ces deux Géneraux reçurent de la République les marques de reconnoissance que meritoient leurs services. Tous deux furent inscrits dans le livre de la Noblesse Génoise. Le Sénat ordonna de plus qu'on erigeroit au Duc de Richelieu une Statue de marbre, qui seroit placée dans le grand salon du Palais. Ce Seigneur reçut dans le même temps la nouvelle que le Roi son maitre l'avoit nommé Maréchal de France.

J'ai fini cet ouvrage comme je l'avois commencé. J'ai écarté tout ce qui ne faisoit pas époque, tout ce qui ne faisoit pas autorité, tout ce qui ne renfermoit pas une leçon. Méprisant l'exemple funeste de tant d'Historiens, j'ai laisé l'ineptie de ceux qui l'ont suivi, se joindre à la sottise de ceux qui l'ont donné. L'homme atrabilaire qui jouit du malheur qu'on lui peint ; l'esprit dur qui veut tojours avoir à condamner ; l'esprit méchant qui veut trou-

(*) *Général des troupes Espagnoles.*

ver dans un hiſtorien le vice de ſon caractère; le perturbateur qui ſe retrouve avec plaiſir dans les crimes des autres, me reprocheront les omiſſions, la morale, le ſentiment, les louanges répandus dans cet ouvrage. Ils le rejetteront, & voudront nuire à sa réputation. Je n'en appellérai pas à leur conſcience, car ils n'en ont point; mais j'écouterai la mienne, qui m'inſpira quand j'écrivis, & qui me tranquillisera, comme elle fit en tant d'autres occaſions.

Dans tout ce que les hommes font, il y a un intêret qui les guide: je n'ai eu pour but que celui de la verité. Je me suis permis la critique & la louange, parceque j'ai cru que l'une & l'autre naiſſant de mon ſujet, ne seroient pas attribuées à mon caractére, ou à de vils motifs. Si ma préſomption fut une erreur, j'en appellerai encore a ma conscience.

FIN.

TABLE
DES NOMS

Contenus dans ce Volume.

A

B

C

D

G

H

I

K

L

M

N

O

P

R

S

T

V

W

Z

FIN.

CATALOGUE

DE MESSIEURS LES ASSOCIÉS

Disposé par ordre alphabetique des noms.

M.rs

Barrabino André
Barrizone Louis
Bruno Jean Baptiste
Cavazza Nicolas
Corradi André
De Benedetti Joseph
De Ferrari Thomas
De Grossi Thomas
Figari Jean Baptiste
Massola Sebastien
Molfino Philippe
Oberti Jean Baptiste
Oberti Charles

R. Ottaggio Michel
M. Ottone Bernard
Podestà François
Porrata Joseph
Quartino Dominique
Questa Jean
Ramorino Dominique
M. Ricci Jerome
Sappia Antoine
Saravezza Bernard
M. Spinola Maximilien *Augustin*
M. Staglieno *Capitaine*
Tubino Jean Baptiste
M. Vera Étienne
Zolezzi Barthelemi

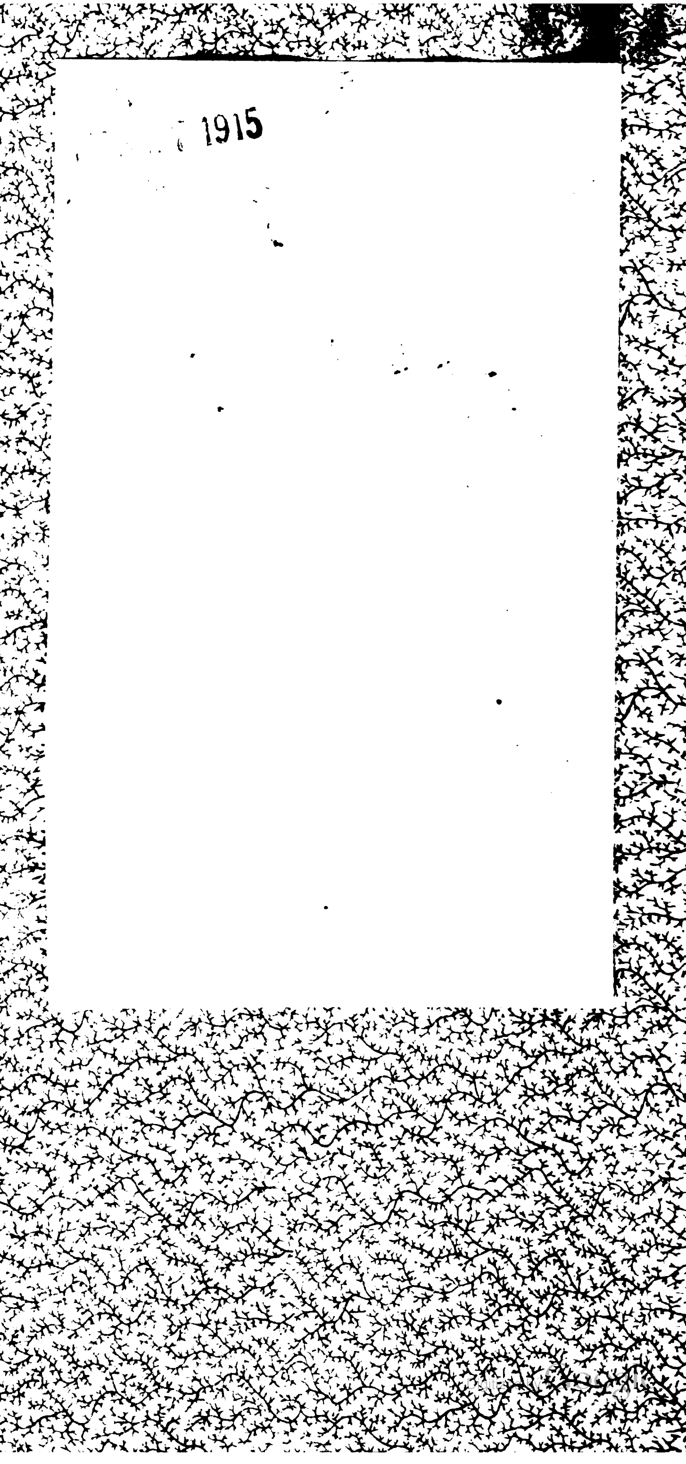
M.rs

Bianchi Michel
Bonelli Jacques
Busseti François
R. Cavanna Octave
Cominus Jean
Croce François *q. Phil.*
R. P. Delle Piane Nicolas
Ferrando Jean Baptiste
Frumento Antoine
M. Gianello Hiacinthe *Secretaire*

FAUTES A CORRIGER.

pag.	*lin.*		*lis*
9	12	une des	une de ces
11	1	de	à
23	20	du	d'un
23	24	ajouta-t'on	ajoute-t'on
26	9	lui permit	leur permît
27	14	n'avoît par	n'avoit pour
35	15	un conseil	un consul
36	3	facilita à leur	facilita leur
38	6	de biens	des biens
39	10	bien à	bien avec
59	23	par	pour
66	1	cet	cette
69	10	étoit	été
89	27	dès	de
90	10	avec lui, & je disois	avec lui, je disois
91	24	d'honnetetés	d'honneté
98	1	à temoins	a temoin
102	21	qui leur auroit	qui les auroit
111	18	de tous les torts	de tout le tort
127	27	que les Gênois agirent ainsi	agirent volontairement ainsi

pag.	lin.		lis
229	21	qu'en	qu'on
230	4	qu'en	qu'on
133	2	rendit	rendoit
145	13	favorisoit	favorise
296	25	la	l'année
204	22	lui	leur
238	1	un hydre	une hydre
245	21	est un bien	est on bien
270	5	prisonniers	prisonnieres
279	23	se refroidroit	se refroidiroit
291	26	rigoureusement	vigoureusement
292	20	Ces	ce


1915

